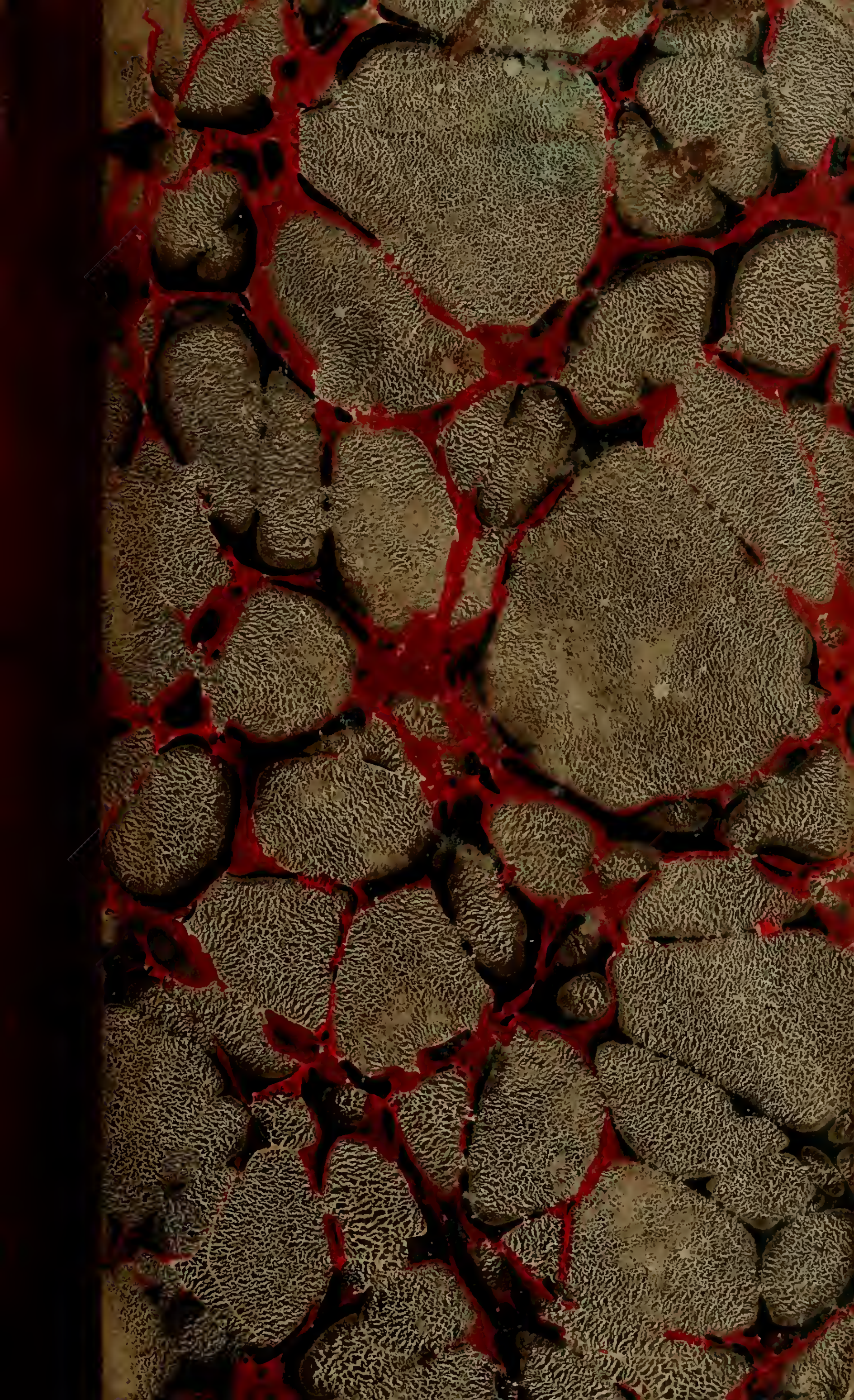


Aix, Hautecombe, la Grande-Chartreuse
(cf Balzac, "Peau de chagrin" et
"Médecin de campagne")

p. 1 à 150



IMPRESSIONS
DE VOYAGE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER
RUE DE SEINE, N. 14.


SIONS
[1837]

Les Eaux d'Aix.

La cité d'Aoste est une jolie petite ville qui prétend n'appartenir ni à la Savoie ni au Piémont : ses habitans soutiennent que leur terre faisait partie de cette portion de l'empire de Karl-le-Grand dont avaient hérité les sei-

gneurs de Stralingen. En effet, quoiqu'ils fournissent un contingent militaire, ils ne paient aucun impôt, et ont conservé la franchise des chasses : pour tout le reste, ils obéissent tant bien que mal au roi de Sardaigne.

A l'exception de l'abominable idiome qu'on y parle, et qui est, je crois, du savoyard corrompu, le caractère de la cité d'Aoste est tout italien : partout, dans l'intérieur des maisons, les peintures à fresque remplacent les papiers ou les lambris, et les aubergistes ne manquent jamais de vous servir à dîner une espèce de pâte et une manière de crême qu'ils décorent pompeusement du titre de macoroni et de sambajone. Joignez à cela du vin d'Asti, des côtelettes à la milanaise, et vous aurez la carte d'une table valdaostaine.

La ville d'Aoste s'appelait d'abord Cordelles du nom de Cordellus Latiellus, chef d'une colonie de Gaulois cisalpins nommés Salasses, qui vinrent s'y établir. Une légion romaine, commandée par Terentius Varron, s'en empara sous Auguste, et construisit à l'entrée de la

ville, en mémoire de cet événement, un arc de triomphe, encore debout et entier, sur lequel on lit ces deux inscriptions modernes:

Le Salasse long-temps défendit ses foyers;
Il succomba : Rome victorieuse
Ici déposa ses lauriers

—

Au triomphe d'Octave-Auguste César.
Il défit complètement les Salasses
L'an de Rome DCCXXIV.
(24 ans avant l'ère chrétienne.)

Au bout de la rue de la Trinité, trois autres arcades antiques, bâties en marbre gris, forment trois entrées dont une est maintenant hors d'usage: celle du milieu, comme la plus haute, était réservée pour le passage de l'empereur et du consul; sur la colonne qui la soutient, on lit cette inscription:

L'empereur Octave-Auguste fonda ces murs,
Bâtit la ville en trois ans,
Et lui donna son nom l'an de Rome
DCCXXVII.

A peu de distance de ce monument, on trouve encore quelques restes d'un amphithéâtre en marbre gris.

L'église offre les différens caractères des époques pendant lesquelles elle a été fondée et restaurée. Le porche est d'architecture romane, modifiée par le goût italien; les fenêtres sont en ogives, et peuvent dater du commencement du quatorzième siècle. Le chœur, pavé d'une mosaïque antique représentant la déesse Isis entourée des mois de l'année, renferme plusieurs beaux tombeaux de marbre, sur l'un desquels est couchée la statue de Thomas, comte de Savoie: un petit bas-relief gothique d'un merveilleux travail est placé en face de l'autel. L'auteur y a sculpté, avec toute la naïveté de l'art au quinzième siècle, la vie du Christ depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Tous ces édifices, y compris les ruines d'un couvent de l'ordre de saint François, patron de la ville, peuvent être visités en deux heures. C'est du moins le temps que nous leur consacrâmes.

En revenant à l'auberge, nous y trouvâmes un voiturier que l'hôte avait fait prévenir en notre absence. Cet homme s'engageait à nous conduire le même jour à Pré-Saint-Dizier, et nous empila tous les six dans une voiture où nous aurions été gênés à quatre, nous assurant que nous nous y trouverions très-bien, lorsque nous nous serions *tassés;* il ferma ensuite la portière sur nous, et esclave de sa parole, ne s'arrêta, malgré nos plaintes et nos cris, qu'à trois lieues d'Aoste, un peu au-delà de Villeneuve.

Nous devions ce moment de répit à un accident arrivé huit jours auparavant. Une portion de glace, en tombant dans un lac dont j'ai si bien écrit le nom sur mon album, qu'il m'est aujourd'hui impossible de le déchiffrer, avait fait monter de douze ou quinze pieds la masse de l'eau, qui s'était précipitée tout à coup hors de son lit. Le torrent avait pris pour s'écouler une route inaccoutumée, et rencontrant sur cette route un châlet, il l'avait entraîné avec lui : cinquante-huit vaches, quatre-vingts chè-

vres et quatre hommes périrent dans l'inondation ; on retrouva leurs cadavres brisés le long des bords de cette rivière nouvelle, qui avait traversé la grande route, et était allée se précipiter dans la Dora. Des troncs d'arbres, des planches et des pierres avaient été jetés à la hâte pour former un pont, et c'est ce pont que n'osait traverser notre conducteur avec sa voiture chargée, qui nous valait la faculté de sortir un instant de notre cage.

Je ne connais pas de moine, de chartreux, de trapiste, de derviche, de faquir, de phénomène vivant, d'animal curieux que l'on montre pour deux sous, qui fasse une abnégation plus complète de son libre arbitre, que le malheureux voyageur qui monte dans une voiture publique. Dès lors ses désirs, ses besoins, ses volontés sont subordonnés au caprice du conducteur dont il est devenu la chose. On ne lui donnera d'air que ce qui lui en sera strictement nécessaire pour qu'il ne meure pas asphyxié, on ne lui laissera prendre de nourriture que juste ce qu'il lui en faudra pour

l'amener vivant à sa destination. Quant aux sites de la route, quant aux points de vue près desquels il passe, quant aux objets curieux à visiter dans les villes où l'on relaie, il lui sera défendu même d'en parler, s'il ne veut pas se faire insulter par le conducteur; décidément les voitures publiques sont une admirable invention... pour les commis voyageurs et les portes-manteaux.

Nous déclarâmes au propriétaire de notre vetturino que quatre de nous seulement étaient disposés à rentrer dans sa machine; quant aux deux autres ils étaient bien décidés à achever à pied les huit lieues qui restaient à faire: j'étais l'un de ces deux derniers.

Il était nuit noire, lorsque nous arrivâmes à Pré-Saint-Dizier; nous y retrouvâmes nos camarades de la voiture un peu plus fatigués que nous : il fut convenu que le lendemain on passerait le petit Saint-Bernard à pied.

Le lendemain, celui qui ouvrit les yeux le premier poussa des cris d'admiration, qui réveillèrent toute la troupe; nous étions arri-

vés de nuit, comme je l'ai dit, et nous n'avions aucune idée de la vue magnifique que l'on découvrait des fenêtres de l'auberge : quant à l'aubergiste, habitué à cette vue, il n'avait pas même pensé à nous en parler.

Nous nous retrouvions au pied du Mont-Blanc, mais sur le revers opposé à Chamouny. Cinq glaciers descendaient de la crête neigeuse de notre vieil ami, et fermaient l'horizon comme un mur : ce point de vue inattendu, auquel rien ne nous avait préparés, était peut-être ce que nous avions trouvé de plus beau pendant tout notre voyage ; je n'en excepte pas Chamouny.

Nous descendîmes pour demander à notre hôte le nom de ces glaciers et de ces pics ; pendant qu'il nous les désignait, un chasseur passa près de nous, une carabine à la main, et deux chamois sur ses épaules : c'étaient une chevrette et son faon ; tous deux étaient tués à balle franche : Bas-de-Cuir n'aurait pas fait mieux.

L'hôte, qui vit que nous étions des *curieux*, s'approcha, et nous proposa de nous faire voir

les bains du roi; nous apprîmes ainsi que Pré-Saint-Dizier possédait une sourse d'eau thermale: nous eûmes l'imprudence d'accepter.

Notre hôte nous conduisit alors vers une mauvaise barraque de plâtre, qu'il nous fallut visiter des combles aux caveaux; il ne nous fit pas grâce d'une casserole de la cuisine ni d'une éponge de la salle de bain. Nous pensions enfin être quittes de l'inventaire, lorsqu'en sortant il nous fit remarquer sous le péristyle un clou auquel sa majesté daignait suspendre son chapeau.

Je me sauvai donnant à tous les diables le roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem: mon apostrophe fit naturellement tomber la conversation sur la politique, et comme il y avait entre nous six des représentans de quatre opinions différentes, une discussion s'engagea; en arrivant à Bourg-Saint-Maurice, nous disputions encore; nous avions fait huit lieues sans nous en apercevoir. Le moins enroué de nous se chargea de demander le dîner.

Cette opération terminée, comme il nous restait encore quatre heures de jour, nous

nous étendîmes dans deux charrettes, qui se mirent gravement en route, et ne s'arrêtèrent qu'à onze heures sonnant à l'hôtel de la Croix-Rouge à Moustier.

Cette petite ville n'a rien de remarquable que ses salines; nous les visitâmes le lendemain matin.

L'établissement est situé à une demi-lieue à peu près de la source qu'il exploite: cette source, en sortant de terre, contient une partie et demie de matières salines sur cent parties d'eau. Pendant le trajet, l'évaporation de l'eau rend la proportion de sels beaucoup plus considérable au moment où le liquide est soumis à l'action de la pompe. Cette pompe élève à une hauteur de trente pieds l'eau qui se distribue en une multitude de petits canaux, d'où elle retombe sur des milliers de cordes. Cet état extrême de division rend l'évaporation de la partie aqueuse bien plus grande encore que celle qui a eu lieu précédemment; et comme les parties salines ne sont point enlevées par cette évaporation, il en résulte qu'on a enfin une

eau très-chargée de sels, que l'on soumet ensuite à l'ébullition dans des chaudières.

On pourrait obtenir directement le sel, en faisant bouillir l'eau telle qu'elle sort de la source; mais la dépense en combustibles serait beaucoup plus grande.

La totalité du résultat de l'exploitation est de quinze mille kilogrammes, faisant partie des quarante mille qui se consomment en Savoie, et que le roi vend à ses sujets à raison de six sous la livre : à Bex, le sel recueilli par le même mécanisme est vendu six liards par le gouvernement.

Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, nous étions à Chambéry. Je ne dirai rien de l'intérieur des monumens publics de la capitale de la Savoie; je ne pus entrer dans aucun, attendu que j'avais un chapeau gris. Il paraît qu'une dépêche du cabinet des Tuileries avait provoqué les mesures les plus sévères contre le feutre séditieux, et que le roi de Sardaigne n'avait pas voulu, pour une chose aussi futile, s'exposer à une guerre avec son

frere bien-aimé, Louis-Philippe d'Orléans; comme j'insistais, réclamant énergiquement contre l'injustice d'un pareil arrêté, les carabiniers royaux, qui étaient de garde à la porte du palais, me dirent facétieusement que, si j'y tenais absolument, il y avait à Chambéry un édifice dans l'intérieur duquel il leur était permis de me conduire : c'était la prison. Comme le roi de France à son tour n'aurait probablement pas voulu s'exposer à une guerre contre son frère chéri, Charles-Albert, pour un personnage aussi peu important que son ex-bibliothécaire, je répondis à mes interlocuteurs qu'ils étaient fort aimables pour des Savoyards, et très-spirituels pour des carabiniers.

Nous partîmes aussitôt après le dîner, sur la carte duquel nous rabattîmes dix-huit francs sans que cela parût nuire aux intérêts matériels de notre hôte, nommé Chevalier, et nous arrivâmes une heure après à Aix-les-Bains. La première parole que nous entendîmes en nous arrêtant sur la place, fut un *vive Henri V!* prononcé avec une force de poumons et une

netteté d'organe qui ne laissaient rien à désirer. Je mis aussitôt la tête à la portière, pensant que, dans un pays où le gouvernement est si susceptible, je ne pouvais manquer de voir appréhender au corps le légitimiste qui venait de manifester son opinion d'une manière aussi publique. Je me trompais, aucun des dix ou douze carabiniers qui se promenaient sur la place, ne fit un seul mouvement hostile : il est vrai que ce monsieur avait un chapeau noir.

Les trois auberges d'Aix étaient pleines à regorger, le choléra y avait amené une foule de poltrons, et la situation politique de Paris, une multitude de mécontens; de cette manière, Aix s'était trouvé le rendez-vous de l'aristocratie de noblesse et de l'aristocratie d'argent : l'une était représentée par madame la marquise de Castries, l'autre par M. le baron de Rostchild; madame de Castries est, comme on le sait, une des femmes les plus gracieuses et les plus spirituelles de Paris.

Du reste, cette foule n'avait fait augmenter

ni le prix des logemens ni celui de la nourriture. — Je trouvai chez un épicier une assez jolie chambre pour trente sous par jour, et chez un aubergiste, un excellent dîner pour trois francs. — Ces menus détails, fort peu intéressans pour beaucoup de personnes, ne sont consignés ici que pour quelques prolétaires comme moi, qui y attachent peut-être de l'importance.

Je voulus dormir, mais à Aix, c'est chose impossible avant minuit : mes fenêtres donnaient sur la place, et la place était le rendez-vous d'une trentaine de ces bruyans dandys, qui mesurent au bruit qu'ils font le plaisir qu'ils éprouvent. Je ne pus distinguer au milieu de leur vacarme qu'un seul nom ; il est vrai qu'il fut répété à peu près cent fois dans l'intervalle d'une demi-heure : c'était le nom de *Jacotot*. Je pensai naturellement que celui qui le portait devait être un personnage éminent, et je descendis dans l'intention de faire sa connaissance.

Il y a deux cafés sur la place : l'un était

vide, l'autre était encombré; l'un se ruinait, l'autre faisait des affaires d'or. Je demandai à mon hôte d'où venait cette préférence : il me répondit que c'était Jacotot qui attirait la foule. Je n'osai pas demander ce que c'était que Jacotot, de peur de paraître par trop provincial. Je m'acheminai vers le café encombré: toutes les tables étaient occupées; une place était vacante à l'une d'elles, je m'en emparai, en appelant le garçon.

Mon appel resta sans réponse. Je pris alors ma voix du plus creux de ma poitrine, et je renouvelai mon interpellation, qui n'eut pas plus d'effet que la première fois.

— Fous chêtes arrivé à Aix, il y avre peu de de temps, me dit avec un accent allemand très-prononcé un de mes voisins, qui avalait de la bierre, et qui rendait de la fumée.

— Ce soir, monsieur.

Il fit un signe, comme pour me dire : *Je comprends alors*, et tournant la tête du côté de la porte du café, il ne prononça que cette seule parole ; Chacotot.

— Voilà, voilà, monsieur, — répondit une voix.

Jacotot parut à l'instant même; ce n'était pas autre chose que le garçon limonadier.

Il s'arrêta en face de nous; le sourire était stéréotypé sur cette bonne grosse figure stupide, qu'il faut avoir vue pour s'en faire une idée. Pendant que je lui demandais une groseille, vingt cris partirent à la fois.

— Jacotot, un cigarre!

— Jacotot, le journal!

— Jacotot, du feu!

Jacotot, au fur et à mesure que chaque chose lui était demandée, la tirait à l'instant même de son gousset : je crus un instant qu'il possédait la bourse enchantée de Fortunatus.

Au même moment une dernière voix partit d'une allée sombre attenant au café.

— Jacotot, vingt louis!

Jacotot porta sa main en abat-jour au-dessus de ses yeux, regarda quel était celui qui lui adressait cette dernière demande, et l'ayant probablement reconnu pour solvable, fouilla

au gousset merveilleux, en tira une poignée d'or qu'il lui donna, sans rien ajouter à son refrain habituel : Voilà, voilà, monsieur! et disparut pour aller chercher ma groseille.

— Tu perds donc, Paul? dit un jeune homme qui était à une table à côté de la mienne.

— Trois mille francs.....

— Chouez-fous? me dit mon Allemand.

— Non, monsieur.

— Pourquoi?...

— Je ne suis ni assez pauvre pour désirer gagner, ni assez riche pour pouvoir perdre.

Il me regarda fixement, avala un verre de bierre, poussa une bouffée de fumée, posa ses coudes sur la table, appuya sa tête sur ses mains, et me dit gravement :

— Fous avre raison, cheune homme. — Chacotot...

— Voilà, voilà, monsieur!

— Eine autre bouteille, et eine autre cigarre.

Jacotot lui apporta son sixième cigarre et sa

quatrième bouteille; il alluma l'un et déboucha l'autre.

Pendant que de mon côté j'avalais ma groseille, deux de nos compagnons vinrent me frapper sur l'épaule; ils avaient organisé pour le lendemain, avec une douzaine d'amis qu'ils avaient retrouvés à Aix, une partie de bain au lac du Bourget, situé à une demi-lieue de la ville, et venaient me demander si je voulais être des leurs. Cela allait sans dire : je m'informai seulement des moyens de transport; ils me répondirent de demeurer parfaitement tranquille, attendu qu'ils avaient pourvu à tout. J'allai me coucher sur cette assurance.

Le lendemain je fus réveillé par le bruit que l'on faisait sous ma fenêtre. Mon nom avait pour le moment remplacé celui de Jacotot et une trentaine de voix le poussaient à mon second étage de toute la force de leurs poumons. Je sautai à bas du lit, croyant le feu à la maison, et courus à la fenêtre. Trente ou quarante ânes enfourchés par autant de cavaliers, tenaient sur deux lignes toute la largeur de la place.

C'était un coup-d'œil à ravir Sancho. On m'appelait afin que je vinsse prendre ma place dans les rangs.

Je demandai cinq minutes qui me furent accordées, et je descendis. On m'avait réservé, avec une délicatesse d'attention qu'on appréciera, une superbe ânesse nommée *Christine*. Le marquis de Montaigu, qui montait un beau cheval noir à tous crins, avait été nommé général à l'unanimité, et commandait toute cette brigade; il donna le signal du départ, par cette allocution si familière aux colonels de cuirassiers :

— « En avant! quatre par quatre, au trot si vous voulez, et au galop si vous pouvez. »

Nous partîmes en effet, suivis chacun d'un gamin qui piquait avec une épingle la croupe de nos ânes. Dix minutes après, nous étions au lac du Bourget; seulement nous étions partis au nombre de trente-cinq, et nous étions arrivés douze; quinze étaient tombés en route : les huit autres n'avaient jamais pu faire prendre à leurs bêtes une autre allure que le pas; quant

à Christine, elle allait comme le cheval de Persée.

C'est vraiment une merveille que les lacs de Suisse et de Savoie, avec leurs eaux bleues et transparentes qui laissent voir le fond à quatre-vingts pieds de profondeur. Il faut être arrivé sur leurs bords, encore tout pollués comme nous l'étions des bains de notre Seine bourbeuse, pour se faire une idée de la volupté avec laquelle nous nous y précipitâmes.

A l'extrémité opposée à celle où nous étions, s'élevait un bâtiment assez remarquable; je donnai une passade à l'un de nos compagnons, et au moment où il revenait sur l'eau, je lui demandai ce qu'était cet édifice. Il m'appuya à son tour les mains sur la tête et les pieds sur les épaules, m'envoya à quinze pieds de profondeur, et saisissant l'instant où ma tête revenait à la surface du lac : — C'est Hautecombe, me dit-il, la sépulture des ducs de Savoie et des rois de Sardaigne. — Je le remerciai.

On proposa d'y aller déjeuner et de visiter ensuite les tombes royales et la fontaine inter-

mittente. Nos bateliers nous dirent que, quant à cette dernière curiosité, il fallait nous en priver, attendu que depuis huit jours la source ne coulait plus, sous prétexte qu'il faisait 26 degrés de chaleur. La proposition n'en fut pas moins acceptée à l'unanimité; cependant l'un de nous fit l'observation très-sensée que trente-cinq gaillard comme nous ne seraient pas faciles à rassasier avec des œufs et du lait, seuls comestibles probables d'un pauvre village de Savoie. En conséquence, un gamin et deux ânes furent expédiés à Aix; le gamin était porteur d'un mot pour Jacotot, afin qu'il nous envoyât le déjeuner le plus confortable possible : il devait être payé par ceux qui tomberaient de leurs ânes en revenant.

Nous étions, comme on le pense bien, arrivés à Hautecombe avant nos pourvoyeurs; en les attendant, nous nous acheminâmes vers la chapelle où sont les tombeaux.

C'est une charmante petite église, qui, quoique moderne, est construite sur le plan et dans la forme gothiques. Si les murailles

étaient brunies par ce vernis sombre que les siècles seuls déposent en passant, on la prendrait à l'extérieur pour une bâtisse de la fin du quinzième siècle.

En entrant, on heurte un tombeau : c'est celui du fondateur de la chapelle, du roi Charles-Félix; il semble qu'après avoir confié à l'église les corps de ses ancêtres, lui, le dernier de sa race, ait voulu, comme un fils pieux, veiller à la porte sur les restes de ses pères, dont la chaîne remonte à plus de sept siècles.

De chaque côté du chemin qui conduit au chœur, sont rangés de superbes tombeaux de marbre, sur lesquels sont couchés les ducs et les duchesses de Savoie, les ducs avec un lion à leurs pieds, type du courage ; les duchesses avec un lévrier, symbole de la fidélité. D'autres encore, qui ont marché par la voie sainte au lieu de suivre la voie sanglante, sont représentés avec un cilice sur le corps et des sabots aux pieds, en signe de souffrance et d'humilité : presque tous ces monumens sont d'un beau travail et d'une exécution puissante

et naïve; mais au-dessus de chaque tombeau, et comme pour jurer avec eux et donner un démenti au caractère et au costume, un beau médaillon ovale ou carré représente, exécutée par des artistes modernes, une scène de guerre ou de pénitence tirée de la vie de celui qui dort sous la pierre qu'il surmonte. Là vous pouvez voir le héros dépouillé de l'armure de *mauvais goût* qui le couvre sur son tombeau, combattant, en costume grec, un glaive ou un javelot à la main, avec la pose académique de Romulus ou de Léonidas. Ces messieurs étaient trop fiers pour copier, et avaient trop d'imagination pour faire du vrai. La paix du ciel soit avec eux !

Nous vîmes quelques religieux priant pour les âmes de leurs anciens seigneurs. Ce sont des moines d'une abbaye de Citeaux attenant à la chapelle, et qui ont charge de la desservir; la date de la fondation de cette abbaye remonte au commencement du douzième siècle, et deux papes sont sortis de son sein, Geoffroy de Châtillon, élu en 1241 sous le nom de Cé-

lestin VI, et Jean Caëtan des Ursins, élu sous celui de Nicolas III, en 1277.

Pendant que nous visitions le couvent, et que nous prenions ces renseignemens, nos provisions étaient arrivées, et une collation splendide s'organisait sous des marroniers à trois cents pas de l'abbaye. Aussitôt que cette bienheureuse nouvelle nous parvint, nous prîmes congé des révérends pères, et nous nous acheminâmes au pas de course vers le déjeuner. En nous y rendant, nous laissâmes à notre gauche la fontaine intermittente. J'eus la curiosité de visiter son emplacement; j'y trouvai immobile, avec son cigarre à la bouche et les mains derrière le dos, mon Allemand de la veille: il attendait depuis trois heures que la source coulât; on avait oublié de lui dire que, depuis huit jours, elle était tarie.

Je rejoignis nos camarades, couchés comme des Romains autour du festin; je n'eus qu'à jeter un coup d'œil dessus, pour rendre justice entière à Jacotot: c'est un de ces hommes rares qui méritent leur réputation.

Lorsque le déjeuner fut mangé, le vin bu, les bouteilles cassées, l'on pensa au retour, et l'on rappela la convention arrêtée le matin : à savoir, que ceux qui se laisseraient choir paieraient la part de ceux qui ne tomberaient pas. Le relevé fait, le déjeuner se trouva être un piquenique.

A notre retour, nous trouvâmes Aix en révolution. Ceux qui avaient des chevaux les faisaient atteler, ceux qui n'en avaient pas louaient des voitures, ceux qui n'en pouvaient plus trouver encombraient les bureaux des diligences; quelques hommes même se préparaient à partir à pied; les dames nous entouraient à mains jointes pour avoir nos ânes, et à toutes les questions que nous faisions, on ne répondait que par ces mots : — Le choléra, monsieur, le choléra! — Voyant que nous ne pouvions obtenir aucun éclaircissement de cette population épouvantée, nous appelâmes Jacotot.

Il arriva les larmes aux yeux. — Nous lui demandâmes ce qu'il y avait.

Voici le fait :

Un maître de forges, arrivé de la veille, et qui s'était vanté, en arrivant, d'avoir escamoté au gouvernement sarde la quarantaine de six jours, imposée à tous les étrangers, s'était trouvé pris, après le déjeuner, d'étourdissemens et de coliques. Le malheureux avait eu l'imprudence de se plaindre, son voisin à l'instant même reconnut les symptômes du choléra asiatique ; chacun alors se leva, poussant des clameurs affreuses, et plusieurs personnes, en se sauvant, crièrent sur la place : Le choléra! le choléra! comme on crie *au feu!*

Le malade, qui était habitué à de pareilles indispositions, et qui les menait à guérison ordinairement avec du thé ou simplement de l'eau chaude, était celui qui s'était le moins inquiété de tous ces cris. Il allait tranquillement regagner son hôtel et se mettre à son régime, lorsqu'il trouva à la porte les cinq médecins de l'établissement des eaux. Malheureusement pour lui, au moment où il allait saluer la faculté savoyarde, une violente douleur lui

arracha un cri, et la main qu'il portait à son chapeau descendit naturellement sur l'abdomen, siége de la douleur. Les cinq médecins se regardèrent, échangèrent un coup d'œil qui voulait dire : Le cas est grave. Deux d'entre eux saisirent le patient, chacun par un bras, lui tâtèrent le pouls et le déclarèrent cholérique au premier degré.

Le maître de forges, qui se rappelait les aventures de M. de Pourceaugnac, leur remontra doucement que, malgré tout le respect qu'il devait à leur profession et à leur science, il croyait mieux connaître qu'eux une situation dans laquelle il s'était déjà trouvé vingt fois, et que les symptômes qu'ils prenaient pour ceux de l'épidémie étaient des symptômes d'indigestion, et pas autre chose; en conséquence, il les pria de se ranger un peu pour le laisser passer, attendu qu'il allait commander du thé à son hôtel. Mais les médecins déclarèrent qu'il n'était point en leur pouvoir de céder à cette demande, vu qu'ils étaient chargés par le gouvernement de l'état sanitaire de la ville, qu'ain-

si tout baigneur qui tombait malade à Aix, leur appartenait de droit. Le pauvre maître de forges fit un dernier effort, et demanda qu'on lui laissât quatre heures pour se traiter à sa manière; passé ce temps, il consentait, s'il n'était pas guéri radicalement, à se livrer corps et âme entre les mains de la science. A ceci la science répondit que le choléra asiatique, celui-là même dont le malade était attaqué, faisait de tels progrès, qu'en quatre heures il serait mort.

Pendant cette discussion, les médecins s'étaient dit quelques mots à l'oreille, et l'un d'entre eux, étant sorti, revint bientôt accompagné de quatre carabiniers royaux et d'un brigadier, qui demanda, en relevant sa moustache, où était l'infâme cholérique. On lui indiqua le malade; deux carabiniers le prirent par les bras, deux autres par les jambes; le brigadier tira son sabre et marcha en serrefile en marquant le pas. Les cinq médecins suivaient le cortége; quant au maître de forges, il écumait de rage, criait à tue-tête, et mor-

dait tout ce qui se trouvait à portée de sa bouche. C'étaient bien les symptômes du choléra asiatique au second degré; la maladie faisait des progrès effrayans.

Ceux qui le virent passer n'eurent donc plus aucun doute. On admira le dévouement de ces dignes médecins, qui allaient braver la contagion ; mais chacun se disposa à la fuir le plus vitement possible. C'est dans cet état de panique que nous avions retrouvé la ville.

En ce moment, notre Allemand frappa sur l'épaule de Jacotot, et lui demanda si c'était parce que la source d'eau intermittente ne coulait plus que tout le monde paraissait si effrayé. Jacotot reprit d'un bout à l'autre le récit qu'il venait de nous faire. L'Allemand l'écouta avec sa gravité habituelle; puis, lorsqu'il eut fini, il se contenta de dire : Ah! — et il s'achemina vers l'établissement.

— Où allez-vous? monsieur, où allez-vous? lui cria-t-on de toutes parts.

— Ché fais foir la malatte, — répondit no-

tre homme, et il continua son chemin. Dix minutes après, il revint du même pas dont il était parti; tout le monde l'entoura, en lui demandant ce qu'on faisait au cholérique.

— On l'oufre, répondit-il.

- Comment! on l'oufre!

— Oui, oui, on lui oufre le fentre, — et il accompagna ces mots d'un geste qui ne laissait aucun doute sur le genre d'opération qu'il indiquait.

— Il est donc déjà mort?

— Oh! oui, sans doute, téchà, dit l'Allemand.

— Et du choléra?

— Non, d'une indigestion : ce paufre homme! il afait beaucoup técheuné, et son déchuner lui faisait mal; ils l'ont mis tans ein bain chaud, et alors son técheuner l'a étouffé : foilà tout.

C'était vrai; le lendemain on enterra le maître de forges, et le surlendemain personne ne pensait plus au choléra. Les médecins seuls soutinrent qu'il était mort de l'épidémie régnante.

Le jour suivant, je me dispensai de la partie de bain. J'avais peu de jours à passer à Aix, et je voulais visiter en détail les thermes romains et les bains modernes.

La ville d'Aix remonte à la plus haute antiquité. Ses habitans, connus sous le nom d'*Aquenses*, étaient sous la protection immédiate du proconsul Domitius, comme le prouve le premier nom que portèrent les eaux : *Aquæ Domitianæ ;* elles furent sous Auguste le rendez-vous des riches malades de Rome.

Après avoir été brûlée quatre fois, la première au troisième siècle, la deuxième et troisième fois au treizième, enfin la dernière fois au dix-septième ; après être passée en l'an 1000, le 5 des ides de mai, de la possession de Rodolphe, roi de la Bourgogne transjuranne, en celle de Berold de Saxe ; après avoir été long-temps un objet de contestation et une cause de guerre entre les maisons des ducs de Savoie et des comtes de Genève, Aix demeura enfin, par un traité conclu en 1293, sous la domination des premiers.

Les différentes révolutions survenues depuis le passage des barbares, auxquels il faut attribuer la première destruction des thermes romains, jusqu'au dernier incendie de 1630, avaient fait oublier la vertu médicale des bains d'Aix. D'ailleurs les eaux pluviales, en descendant des montagnes qui environnent la ville, et en entraînant avec elles des portions de terre végétale et des fragmens de roche, avaient peu à peu recouvert d'une couche de sable de huit ou dix pieds les anciennes constructions romaines. Ce ne fut qu'au commencement du XVIIe siècle, qu'un docteur d'une petite ville du Dauphiné, nommé Cabias, remarqua les sources thermales auxquelles les habitans ne faisaient aucune attention. Les expériences chimiques qu'il fit sur elles, tout incomplètes qu'elles étaient, lui découvrirent le secret de leur efficacité pour certaines maladies; de retour chez lui, il en conseilla l'usage dès que l'occasion s'en présenta, et accompagna lui-même, pour en faire l'application, les premiers malades riches qui voulurent se sou-

mettre à ce traitement. Leur guérison donna lieu à la publication d'une petite brochure intitulée : *Des cures merveilleuses et propriétés des eaux d'Aix ;* cette publication eut lieu à Lyon en 1624, et donna aux bains une célébrité qui depuis n'a fait que s'accroître.

Les monumens qui restent du temps des Romains sont un arc ou plutôt une arcade, les débris d'un temple de Diane et les restes des thermes.

On a de plus retrouvé, en creusant des tombes dans l'église du Bourget, un autel à Minerve, la pierre du sacrifice, l'urne dans laquelle on recueillait le sang de la victime et enfin le couteau de pierre aiguisé avec lequel on l'égorgeait. Le curé a fait disparaître tous ces objets dans un moment de zèle religieux.

L'arc romain a été l'objet d'une longue controverse ; les uns ont prétendu retrouver en lui l'entrée des thermes, située à peu de. distance de l'endroit où il est élevé; les autres en ont fait un monument funéraire; d'autres enfin en ont fait un arc de triomphe.

Une inscription constate du moins le nom de celui qui a bâti le monument, si elle n'apprend pas dans quel but il a été élevé. La voici :

L. POMPEIVS CAMPANVS
VIVS FECIT.

De là, il a pris le nom d'arc de Pompée.

Le temple de Diane est bien moins complet. Une partie de ses pierres ont fourni les dalles magnifiques qui forment les escaliers du Cercle[1]; celles qui sont restées entières et debout ont disparu au milieu de la bâtisse d'un mauvais petit théâtre auquel elles ont servi de fondemens. Un des quatre parois de la bibliothèque du Cercle est formé par le mur de cet ancien monument. On a eu le bon esprit de ne le recouvrir d'aucune tapisserie; de cette manière les curieux peuvent examiner à loisir les pierres colossales qui avaient servi à cette construction. Les plus petites ont

[1] Le Cercle est l'endroit où se réunissent le soir les baigneurs.

deux pieds de hauteur sur quatre et cinq pieds de large. Elles sont posées les unes sur les autres, sans aucun ciment, et paraissaient se maintenir seulement par le poids et l'équilibre.

Quant aux restes des thermes romains, ils sont situés sous la maison d'un particulier nommé M. Perrier. Nous avons déjà dit comment les eaux, en charriant de la terre, avaient recouvert ces constructions antiques; elles avaient donc complètement disparu, et étaient restées ignorées de tous, lorsqu'en creusant les fondations de sa maison, M. Perrier les retrouva.

Quatre marches d'un escalier antique revêtues de marbre blanc conduisent d'abord à une piscine octogone de vingt pieds de longueur, entourée de tous côtés de gradins sur lesquels s'asseyaient les baigneurs; ces gradins et le fond de la piscine sont aussi revêtus de marbre. Sous chacun des gradins passent des conduits de chaleur, et derrière le plus élevé de ces gradins, on retrouve les bouches par lesquelles la vapeur se répandait dans l'apparte-

ment. Au fond de cette piscine était placé l'immense lavabo de marbre qui renfermait l'eau froide dans laquelle les anciens se plongeaient immédiatement après avoir pris leurs bains de vapeurs. Le lavabo a été brisé en faisant la fouille; mais le détritus amené par les alluvions, et dont il avait été rempli, a conservé la forme exacte de la cuve qui l'embrassait et dans laquelle il s'était séché.

Au dessous de la piscine est situé le réservoir qui contenait l'eau chaude dont la vapeur montait dans l'appartement situé au dessus. Il devait en renfermer un immense volume, puisque la muraille du conduit qui y communique est rongée à la hauteur de sept pieds.

La partie supérieure de ce réservoir a seule été mise à découvert; mais, en examinant les chapiteaux carrés des colonnes qui sortent de terre, et en procédant du connu à l'inconnu, d'après les règles architecturales, ces colonnes doivent s'enfoncer de neuf pieds dans le sol; elles sont bâties en brique, et chaque brique

porte le nom du fabricant qui les a fournies; il s'appelait Glarianus.

En suivant le même chemin que devait suivre l'eau, on entre dans le corridor par lequel s'échappait la vapeur; les bouches de chaleur qu'on aperçoit au plafond sont les mêmes dont on retrouve l'orifice opposé derrière le gradin le plus élevé de la piscine.

Au bout d'un autre corridor, on trouve une petite salle de bain particulière pour deux personnes; elle a huit pieds de long sur quatre de large, et c'est la salle même qui forme la baignoire; elle est partout revêtue de marbre blanc, et soutenue par des colonnes de briques entre les chapiteaux desquelles circulait l'eau thermale. On y descendait de côté par des escaliers de même longueur et de même largeur que la baignoire. Sous chacun de ces escaliers passaient des conduits de chaleur, afin que les pieds nus pussent s'y poser sans hésitation, et que la fraîcheur du marbre ne réfroidît pas l'eau du bain.

Du reste, toutes ces fouilles, que l'on pour-

rait croire avoir été faites par le propriétaire du terrain dans un but scientifique, n'avaient pour objet que de creuser une cave; les corridors que nous venons de décrire y conduisent en droite ligne.

En remontant, nous vîmes dans le jardin un méridien antique; il diffère peu des nôtres.

Les édifices modernes sont le Cercle et les bains.

Le Cercle est le bâtiment dans lequel se réunissent les baigneurs. Moyennant 20 francs, on vous remet une carte personnelle qui vous ouvre l'entrée des salons. Ces salons sont composés d'une chambre de réunion où les dames travaillent ou font de la musique, d'une salle de bal et de concert, d'une salle de billard et d'une bibliothèque dont nous avons déjà parlé à propos du temple de Diane.

Un grand jardin attenant à ces bâtimens offre une magnifique promenade. D'un coté, l'horizon se perd à cinq ou six lieues dans un lointain bleuâtre; de l'autre, il se termine par la Dent-du-Chat, la sommité la plus élevée des

environs d'Aix, ainsi nommée à cause de sa couleur blanche et de sa forme aiguë.

L'édifice où l'on prend les bains a été commencé en 1772 et terminé en 1784, par les ordres et aux frais des Victor-Amédée. Une inscription gravée sur le fronton du monument constate cette libéralité du roi sarde. La voici :

VICTOR AMEDEVS III REX PIVS FELIX AVGVSTVS
PP. HASCE THERMALES AQVAS A ROMANIS
OLIM E MONTIBVS DERIVATAS AMPLIATIS
OPERIBVS IN NOVAM
MELIOREMQVE FORMAM REDIGI
JVSSIT APTIS AD ÆGRORVM VSVM
ÆDIFICIIS PVBLICÆ SALVTIS GRATIA
EXTRVCTIS ANNO MDCCXXXIII.

Dans la première chambre, en entrant à droite, sont les deux robinets étiquetés auxquels les baigneurs viennent puiser trois fois par jour le verre d'eau qu'ils doivent boire. L'une de ces étiquettes porte le mot *soufre* et l'autre le mot *alun*. L'un est à 35 degrés de chaleur, l'autre à 36.

L'eau de soufre pèse un cinquième de moins que l'eau ordinaire : une pièce d'argent, mise en contact avec elle, s'oxide en deux secondes.

Les eaux thermales, en les comparant à l'eau ordinaire, offrent ceci de remarquable, que l'eau ordinaire, portée par l'ébullition à 80 degrés de chaleur, perd en deux heures soixante degrés à peu près par son contact avec l'air atmosphérique, tandis que l'eau thermale, déposée à huit heures du soir dans une baignoire, n'a perdu à huit heures du matin, c'est-à-dire douze heures après, que 14 ou 15 degrés, ce qui laisse aux bains ordinaires une chaleur suffisante de 18 ou 19 degrés.

Quant aux bains de traitement, les malades les prennent ordinairement à 35 ou 36 degrés : de cette manière on voit qu'il n'y a rien à ajouter ni à ôter à la chaleur de l'eau, qui se trouve en harmonie avec celle du sang; cela donne aux eaux d'Aix une supériorité marquée sur les autres, puisque partout ailleurs elles sont ou trop chaudes ou trop

froides. Si elles sont trop froides, on est obligé de les soumettre au chauffage, et l'on comprend quelle quantité de gaz doit se dégager pendant cette opération. Si, au contraire, elles sont trop chaudes, elles ont besoin d'être refroidies par une combinaison avec l'eau froide ou par le contact de l'air, et dans l'un ou l'autre cas, on conçoit encore ce que doit leur ôter de leur efficacité le mélange ou l'évaporation.

Ces eaux thermales possèdent encore sur celles des autres établissemens un avantage naturel : c'est que les sources chaudes sourdent ordinairement dans les endroits bas; celles-ci, au contraire, se trouvent à trente pieds au dessus du niveau de l'établissement. Elles peuvent donc, par la faculté que leur donnent les lois de la pesanteur, s'élever, sans moyen de pression, à la hauteur nécessaire pour accroître ou diminuer leur action dans l'application des douches.

A certaines époques, et surtout lorsque la température atmosphérique descend de 12 à

9 degrés au dessus de zéro, chacune de ces eaux, dont la source paraît être cependant la même, présente un phénomène particulier. L'eau de soufre charrie une matière visqueuse qui, en se solidifiant, offre tous les caractères d'une gelée animale parfaitement faite : elle en a le goût et les qualités nutritives, tandis que de son côté l'eau d'alun charrie en quantité à peu près pareille une gelée purement végétale.

En 1822, le jour du mardi gras, un tremblement de terre se fit sentir dans toute la chaîne des Alpes; trente-sept minutes après la secousse, une quantité considérable de gélatine animale et végétale sortit par les tuyaux de soufre et d'alun.

Il serait trop long de décrire les différens cabinets et les divers appareils des douches que l'on y administre. La chaleur des douches varie, mais celle des cabinets est toujours la même, c'est-à-dire de trente-trois degrés. L'un de ces cabinets seulement, nommé *l'enfer*, est à une température beaucoup plus

élevée ; cela tient à ce que la colonne d'eau chaude est plus forte, et qu'une fois les portes et les vasistas fermés, on ne peut plus respirer l'air extérieur, mais seulement celui qui se dégage par la vaporisation. Cette atmosphère vraiment infernale pousse la circulation du sang jusqu'à cent quarante-cinq pulsations à la minute ; le pouls d'un Anglais mort phthisique donna jusqu'à deux cent-dix pulsations, c'est-à-dire trois et demie par seconde. C'est là qu'on avait conduit le maître de forges. Le chapeau de ce malheureux était encore accroché à un pater.

On peut descendre vers les sources par une entrée située dans la ville même : c'est une ouverture grillée, de trois pieds de large, appelée le *trou aux serpens*, parce que sa situation au midi et la vapeur qui s'échappe de cette espèce de soupirail y attirent, de onze à deux heures, une multitude de couleuvres. On n'y passe jamais à ce moment de la journée sans voir plusieurs de ces reptiles se récréant à cette double chaleur : comme ils ne sont nullement

venimeux, les enfans les apprivoisent, et s'en servent, comme nos marchands de cire luisante ou de savon à dégraisser, pour arracher quelques pièces de monnaie aux voyageurs.

Pendant que j'étais en train de visiter les curiosités d'Aix, je pris ma course vers la cascade de Grésy située à trois quarts de lieue à peu près de la ville. Un accident arrivé en 1813 à madame la baronne de Broc, l'une des dames d'honneur de la reine Hortense, a rendu cette chûte d'eau tristement célèbre; cette cascade n'offre, du reste, rien de remarquable que les entonnoirs qu'elle a creusés dans le roc, et dans l'un desquels cette belle jeune femme a péri. Au moment où je la visitais, l'eau était basse et laissait à sec l'orifice des trois entonnoirs, qui ont de quinze à dix-huit pieds de profondeur, et dans les parois intérieures desquels l'eau s'est creusé une communication en rongeant le rocher; elle descend de cette manière jusqu'au lit d'un ruisseau qui fuit à trente pieds de profondeur à peu près entre des rives si rapprochées,

qu'on peut facilement sauter d'un bord à l'autre. La reine Hortense visitait cette cascade, accompagnée de madame Parquin et de madame de Broc, lorsque cette dernière, en traversant sur une planche le plus grand de ces entonnoirs, crut appuyer son ombrelle sur la planche et la posa à côté; le défaut de point d'appui lui fit pencher le corps d'un côté, la planche tourna, madame de Broc jeta un cri et disparut dans le gouffre : elle avait 25 ans.

La reine lui a fait élever un tombeau sur l'emplacement même où a eu lieu cet accident. On y lit cette inscription :

ICI
Mme LA BARONNE DE BROC,
AGÉE DE 25 ANS, A PÉRI
SOUS LES YEUX DE SON AMIE,
LE 10 JUIN 1813.



O vous
Qui visitez ces lieux

N'avancez qu'avec
Précaution sur ces
Abîmes :
Songez à ceux
Qui vous
Aiment !

On trouve en revenant, sur l'un des côtés de la route, au bord du torrent de la baie, la source ferrugineuse de *Saint-Simon*, découverte par M. Despine fils, l'un des médecins d'Aix. Il a fait bâtir au dessus une petite fontaine classique sur laquelle il a fait graver le nom plus classique encore de la déesse HYGIE, et au dessous de ce mot ceux-ci : FONTAINE DE SAINT-SIMON. J'ignore si l'étymologie de ce nom a quelque rapport avec le prophète de nos jours.

On applique les eaux de cette fontaine au traitement des affections d'estomac et des maladies lymphatiques. Je la goûtai en passant, elle me parut d'un goût assez agréable.

Je revins juste pour l'heure du dîner. Lorsqu'il fut terminé, chacun se sépara, et je re-

marquai que personne ne se plaignit de la plus petite douleur de colique. Quant à moi, j'étais fatigué de mes courses de la journée : je me couchai.

A minuit, je fus réveillé par un grand bruit et une grande lueur. Ma chambre était pleine de baigneurs; quatre tenaient à la main des torches allumées; on venait me chercher pour monter à la Dent-du-Chat.

Il y a des plaisanteries qui ne paraissent bonnes à ceux qui en sont l'objet que lorsqu'ils sont eux-mêmes montés à un certain degré de gaîté et d'en-train. Certes ceux qui, à la suite d'un souper chaud de bavardage et de vin, les esprits bien animés par tous deux, craignant que le sommeil ne vînt éteindre l'orgie, proposèrent de passer le reste de la nuit ensemble et de l'employer à faire une ascension pour voir l'aurore se lever de la cîme de la Dent-du-Chat, ceux-là durent avoir près des autres un succès admirable. Mais moi, qui m'étais couché calme et fatigué, avec l'espoir d'une nuit bien pacifique, et qui me trouvais

réveillé en sursaut par une invitation aussi incongrue, je ne reçus pas, on le comprendra facilement, la proposition avec un grand enthousiasme. Cela parut fort extraordinaire à mes grimpeurs, qui en augurèrent que j'étais mal éveillé, et qui, pour porter mes esprits au complet, me prirent à quatre, et me déposèrent au milieu de la chambre. Pendant ce temps, un autre, plus prévoyant encore, vidait dans mon lit toute l'eau que j'avais eu l'imprudence de laisser dans ma cuvette. Si ce moyen ne rendait pas la promenade proposée plus amusante, il la rendait au moins à peu près indispensable. Je pris donc mon parti, comme si la chose m'agréait beaucoup, et, cinq minutes après, je fus prêt à me mettre en route. Nous étions douze en tout, et deux guides, qui faisaient quatorze.

En passant sur la place nous vîmes Jacotot qui fermait son café, et l'Allemand qui fumait son dernier cigarre et vidait sa dernière bouteille. Jacotot nous souhaita bien du plaisir, et l'Allemand nous cria : « *Pon foyage*... » Merci!..

Nous traversâmes le petit lac du Bourget pour arriver au pied de la montagne que nous allions escalader; il était bleu, transparent et tranquille, et semblait avoir au fond de son lit autant d'étoiles qu'on en comptait au ciel. A son extrémité occidentale, on apercevait la tour d'Hautecombe, debout comme un fantôme blanc, tandis qu'entre elle et nous, des barques de pêcheurs glissaient en silence, ayant à leur poupe une torche allumée dont la lueur se reflétait dans l'eau.

Si j'avais pu rester là seul des heures entières, rêvant dans une barque abandonnée, je n'aurais certes regretté ni mon sommeil ni mon lit. Mais je n'étais point parti pour cela; j'étais parti pour *m'amuser*. Ainsi je *m'amusais !*.... La singulière chose que ce monde, où l'on passe toujours à côté d'un bonheur en cherchant un plaisir !...

Nous commençâmes à gravir à minuit et demi; c'était une chose assez curieuse que de voir cette marche aux flambeaux. A deux heures, nous étions aux trois quarts du chemin;

mais ce qui nous en restait à faire était si difficile et si dangereux, que nos guides nous firent faire une halte pour attendre les premiers rayons du jour.

Lorsqu'ils parurent, nous continuâmes notre route, qui devint bientôt si escarpée, que notre poitrine touchait presque le talus sur lequel nous marchions à la file les uns des autres. Chacun alors déploya son adresse et sa force, se cramponnant des mains aux bruyères et aux petits arbres, et des pieds aux aspérités du rocher et aux inégalités du terrain. Nous entendions les pierres que nous détachions rouler sur la pente de la montagne rapide comme celle d'un toit; et lorsque nous les suivions des yeux, nous les voyions descendre jusqu'au lac, dont la nappe bleue s'étendait à un quart de lieue au dessous de nous; nos guides eux-mêmes ne pouvaient nous prêter aucun secours, occupés qu'ils étaient à nous découvrir le meilleur chemin : seulement, de temps en temps, ils nous recommandaient de ne pas regarder derrière nous, de peur des

éblouissemens et des vertiges, et ces recommandations, faites d'une voix brève et serrée, nous prouvaient que le danger était bien réel.

Tout à coup celui de nos camarades qui les suivait immédiatement jeta un cri qui nous fit passer à tous un frisson dans les chairs. Il avait voulu poser le pied sur une pierre déjà ébranlée par le poids de ceux qui le précédaient et qui s'en étaient servis comme d'un point d'appui; la pierre s'était détachée; en même temps les branches auxquelles il s'accrochait, n'étant point assez fortes pour soutenir seules le poids de son corps, s'étaient brisées entre ses mains.

— Retenez-le, retenez-le donc! s'écrièrent les guides. Mais c'était chose plus facile à dire qu'à faire. Chacun avait déjà grand'peine à se retenir soi-même; aussi passa-t-il, en roulant, près de nous tous sans qu'un seul pût l'arrêter. Nous le croyions perdu, et la sueur de l'effroi au front, nous le suivions des yeux en haletant, lorsqu'il se trouva assez près de Montaigu, le dernier de nous tous, pour que celui-ci pût, en étendant la main, le saisir aux

cheveux. Un moment il y eut doute si tous deux ne tomberaient pas. Ce moment fut court, mais il fut terrible, et je réponds qu'aucun de ceux qui se trouvaient là n'oubliera de longtemps la seconde où il vit ces deux hommes oscillant sur un précipice de 2000 pieds de profondeur, ne sachant pas s'ils allaient être précipités, ou s'ils parviendraient à se rattacher à la terre.

Nous gagnâmes enfin une petite forêt de sapins, qui, sans rendre le chemin moins rapide, le rendit plus commode par la facilité que ces arbres nous offraient de nous accrocher à leurs branches ou de nous appuyer à leurs troncs. La lisière opposée de cette petite forêt touchait presque la basse du rocher nu, dont la forme a fait donner à la montagne le singulier nom qu'elle porte : des trous creusés irrégulièrement dans la pierre offrent une espèce d'escalier qui conduit au sommet.

Deux d'entre nous seulement tentèrent cette dernière escalade, non que le trajet fût plus difficile que celui que nous venions d'ac-

complir; mais il ne nous promettait pas une vue plus étendue, et celle que nous avions sous les yeux était loin de nous dédommager de notre fatigue et de nos meurtrissures : nous les laissâmes donc grimper à leur clocher, et nous nous assîmes pour procéder à l'extraction des pierres et des épines. Pendant ce temps, ils étaient arrivés au sommet de la montagne, et comme preuve de prise de possession, ils y avaient allumé un feu, et y fumaient leurs cigarres.

Au bout d'un quart d'heure, ils descendirent, se gardant bien d'éteindre le feu qu'ils avaient allumé, curieux qu'ils étaient de savoir si d'en bas on en apercevrait la fumée.

Nous mangeâmes un morceau, après quoi nos guides nous demandèrent si nous voulions revenir par la même route, ou bien en prendre une autre beaucoup plus longue, mais aussi plus facile : nous choisîmes unanimement cette dernière. A trois heures, nous étions de retour à Aix, et du milieu de la place ces messieurs eurent l'orgueilleux

plaisir d'apercevoir encore la fumée de leur fanal. Je leur demandai s'il m'était permis, maintenant que je m'étais bien *amusé*, d'aller me mettre au lit. Comme chacun éprouvait probablement le besoin d'en faire autant, on me répondit qu'on n'y voyait pas d'objection.

Je crois que j'aurais dormi trente-six heures de suite comme Balmat, si je n'avais pas été réveillé par une grande rumeur. J'ouvris les yeux, il faisait nuit; j'allai à la fenêtre, et je vis toute la ville d'Aix sur la place publique : tout le monde parlait à la fois, on s'arrachait les lorgnettes, chacun regardait en l'air à se démonter la colonne vertébrale. Je crus qu'il y avait une éclipse de lune!

Je me rhabillai vitement pour avoir ma part du phénomène, et je descendis, armé de ma longue-vue. Toute l'atmosphère était colorée d'un reflet rougeâtre, le ciel paraissait embrasé; le Dent-du-Chat était en feu.

Au même instant, je sentis qu'on me prenait la main; je me retournai, et j'aperçus nos deux camarades du fanal : ils me firent de la

tête un signe d'adieu en s'éloignant. Je leur demandai où ils allaient ; l'un deux rapprocha les deux mains de sa bouche pour s'en faire un porte-voix, et me cria : A Genève. Je compris leur affaire : c'étaient mes gaillards qui avaient incendié la Dent-du-Chat, et Jacotot les avait prévenus tout bas que le roi de Sardaigne tenait beaucoup à ses forêts.

Je reportai la vue sur la sœur cadette du Vésuve; c'était un fort joli volcan de second ordre.

Un incendie nocturne dans les montagnes est une des plus magnifiques choses que l'on puisse voir. Le feu lâché librement dans une forêt, allongeant de tous côtés, comme un serpent, sa tête flamboyante, se prenant à ramper tout à coup autour du tronc d'un arbre qu'il rencontre sur sa route, se dressant contre lui, dardant ses langues comme pour lécher les feuilles, s'élançant à son sommet qu'il dépasse ainsi qu'une aigrette, redescendant le long de ses branches, et finissant par les illuminer toutes comme celles d'un if préparé pour une réjouissance publique : voilà

ce que nos rois ne peuvent pas faire pour leurs fêtes, voilà qui est beau! Puis, quand cet arbre brûlé secoue ses feuilles ardentes, quand passe sur lui un coup de vent qui les emporte comme une pluie de feu, quand chacune de ces étincelles allume en tombant un foyer, que tous ces foyers, en s'élargissant, marchent au-devant les uns des autres, et finissent enfin par se réunir et se confondre dans une immense fournaise; quand une lieue de terrain brûle ainsi, et quand chaque arbre qui brûle nuance la couleur de la flamme selon son essence, la varie selon sa forme; quand les pier res calcinées se détachent et roulent brisant tout sur leur route, quand le feu siffle comme le vent, et quand le vent mugit comme la tempête : oh! alors, voilà qui est splendide, voilà qui est merveilleux! Néron s'entendait en plaisirs, lorsqu'il brûla Rome.

Je fus tiré de mon extase par une voiture qui traversait la place, escortée de quatre carabiniers royaux. Je reconnus celle de nos Ruggieri, qui, vendus par les guides, dénon-

cés par le maître de poste, avaient été rejoints, avant de pouvoir gagner la frontière de la Savoie, par les gendarmes de Charles-Albert. On voulait les conduire en prison, nous répondîmes tous d'eux; enfin, sur la caution générale, et leur parole d'honneur de ne point quitter la ville, ils furent libres de jouir du spectacle qu'ils devaient payer.

Le feu dura ainsi trois jours.

Le quatrième on leur apporta une note de TRENTE-SEPT MILLE CINQ CENTS et quelques francs.

Ils trouvèrent la somme un peu forte pour quelques mauvais arpens de bois, dont la situation rendait l'exploitation impossible; en conséquence ils écrivirent à notre ambassadeur à Turin de tâcher de faire rogner quelque chose sur le mémoire. Celui-ci s'escrima si bien, que la carte à payer leur revint, au bout de huit jours, réduite à 780 francs.

Moyennant le solde de cette somme, ils étaient libres de quitter Aix. Ils ne se le firent pas dire deux fois : ils payèrent, se firent donner

leur reçu, et partirent immédiatement, de peur qu'on ne leur représentât le lendemain un reliquat de compte.

Je n'ai pas voulu nommer les deux coupables qui jouissent à Paris d'une trop haute considération pour que j'essaie d'y porter atteinte.

Les huit jours qui s'écoulèrent après leur départ n'amenèrent que deux accidens. Le premier fut un concert exécrable que nous donnèrent une soi-disant première basse de l'Opéra-Comique et un soi-disant premier baryton de l'ex-garde-royale. Le second fut le déménagement de l'Allemand, qui vint prendre une chambre près de la mienne; il logeait auparavant dans la maison Roissard, située juste en face du trou-aux-serpens, et un beau matin il avait trouvé une couleuvre dans sa botte.

Comme on se lasse des parties d'ânes, même lorsqu'on ne tombe que deux ou trois fois; comme le jeu est chose fort peu amusante, lorsqu'on ne comprend ni le plaisir de

gagner, ni le chagrin de perdre; comme j'avais visité tout ce qu'Aix et ses environs avaient de curieux; comme enfin madame la première Basse et monsieur le premier Baryton nous menaçaient d'un second concert, je résolus de faire quelque diversion à cette stupide existence, en allant visiter la grande Chartreuse, qui n'est située, je crois, qu'à dix ou douze lieues d'Aix. Je comptais de là retourner à Genève, d'où je voulais continuer mes courses dans les Alpes, en commençant par l'Oberland. En conséquence, je fis mes préparatifs de départ, je louai une voiture moyennant le prix habituel de 10 francs par jour, et le 10 septembre au matin, j'allai prendre congé de mon voisin l'Allemand; il m'offrit de fumer un cigarre et de boire un verre de bierre avec lui : c'est une avance qu'il n'avait encore faite, je crois, à personne.

Pendant que nous trinquions ensemble, et que les coudes appuyés, en face l'un de l'autre sur une petite table, nous nous poussions réciproquement des bouffées de fumée au vi-

sage, on vint m'annoncer que la voiture m'attendait : il se leva et me reconduisit jusqu'au seuil de la porte. Arrivé là, il me demanda :

— Où allez-fous ?

Je le lui dis.

— Ah ! ah ! continua-t-il, fous allez foir les Chartreux, ce sont tes trôles de corps.

— Pourquoi ?

— Oui, oui, ils manchent tans tes encriers, et ils couchent tans tes armoires.

— Que diable est-ce que cela veut dire ?

— Fous ferrez.

Alors il me donna une poignée de main, me souhaita un *pon foyage*, et me ferma sa porte. Je n'en pus pas tirer autre chose.

J'allai faire mes adieux à Jacotot en prenant une tasse de chocolat. Quoique je ne fisse pas une grande consommation, Jacotot m'avait pris en respect, parce qu'on lui avait dit que j'étais un auteur : lorsqu'il apprit que je partais, il me demanda si je n'écrirais pas quelque chose sur les eaux d'Aix. Je lui répondis que cela n'était pas probable, mais

que cependant c'était possible. Alors il me pria de ne point oublier, dans ce cas, de parler du café dont il était le premier garçon, ce qui ne pourrait manquer de faire grand bien à son maître; non-seulement je m'y engageai, mais encore je lui promis de le rendre, lui Jacotot, personnellement aussi célèbre que cela me serait possible. Le pauvre garçon devint tout pâle, en apprenant que peut-être son nom serait un jour imprimé dans un livre.

La société que je quittais en m'éloignant d'Aix était un singulier mélange de toutes les positions sociales et de toutes les opinions politiques. Cependant l'aristocratie de naissance, traquée partout, repoussée pied à pied par l'aristocratie d'argent qui lui succède, comme dans un champ fauché pousse une seconde moisson, était là en majorité. C'est dire que le parti carliste était le plus fort.

Après lui, venait immédiatement le parti de la propriété, représenté par de riches marchands de Paris, des négocians de Lyon et des maîtres de forges du Dauphiné : tous

ces braves gens étaient très-malheureux, le *Constitutionnel* n'arrivant pas en Savoie [1].

Le parti bonapartiste avait aussi quelques représentans à cette diète égrotanie. On les reconnaissait vite, au mécontentement qui fait le fond de leur caractère, et à ces mots sacrementels qu'ils jettent au travers de toutes les conversations: — *Ah! si Napoléon n'avait pas été trahi.* — Honnêtes gens, qui ne voient pas plus loin que la pointe de leur épée, qui rêvent pour Joseph ou pour Lucien un nouveau retour de l'île d'Elbe, et qui ne savent pas que Napoléon est un de ces hommes qui laissent une famille et pas d'héritier.

Le parti républicain était évidemment le plus faible; il se composait, si je m'en souviens bien, de moi tout seul. Encore, comme je n'acceptais ni tous les principes révolutionnaires de la *Tribune*, ni toutes les théories américaines du *National*; que je disais que Voltaire avait fait de mauvaises tragédies, et que j'òtais

[1] Les seuls journaux qui y soient reçus sont la *Gazette* et la *Quotidienne*.

mon chapeau en passant devant le Christ, on me prenait pour un utopiste, et voilà tout.

La ligne de démarcation était surtout sensible chez les femmes. Le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré frayaient seuls ensemble: l'aristocratie de naissance et l'aristocratie de gloire sont sœurs ; l'aristocratie d'argent n'est qu'une bâtarde. Quant aux hommes, le jeu les rapprochait; il n'y a pas de castes à l'entour d'un tapis vert, et c'est celui qui ponte le plus haut, qui est le plus noble. Rotschild a succédé aux Montmorency, et si demain il abjure, après demain personne ne lui contestera le titre de premier baron chrétien.

Tandis que je faisais à part moi toutes ces distinctions, je roulais vers Chambéry, et comme j'avais encore mon chapeau gris, je n'osai m'y arrêter. Je remarquai seulement en passant qu'un aubergiste, qui avait pris, pour exergue de son enseigne, ces mots: « Aux Armes de France », avait conservé les trois fleurs-de-lys de la branche aînée, que la main du

peuple a grattées si brutalement sur l'écusson de la branche cadette.

A trois lieues de Chambéry, nous passâmes sous une voûte qui traverse une montagne: elle peut avoir cent cinquante pas de longueur. Ce chemin, commencé par Napoléon, a été achevé par le gourvenement actuel de la Savoie.

Ce passage franchi, on rencontre bientôt le village des Échelles; puis, à un quart de lieue de là, une petite ville moitié française, moitié savoyarde. Une rivière trace les frontières des deux royaumes; un pont, jeté sur cette rivière, est gardé à l'une de ses extrémités par une sentinelle sarde, et à l'autre par une sentinelle française. Ni l'une ni l'autre n'ayant le droit d'empiéter sur le territoire de son voisin chacune d'elles s'avance gravement de chaque côté jusqu'au milieu du pont; puis, arrivées à la ligne des pavés qui en forment l'arête, elles se tournent le dos réciproquement, et recommencent ce manége tout le temps que dure la faction. Je revis, au reste, avec plaisir le

pantalon garance et la cocarde tricolore qui me dénonçaient un compatriote.

Nous arrivâmes à Saint-Laurent; c'est à ce village qu'on quitte la voiture, et qu'on prend des montures pour gagner la Chartreuse, distante encore de quatre lieues du pays. Nous n'y trouvâmes pas un seul mulet; ils étaient tous à je ne sais quelle foire. Cela nous importait assez peu à Lamark et à moi, qui sommes d'assez bons marcheurs; mais cela devenait beaucoup moins indifférent à une dame qui nous accompagnait : cependant elle prit son parti. Nous fîmes venir un guide, qui se chargea de nos trois paquets qu'il réunit en un seul. Il était sept heures et demie; nous n'avions plus guère que deux heures de jour, et quatre de marche.

Le val du dauphiné où s'enfonce la Chartreuse est digne d'être comparé aux plus sombres gorges de la Suisse; c'est la même richesse de nature, la même ardeur de végétation, le même aspect grandiose : seulement le chemin, tout en s'escarpant de même aux flancs

des montagnes, est plus praticable que les chemins des Alpes, et conserve toujours près de quatre pieds de largeur. Il n'est donc point dangereux pendant le jour, et tant que la nuit ne vint pas, tout alla merveilleusement. Mais enfin la nuit s'avança, hâtée encore par un orage terrible. Nous demandâmes à notre guide où nous pourrions nous réfugier : il n'y a pas une seule maison sur la route; il fallut continuer notre voyage, nous étions à moitié chemin de la Chartreuse.

Le reste de la montée fut horrible. La pluie arriva bientôt, et avec elle l'obscurité la plus profonde. Notre compagne s'attacha au bras du guide; Lamark prit le mien, et nous marchâmes sur deux rangs : la route n'était pas assez large pour nous laisser passer de front; à droite, nous avions un précipice dont nous ne connaissions pas la profondeur, et au fond duquel nous entendions mugir un torrent. La nuit était si sombre, que nous ne distinguions plus le chemin sur lequel nous posions le pied, et que nous n'apercevions la robe

blanche de la dame qui nous servait de guide qu'à la lueur des éclairs, qui heureusement étaient assez rapprochés, pour qu'il y eût à peu près autant de jour que de nuit. Joignez à cela un accompagnement de tonnerre dont chaque écho multipliait les coups et quadruplait le bruit : on eût dit le prologue du jugement dernier.

La cloche du couvent que nous entendîmes nous annonça enfin que nous en approchions. Une demi-heure après, un éclair nous montra le corps gigantesque de la vieille Chartreuse, couché à vingt pas de nous; pas le moindre bruit ne se faisait entendre dans l'intérieur que celui des tintemens de la cloche ; pas une lumière ne brillait à ses cinquante fenêtres : on eût dit un vieux cloître abandonné où jouaient de mauvais esprits.

Nous sonnâmes. Un frère vint nous ouvrir. Nous allions entrer, lorsqu'il aperçut la dame qui était avec nous. Aussitôt il referma la porte, comme si Satan en personne fût venu visiter le couvent. Il est défendu aux chartreux

de recevoir aucune femme; une seule s'est introduite dans leurs murs en habit d'homme; et, après son départ, lorsqu'ils surent que leur règle avait été enfreinte, ils accomplirent, dans les appartemens et les cellules où elle avait mis le pied, toutes les cérémonies de l'exorcisme. La permission seule du pape peut ouvrir les portes du couvent à l'ennemi femelle du genre humain. La duchesse de Berry elle-même avait été, en 1829, obligée de recourir à ce moyen, pour visiter la Chartreuse.

Nous étions fort embarrassés, lorsque la porte se rouvrit. Un frère en sortit avec une lanterne, et nous conduisit dans un pavillon situé à cinquante pas du cloître. C'est là que couche toute voyageuse qui, comme la nôtre, vient frapper à la porte de la Chartreuse, ignorant les règles sévères des disciples de saint Bruno.

Le pauvre moine qui nous servit de guide, et qui s'appelait le frère Jean-Marie, me parut bien la créature la plus douce et la plus obligeante que j'aie vue de ma vie. Sa charge était

de recevoir les voyageurs, de les servir et de leur faire visiter le couvent. Il commença par nous offrir quelques cuillerées d'une liqueur faite par les moines, et destinée à réchauffer les voyageurs engourdis par le froid ou la pluie; c'était bien le cas où nous nous trouvions, et jamais l'occasion ne s'était présentée de faire un meilleur usage du saint élixir. En effet, à peine en eûmes-nous bu quelques gouttes, qu'il nous sembla que nous avions avalé du feu, et que nous nous mîmes à courir par la chambre comme des possédés, en demandant de l'eau : si le frère Jean-Marie avait eu l'idée de nous approcher en ce moment une lumière de la bouche, je crois que nous aurions craché des flammes comme Cacus.

Pendant ce temps, l'âtre immense s'éclairait et la table se couvrait de lait, de pain et de beurre; les chartreux non seulement font toujours maigre, mais encore le font faire à leurs visiteurs.

Au moment où nous achevions ce repas

plus que frugal, la cloche du couvent sonna matines. Je demandai au frère Jean-Marie s'il m'était permis d'y assister. Il me répondit que le pain et la parole de Dieu appartenaient à tous les chrétiens. J'entrai donc dans le couvent.

Je suis peut-être l'un des hommes sur lesquels la vue des objets extérieurs a le plus d'influence, et parmi ces objets ceux qui m'impressionnent davantage sont, je crois, les monumens religieux. La grande Chartreuse surtout a un caractère sombre qu'on ne retrouve nulle part. Ses habitans forment, de plus, le seul ordre monastique que les révolutions aient laissé vivant en France : c'est tout ce qui reste debout des croyances de nos pères ; c'est la dernière forteresse qu'ait conservée la religion sur la terre de l'incrédulité. Encore, chaque jour, l'indifférence la mine-t-elle au dedans, comme le temps au dehors : de quatre cents qu'ils étaient au quinzième siècle, les chartreux, au dix-neuvième, ne sont plus que vingt-sept ; et comme depuis six

ans ils ne se sont recrutés d'aucun frère, que les deux novices qui y sont entrés depuis cette époque n'ont pu supporter la rigueur du noviciat, il est probable que l'ordre ira toujours se détruisant, au fur et à mesure que la mort frappera à la porte des cellules; que nul ne viendra les remplir, lorsqu'elles seront vides, et que le plus jeune de ces hommes, leur survivant à tous, et sentant à son tour qu'il va succomber, fermera la porte du cloître en dedans, et ira se coucher lui-même vivant dans la tombe qu'il aura creusée, car le lendemain il ne resterait plus de bras pour l'y porter mort.

On a dû voir, par les choses que j'ai écrites précédemment, que je ne suis pas un de ces voyageurs qui s'enthousiasment à froid, qui admirent là où leur guide leur dit d'admirer, ou qui feignent d'avoir eu, devant des hommes et des localités recommandés d'avance à leur admiration, des sentimens absens de leur cœur; non, j'ai dépouillé mes sensations, je les ai mises à nu pour les présenter à ceux qui

me lisent; ce que j'ai éprouvé, je l'ai raconté faiblement peut-être, mais je n'ai pas raconté autre chose que ce que j'avais éprouvé. Eh bien! on me croira donc si je dis que jamais sensation pareille à celle que j'éprouvai ne m'avait pris au cœur, lorsque je vis, au bout d'un immense corridor gothique de huit cents pieds de long, s'ouvrir la porte d'une cellule, sortir de cette porte et paraître sous les arcades brunies par le temps un chartreux à barbe blanche, vêtu de cette robe portée par saint Bruno, et sur laquelle huit siècles sont passés sans en changer un pli. Le saint homme s'avança, grave et calme, au milieu du cercle de lumière tremblotante, projetée par la lampe qu'il tenait à la main, tandis que devant et derrière lui tout était sombre. Lorsqu'il se dirigea vers moi, je sentis mes jambes fléchir, et je tombai à genoux : il m'aperçut dans cette posture, s'approcha avec un air de bonté et levant sa main sur ma tête inclinée, me dit : « Je vous bénis, mon fils, si vous croyez; je vous bénis encore, si vous ne croyez pas. » Qu'on

rie, si l'on veut, mais dans ce moment je n'aurais pas donné cette bénédiction pour un trône.

Lorsqu'il fut passé, je me relevai. Il se rendait à l'église; je l'y suivis. Là un nouveau spectacle m'attendait.

Toute la pauvre communauté, qui n'est plus composée que de seize pères et de onze frères, était réunie dans une petite église, éclairée par une lampe qu'entourait un voile noir. Un chartreux disait la messe, et tous les autres l'entendaient, non point assis, non point à genoux, mais prosternés, mais les mains et le front sur le marbre; les capuchons relevés laissaient voir leurs crânes nus et rasés. Il y avait là des jeunes gens et des vieillards. Chacun d'eux y était venu poussé par des sentimens différens, les uns par la foi, les autres par le malheur; ceux-ci par des passions, ceux-là par le crime peut-être. Il y en avait là dont les artères des tempes battaient comme s'ils avaient du feu dans leurs veines;

ceux-là pleuraient : il y en avait d'autres qui sentaient à peine circuler leur sang refroidi ; ceux-là priaient. Oh ! c'eût été, j'en suis sûr, une belle histoire à écrire que l'histoire de tous ces hommes !

Lorsque les matines furent finies, je demandai à parcourir le couvent pendant la nuit : je craignais que le jour ne vînt m'apporter d'autres idées, et je voulais le voir dans la disposition d'esprit où je me trouvais. Le frère Jean-Marie prit une lampe, m'en donna une autre, et nous commençâmes notre visite par les corridors. Je l'ai déjà dit, ces corridors sont immenses ; ils ont la même longueur que l'église de Saint-Pierre de Rome, ils renferment quatre cents cellules, qui autrefois ont été toutes habitées ensemble, et dont maintenant trois cent soixante-treize sont vides. Chaque moine a gravé sur sa porte sa pensée favorite, soit qu'elle fût de lui, soit qu'il l'eût tirée de quelque auteur sacré. Voici celles qui me parurent les plus remarquables :

AMOR, QUI SEMPER ARDES ET NUNQUAM EXTINGUERIS,
ACCENDE ME TOTUM IGNE TUO.

—

DANS LA SOLITUDE, DIEU PARLE AU COEUR DE L'HOMME, ET DANS LE SILENCE, L'HOMME PARLE AU COEUR DE DIEU.

—

FUGE, LATE, TACE.

—

A TA FAIBLE RAISON GARDE-TOI DE TE RENDRE,
DIEU T'A FAIT POUR L'AIMER ET NON POUR LE COMPRENDRE.

—

UNE HEURE SONNE, ELLE EST DÉJA PASSÉE.

Nous entrâmes dans l'une de ces cellules vides; le moine qui l'habitait était mort depuis cinq jours. Toutes sont pareilles, toutes ont deux escaliers, l'un pour monter un étage, l'autre pour en descendre un. L'étage supérieur se compose d'un petit grenier, l'étage intermédiaire d'une chambre à feu près de la quelle est un cabinet de travail. Un livre y était encore ouvert à la même place où le mourant y avait jeté les yeux pour la dernière fois : c'étaient les *Confessions de saint Augus-*

tin. La chambre à coucher est attenante à cette première chambre; son ameublement ne se compose que d'un prie-dieu, d'un lit avec une paillasse et des draps de laine; ce lit a des portes battantes qui peuvent se fermer sur celui qui y dort : cela me fit comprendre qu'elle était la pensée de l'Allemand, lorsqu'il m'avait dit que les chartreux couchaient dans une armoire.

L'étage inférieur ne contient qu'un atelier, avec des outils de tour ou de menuiserie, chaque chartreux peut donner deux heures par jour à quelque travail manuel, et une heure à la culture d'un petit jardin qui touche à l'atelier : c'est la seule distraction qui lui soit permise.

En remontant, nous visitâmes la salle du chapitre général; nous y vîmes tous les portraits des généraux de l'ordre, depuis saint Bruno, son fondateur [1], mort 1101, jusqu'à celui d'Innocent-le-Maçon, mort en 1703; depuis ce dernier jusqu'au père Jean-Baptiste Mortès, général actuel de l'ordre; la suite des

[1] La fondation de l'ordre remonte à 1084.

portraits est interrompue. En 92, au moment de la dévastation des couvens, les chartreux abandonnèrent la France, emportant, chacun avec soi, un de ces portraits. Depuis, chacun est revenu reprendre sa place, et rapporter le sien; ceux qui moururent pendant l'émigration avaient pris leurs précautions, pour que le dépôt dont ils s'étaient chargés ne s'égarât pas : aujourd'hui, aucun ne manque à la collection.

Nous passâmes de là au réfectoire : il est double; la première salle est celle des frères, la seconde celle des pères. Ils boivent dans des vases de terre et mangent dans des assiettes de bois; ces vases ont deux anses, afin qu'ils puissent les soulever à deux mains, ainsi faisaient les premiers chrétiens; les assiettes ont la forme d'une écritoire, le récipient du milieu contient la sauce, et les légumes ou le poisson, seule nourriture qui leur soit permise, sont déposés autour. Je pensai encore à mon Allemand, et l'assiette m'expliqua, par sa forme, ce qu'il m'avait dit encore, que les chartreux mangeaient dans un encrier.

Le frère Jean-Marie me demanda si je voulais voir le cimetière, quoiqu'il fît nuit. Ce qu'il regardait comme un empêchement était un motif de plus pour me décider à cette visite. J'acceptai donc. Mais, au moment où il ouvrait la porte par laquelle on y entrait, il m'arrêta en me saisissant le bras d'une main, et en me montrant de l'autre un chartreux qui creusait sa tombe. Je restai un instant immobile à cette vue; puis je demandai à mon guide si je pouvais parler à cet homme. Il me répondit que rien ne s'y opposait; je le priai de se retirer si cela était permis. Ma demande, loin de lui sembler indiscrète, parut lui faire grand plaisir: il tombait de fatigue. Je restai seul.

Je ne savais comment aborder mon fossoyeur. Je fis quelques pas vers lui; il m'aperçut, et se retournant de mon côté, il s'appuya sur sa bêche, et attendit que je lui adressasse la parole. Mon embarras redoubla; cependant un plus long silence eût été ridicule.

— Vous faites bien tard une bien triste besogne, mon père, lui dis-je; il me semble

qu'après les mortifications et les fatigues de vos journées, vous devriez éprouver le besoin de consacrer au repos le peu d'heures que la prière vous laisse, d'autant plus, mon père, ajoutai-je en souriant, car je voyais qu'il était jeune encore, que le travail que vous faites ne me paraît pas pressé.

— Ici, mon fils, me dit le moine avec un accent paternel et triste, ce ne sont pas les plus vieux qui meurent les premiers, et l'on ne va pas à la tombe par rang d'âge; d'ailleurs, lorsque la mienne sera creusée, Dieu permettra peut-être que j'y descende.

— Pardon, mon père, repris-je; quoique j'aie le cœur religieux, je connais peu les règles et les pratiques saintes : ainsi donc je puis me tromper dans ce que je vais vous dire; mais il me semble que l'abnégation que votre ordre fait des choses de ce monde ne doit pas aller jusqu'à l'envie de le quitter.

— L'homme est le maître de ses actions, répondit le chartreux, mais il ne l'est pas de ses désirs.

— Votre désir à vous est bien sombre, mon père.

— Il est selon mon cœur.

— Vous avez donc bien souffert?

— Je souffre toujours.

— Je croyais que le calme seul habitait cette demeure?

— Le remords entre partout.

Je regardai plus fixement cet homme, et je reconnus celui que j'avais vu cette nuit à l'église prosterné et sanglotant. Lui me reconnut aussi.

— Vous étiez cette nuit à matines? me dit-il.

— Près de vous, je crois, n'est-ce pas?

— Vous m'avez entendu gémir?

— Je vous ai vu pleurer.

— Qu'avez-vous pensé de moi, alors?

— Que Dieu vous avait pris en pitié, puisqu'il vous accordait les larmes.

— Oui, oui, depuis qu'il me les a rendues; j'espère aussi que sa vengeance se lasse.

— N'avez-vous point essayé d'adoucir vos

chagrins et les confiant à quelqu'un de vos frères ?

— Chacun ici porte un fardeau mesuré pour sa force ; ce qu'un autre y ajouterait le ferait succomber.

— Cela vous aurait pourtant fait du bien.

— Je le crois comme vous.

— C'est quelque chose, continuai-je, qu'un cœur qui nous plaint et qu'une main qui serre la nôtre !

Je pris sa main et la serrai. Il la dégagea de la mienne, croisa ses bras sur sa poitrine, me regarda en face comme pour lire par mes yeux dans le plus profond de mon cœur.

— Est-ce de l'intérêt ou de l'indiscrétion ? me dit-il.... êtes-vous bon ou tout simplement curieux ?

Ma poitrine se serra....

— Votre main une dernière fois, mon père !.. et adieu. — Je m'éloignai.

— Écoutez, reprit-il. — Je m'arrêtai. Il vint à moi. — Il ne sera point dit qu'un moyen de consolation m'aura été offert, et que je l'aurai

repoussé; que Dieu vous aura conduit près de moi, et que je vous aurai éloigné. Vous avez fait pour un misérable ce que personne n'avait fait depuis six ans : vous lui avez serré la main. Merci !... Vous lui avez dit que raconter ses malheurs ce serait les adoucir, et par ces mots vous avez pris l'engagement de les entendre. — Maintenant n'allez pas m'interrompre au milieu de mon récit et me dire : Assez.... Écoutez-le jusqu'au bout, car tout ce que j'ai dans le cœur depuis si long-temps a besoin d'en sortir. — Puis, quand j'aurai fini, partez aussitôt sans que vous sachiez mon nom, sans que je sache le vôtre; voilà tout ce que je vous demande.

Je le lui promis. Nous nous assîmes sur le tombeau brisé de l'un des généraux de l'ordre. Il appuya un instant son front entre ses deux mains; ce mouvement fit retomber son capuchon en arrière, de sorte que lorsqu'il releva la tête, je pus l'examiner à loisir. Je vis alors un jeune homme à la barbe et aux yeux noirs, la vie ascétique l'avait rendu maigre et pâle;

mais en ôtant à sa beauté, elle avait ajouté à sa physionomie. C'etait la tête du Giaour telle que je l'avais rêvée d'après les vers de Byron.

— Il est inutile que vous sachiez, me dit-il, le pays où je suis né et le lieu que j'habitais. Il y a sept ans que les événemens que je vais raconter sont arrivés; j'en avais 24 alors.

J'étais riche et d'une famille distinguée; je fus jeté dans le monde au sortir du collége : j'y entrai avec un caractère résolu, une tête ardente, un cœur plein de passions et la conviction que rien ne devait long-temps résister à un homme qui avait de la persévérance et de l'or. Mes premières aventures ne firent que me confirmer dans cette opinion.

Au commencement du printemps de 1825, une campagne voisine de celle de ma mère se trouva à vendre : elle fut achetée par le général M... J'avais rencontré le général dans le monde à l'époque où il était garçon. C'était un homme grave et sévère que la vue des champs de bataille avait habitué à compter les hommes comme des unités et les femmes

comme des zéros. Je crus qu'il avait épousé quelque veuve de maréchal, avec laquelle il pût parler des batailles de Marengo et d'Austerlitz, et je fus peu récréé par l'espoir du plaisir que nous promettait un tel voisinage.

Il vint nous faire sa visite d'installation et présenter sa femme à ma mère : c'était une des plus divines créatures que le Ciel eût formées.

Vous connaissez le monde, monsieur, sa morale bizarre, ses principes d'honneur qui consistent à respecter la fortune de son voisin qui ne fait que son plaisir, et qui permet de prendre sa femme qui fait son bonheur. Dès le moment où j'eus vu madame M..., j'oubliai le caractère de son mari, ses cinquante ans, la gloire dont il s'était couvert, quand nous n'étions qu'au berceau, les vingt blessures qu'il avait reçues pendant que nous tétions nos nourrices; j'oubliai le désespoir de ses vieux jours, le ridicule que j'attacherais aux débris d'une vie si belle; j'oubliai tout pour ne penser qu'à une chose : posséder Caroline.

Les propriétés de ma mère et celles du général étaient, comme je l'ai dit, presque contiguës; cette position était un prétexte à nos visites fréquentes; le général m'avait pris en amitié, et ingrat que j'étais, je ne voyais dans l'amitié de ce vieillard qu'un moyen de lui enlever le cœur de sa femme.

Caroline était enceinte, et le général se montrait plus fier de son héritier futur que des batailles qu'il avait gagnées. Son amour pour sa femme en avait acquis quelque chose de plus paternel et de meilleur. Quant à Caroline, elle était avec son mari exactement ce qu'il faut qu'une femme soit, pour que, sans le rendre heureux, il n'ait aucun reproche à lui faire. J'avais remarqué cette disposition de sentimens avec le coup d'œil sûr d'un homme intéressé à en saisir toutes les nuances, et j'étais bien convaincu que madame M.... n'aimait pas son mari. Cependant, chose qui me semblait bizarre, elle recevait mes soins avec politesse, mais avec froideur. Elle ne recherchait pas ma présence, preuve qu'elle

ne lui causait aucun plaisir; elle ne la fuyait pas non plus, preuve qu'elle ne lui inspirait aucune crainte. Mes yeux, constamment fixés sur elle, rencontraient les siens, lorsque le hasard les lui faisait lever de sa broderie ou des touches de son piano; mais il paraît que mes regards avaient perdu la puissance fascinatrice qu'avant Caroline, quelques femmes leur avaient reconnue.

L'été se passa ainsi. Mes désirs étaient devenus un amour véritable. La froideur de Caroline était un défi, je l'acceptai avec toute la violence de mon caractère; comme il m'était impossible de lui parler d'amour à cause du sourire d'incrédulité avec lequel elle accueillait mes premières paroles, je résolus de lui écrire; je roulai un soir sa broderie autour de ma lettre, et lorsqu'elle la déploya le lendemain matin pour travailler, je la suivis des yeux, tout en causant avec le général. Je la vis regarder l'adresse sans rougir et mettre mon billet dans sa poche sans émotion. Seulement un sourire imperceptible passa sur ses lèvres.

Toute la journée, je vis qu'elle avait l'intention de me parler, mais je m'éloignai d'elle. Le soir, elle travaillait avec plusieurs dames placées comme elle autour d'une table. Le général lisait le journal; j'étais assis dans un coin sombre d'où je pouvais la regarder sans qu'on s'en aperçût. Elle me chercha des yeux dans le salon et m'appela.

— Auriez-vous la bonté, monsieur, me dit-elle, de me dessiner deux lettres gothiques pour un coin de mon mouchoir, un C et un M?

— Oui, madame, j'aurai ce plaisir.

— Mais il me les faut ce soir, il me les faut tout de suite. Venez là. Elle écartait d'auprès d'elle une dame de ses amies, et me montrait la place vide. Je pris une chaise et j'allai m'y asseoir. Elle m'offrit une plume.

— Il me manque du papier, madame.

— En voilà, me dit-elle; et elle me présenta une lettre pliée dans une enveloppe anglaise. Je crus que c'était une réponse à la mienne, j'ouvris aussi froidement que je le pus l'enveloppe qui me cachait l'écriture; je reconnus

mon billet. Pendant ce temps, elle s'était levée et allait sortir. Je la rappelai.

— Madame, lui dis-je en étendant ostensiblement la main vers elle, vous m'avez donné, sans y faire attention, une lettre à votre adresse. L'enveloppe me suffira pour tracer les chiffres que vous m'avez demandés.

Elle vit son mari lever les yeux de dessus son journal; elle s'avança précipitamment vers moi, me reprit le billet des mains, regarda l'adresse et dit avec indifférence :

— Oh! oui c'est une lettre de ma mère.

Le général reporta les yeux sur le *Courrier Français*. Je me mis à dessiner le chiffre demandé. Madame M..... sortit.

— Tous ces détails vous ennuient peut-être? monsieur, me dit le chartreux en s'interrompant, et vous êtes étonné de les entendre sortir de la bouche d'un homme qui porte cette robe et qui creuse une tombe : c'est que le cœur est la dernière chose qui se détache de la terre, et que la mémoire est la dernière chose qui se détache du cœur.

— Ces détails sont vrais, lui dis-je, et par conséquent intéressans. Continuez.

— Le lendemain, je fus réveillé à six heures du matin par le général; il était en attirail de chasseur, et venait me proposer une course dans la plaine.

Au premier abord, son aspect inattendu m'avait un peu troublé; mais son air était si calme, sa voix avait si bien conservé le ton de franche bonhomie qui lui était habituel, que je me remis bientôt. J'acceptai sa proposition, nous partîmes.

Nous causâmes de choses indifférentes jusqu'au moment où, prêts à entrer en chasse, nous nous arrêtâmes pour charger nos fusils.

Pendant que nous exécutions cette opération, il me regarda fixement. Ce regard m'intimida. — A quoi pensez-vous, général? lui dis-je.

— Pardieu, me répondit-il, je pense que vous êtes bien fou d'être devenu amoureux de ma femme.

On devine l'effet que produisit sur moi une pareille apostrophe.

— Moi, général! répondis-je stupéfait!...

— Oui, vous, n'allez-vous pas nier?

— Général, je vous jure.

— Ne mentez pas, monsieur; le mensonge est indigne d'un homme d'honneur, et vous êtes homme d'honneur, je l'espère.

— Mais, qui vous a dit cela?....

— Qui, pardieu, qui?... Ma femme...

— Madame M..!

— N'allez-vous pas dire qu'elle se trompe? Tenez, voilà une lettre que vous lui avez écrite hier. — Il me tendit un papier que je n'eus pas de peine à reconnaître. La sueur me coulait sur le front. Lorsqu'il vit que j'hésitais à le prendre, il le roula entre ses mains, lui fit prendre la forme d'une bourre et en chargea son fusil.

Lorsqu'il eut fini, il posa la main sur mon bras.— Est-ce que tout ce que vous avez écrit là est vrai? me dit-il. Est-ce que vos souf-

frances sont telles que vous les dépeignez? est-ce que vos jours et vos nuits sont devenus un pareil enfer? dites-moi vrai cette fois-ci.....

— Serais-je excusable sans cela, général?

— Eh bien! mon enfant, reprit-il avec son ton de voix habituel, alors il faut partir, nous quitter, voyager en Italie ou en Allemagne, et ne revenir que guéri.

Je lui tendis la main, il la serra cordialement.

— Ainsi c'est entendu, me dit-il.

— Oui, général, je pars demain.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que si vous avez besoin d'argent, de lettres de recommandation.....

— Merci.

— Écoutez, je vous offre cela, comme le ferait un père; ne vous en fâchez point. Vous ne voulez pas, décidément? Eh bien! mettons-nous en chasse et n'en parlons plus.

Au bout de dix pas une perdrix partit; le général lui envoya son coup de fusil, et je vis ma lettre fumer dans la luzerne.

A cinq heures, nous revînmes au château; j'avais voulu quitter le général avant d'y entrer, mais il avait insisté pour que je l'accompagnasse.

— Voici, mesdames, dit-il en entrant dans le salon, un beau jeune homme qui vient vous faire ses adieux; il part demain pour l'Italie.

— Ah! vraiment? Monsieur nous quitte? dit Caroline en levant ses yeux de dessus sa broderie. Elle rencontra les miens, soutint tranquillement mon regard deux ou trois secondes, et se remit à travailler.

Chacun parla à son tour de ce voyage si brusque, dont je n'avais pas dit un seul mot les jours précédens; mais nul n'en devina la cause.

Madame M... me fit les honneurs du dîner avec une grâce parfaite.

Le soir je pris congé de tout le monde; le général me reconduisit jusqu'à la porte du parc. Je ne sais si, en le quittant, je n'avais pas pour sa femme plus de haine que d'amour.

Je voyageai un an; je vis Naples, Rome, Ve-

nise, et je m'étonnai chaque jour de sentir cette passion que je croyais éternelle se détacher de mon cœur. J'arrivai enfin à ne plus la considérer que comme l'une de ces mille aventures dont est parsemée la vie d'un jeune homme, dont on ne se souvient plus que de temps en temps, et qu'un jour on finira par oublier tout-à-fait.

Je rentrai en France par le Mont-Cénis. Arrivé à Grenoble, nous fîmes la partie, avec un jeune homme que j'avais rencontré à Florence, de venir visiter la Chartreuse. Je vis ainsi cette maison que j'habite depuis six ans, et je dis en riant à Emmanuel (c'était le nom de baptême de mon compagnon) que si j'avais connu ce cloître lorsque j'étais amoureux, je m'y serais fait moine.

Je revins à Paris ; j'y retrouvai mes anciennes connaissances. Ma vie se renoua au même fil qui s'était cassé, lorsque j'avais connu madame M... Il me semblait que tout ce que je viens de vous raconter n'était qu'un rêve. Seulement ma mère, s'ennuyant à la campa-

gne, du moment où je n'y pouvais plus rester avec elle, avait vendu la nôtre, et acheté un hôtel à Paris.

J'y avais revu le général et il avait été content de moi. Il m'avait offert de présenter mes hommages à sa femme; j'avais accepté, certain que j'étais de mon indifférence. En entrant dans sa chambre, je ressentis cependant une légère oppression. Madame M... était sortie. L'émotion que j'avais éprouvée était si peu de chose, que je n'en pris aucune inquiétude.

Quelques jours après, j'allai au bois et je rencontrai, au détour d'une allée, le général et sa femme. Les éviter eût été affecté; d'ailleurs, pourquoi aurais-je craint de revoir madame M... ?

J'allai donc à eux. Je trouvai Caroline plus belle encore que je ne l'avais quittée ; lorsque je l'avais connue, les commencemens de sa grossesse la fatiguaient, tandis qu'alors, avec sa santé, sa fraîcheur était revenue.

Elle m'adressa la parole avec un son de voix plus affectueux qu'elle n'avait l'habitude de le

faire. Elle me tendit la main, et lorsque je la pris, je la sentis frémir dans la mienne. Je frissonnai par tout le corps. Je la regardai; elle baissa les yeux. Je mis mon cheval au pas et je marchai près d'elle.

Le général m'invita à retourner à sa campagne, pour laquelle sa femme et lui partaient dans quelques jours; il insista d'autant plus, que nous ne possédions plus la nôtre. Je refusai. Caroline se retourna de mon côté : « Venez donc! » me dit-elle. Jusque-là je ne connaissais pas sa voix; je ne répondis rien, et je tombai dans une rêverie profonde : ce n'était pas la même femme que j'avais vue il y avait un an.

Elle se retourna vers son mari.

—Monsieur craint de s'ennuyer chez nous, dit-elle; autorisez-le donc à amener un ou deux amis, cela le décidera peut-être.

—Pardieu, répondit le général, il est bien libre. — Vous entendez ? me dit-il.

— Merci, général, répondis-je sans trop savoir ce que je disais; mais j'ai des engagemens...

— Que vous préférez aux nôtres, dit Caroline... c'est aimable. Elle accompagna ces mots de l'un de ces regards pour lesquels, il y avait un an, j'aurais donné ma vie.

J'acceptai.

J'avais continué de voir à Paris ce jeune homme que j'avais connu à Florence. Il vint chez moi la veille de mon départ, et me demanda où j'allais. Je n'avais aucune raison de le lui cacher. — Ah ! me dit-il, c'est bizarre : peu s'en est fallu que je ne sois des vôtres.

— Vous connaissez le général ?

— Non, un de mes amis devait m'y présenter ; mais il est au fond de la Normandie pour recueillir l'héritage de je ne sais quel oncle qui lui est mort : cela me contrarie d'autant plus que, vous allant à cette campagne, c'était une véritable partie de plaisir pour moi de vous y trouver.

Je me rappelai alors l'offre que m'avait faite le général, de me faire accompagner par un ami.

— Voulez-vous que je vous y conduise ? dis-je à Emmanuel.

— Êtes-vous assez libre dans la maison pour cela ?

— Oh! tout à fait.

— J'accepte alors.

— C'est bien! soyez prêt demain à huit heures, j'irai vous prendre.

Nous arrivâmes vers une heure au château du général; ces dames étaient dans le parc. On nous indiqua le côté où elles se promenaient : nous les rejoignîmes bientôt.

En nous apercevant, il me sembla que madame M... pâlissait. Elle m'adressa la parole avec une émotion à laquelle je ne pouvais me tromper. Le général accueillit Emmanuel avec cordialité, mais sa femme mit dans la réception qu'elle lui fit une froideur visible.

— Vous voyez, dit-elle à son mari, en lui indiquant, par un froncement de sourcils imperceptible Emmanuel qui avait le dos tourné, que monsieur avait besoin, pour nous venir voir, de la permission que nous lui avons

donnée : du reste, je le remercie deux fois.

Avant que j'eusse trouvé quelque chose à lui répondre, elle me tourna le dos, et parla à une autre personne.

Cependant cette mauvaise humeur ne tint que le temps strictement nécessaire pour que j'eusse à m'en louer bien plutôt qu'à m'en plaindre. Au dîner, je fus placé près d'elle, et je ne m'aperçus pas qu'elle en eût conservé la moindre trace. Elle fut charmante.

Après le café, le général proposa une promenade dans le parc. J'offris mon bras à Caroline : elle l'accepta. Il y avait dans toute sa personne cette langueur et cet abandon que les Italiens appellent *morbidezza*, et que notre langue n'a pas de mot pour exprimer.

Quant à moi, j'étais fou de bonheur. Cette passion à laquelle il avait fallu un an pour s'en aller, il lui avait suffi d'un jour pour me reprendre toute l'âme : je n'avais jamais aimé Caroline comme je l'aimais.

Les jours suivans ne changèrent rien aux manières de madame M... avec moi : seule-

ment elle évitait un tête-à-tête. Je vis dans cette précaution une nouvelle preuve de sa faiblesse, et mon amour s'en accrut encore, s'il était possible.

Une affaire appela le général à Paris. Je crus m'apercevoir que lorsqu'il annonça cette nouvelle à sa femme, un éclair de joie passa dans ses yeux, et je me dis à moi-même : — Oh ! merci, Caroline, merci ; car cette absence ne te rend joyeuse qu'à cause de la liberté qu'elle te donne : oh ! à nous deux toutes les heures, tous les instans, toutes les secondes de cette absence !

Le général partit après le dîner. Nous allâmes le reconduire jusqu'au bout de l'avenue. Caroline s'appuya comme de coutume sur mon bras pour revenir ; à peine si elle pouvait se soutenir : sa poitrine était haletante, son haleine embrasée. Je lui parlais de mon amour, et elle ne s'offensait point ; puis, quand sa bouche m'eut fait la défense de continuer, ses yeux étaient noyés dans une telle langueur, qu'il lui eût été impossible de leur donner une expression en harmonie avec ses paroles.

La soirée se passa comme un rêve. Je ne sais à quel jeu on joua, mais je sais que je restai près d'elle, que ses cheveux touchaient mon visage à chaque mouvement qu'elle faisait, et que ma main rencontra vingt fois la sienne; ce fut une ardente soirée : j'avais du feu dans les veines.

L'heure de nous retirer arriva, il ne manquait rien à mon bonheur, que d'avoir entendu, de la bouche de Caroline, ces mots que je lui avais répétés vingt fois tout bas : Je t'aime, je t'aime !.. Je rentrai dans ma chambre, joyeux et fier comme si j'étais le roi du monde. Car demain, demain peut-être, la plus belle fleur de la création, le plus riche diamant des mines humaines, Caroline, allait être à moi! à moi !... Toutes les joies du ciel et de la terre étaient dans ces deux mots.

Je les répétais comme un insensé en marchant dans ma chambre. J'étouffais....

Je me couchai, et je ne pus dormir. Je me levai, j'allai à la fenêtre et je l'ouvris. Le temps était superbe, le ciel flamboyait d'étoiles, l'air

semblait embaumé : tout était beau et heureux comme moi : car on est beau lorsqu'on est heureux.

Je pensai que cette nature tranquille, cette nuit, ce silence me calmeraient peut-être ; ce parc où nous nous étions promenés toute la journée était là... Je pouvais retrouver dans les allées la trace de ses petits pieds qu'accompagnaient les miens : je pouvais baiser les places où elle s'était assise : je me précipitai dehors.

Deux fenêtres seules étaient illuminées sur toute la large façade du château : c'étaient celles de sa chambre. Je m'appuyai contre un arbre et je collai mes yeux contre ses rideaux.

Je vis son ombre; elle n'était point encore couchée, elle veillait brûlée, comme moi peut-être, de pensées et de désirs d'amour... Caroline, Caroline !

Elle était immobile et semblait écouter. Tout-à-coup elle s'élança vers la porte qui touchait presque à la fenêtre. Une autre ombre parut près de la sienne, leurs deux têtes se

touchèrent : la lumière s'éteignit; je jetai un cri et je restai haletant.

Je crus n'avoir pas bien vu, je crus que c'était un rêve... je restai les yeux fixés sur ces rideaux sombres que ma vue ne pouvait percer !...

Le moine prit ma main et la broya dans les siennes. — Ah ! monsieur, monsieur, me dit-il, avez-vous été jaloux?...

— Vous les avez tués ? lui dis-je. — Il se mit à rire d'une manière convulsive, entrecoupant ce rire de sanglots; puis tout-à-coup il se leva, croisant ses mains sur sa tête, et se cambrant en arrière en poussant des cris inarticulés.

Je me levai, et le pris à bras le corps.

— Voyons, voyons, lui dis-je, du courage !...

— Je l'aimais tant cette femme ! Je lui aurais donné ma vie jusqu'au dernier souffle, mon sang jusqu'à la dernière goutte, mon âme jusqu'à sa dernière pensée ! Cette femme m'aura perdu dans ce monde et dans l'autre,

monsieur! car je mourrai en songeant à elle, au lieu de songer à Dieu.

— Mon père!

— Eh! ne voyez-vous pas que je suis toujours ainsi; que depuis six ans que je me suis enfermé vivant dans ce sépulcre, espérant que la mort qui l'habite tuerait mon amour, il ne s'est point passé de journées sans que je ne me roulasse dans ma cellule, de nuits sans que le cloître ne retentît de mes cris; que les douleurs du corps n'ont rien fait à cette rage de l'âme! — Il ouvrit sa robe et me montra sa poitrine déchirée sous le cilice qu'il portait sur la peau. — Voyez plutôt, me dit-il...

— Alors, vous les avez donc tués! repris-je.

— Oh! j'ai fait bien pis, me répondit-il.... Il n'y avait qu'un moyen d'éclaircir mes doutes, c'était d'attendre jusqu'au jour, s'il le fallait, dans le corridor où donnait la porte de sa chambre, et de voir qui en sortirait.

Je ne sais combien d'heures je passai là; le

désespoir et la joie calculent mal le temps. Une ligne blanche commençait à paraître à l'horizon, lorsque la porte s'entr'ouvrit, j'entendis la voix de Caroline, et quoiqu'elle parlât bas, voilà ce qu'elle dit :

« Adieu, mon Emmanuel chéri ! à demain !

Puis la porte se ferma ; Emmanuel passa près de moi ; je ne sais comment il se fit qu'il n'entendit pas les battemens de mon cœur... Emmanuel !....

Je rentrai dans ma chambre, et je tombai sur le parquet, roulant dans ma pensée tous les moyens de vengeance, et appelant Satan à mon aide, pour qu'il m'en choisît un ; je crois bien qu'il m'entendit et qu'il m'exauça. Je m'arrêtai à un projet ; dès-lors je fus plus calme. Je descendis à l'heure du déjeuner. Caroline était devant une glace, entrelaçant du chèvre-feuille dans ses cheveux ; je m'avançai derrière elle, et elle aperçut tout à coup dans la psyché ma tête au dessus de la sienne ; il paraît que j'étais fort pâle, car elle tressaillit et se retourna.

— Qu'avez-vous donc ? me dit-elle.

— Rien, madame, j'ai mal dormi.

— Et qui a causé votre insomnie ? ajouta-t-elle en souriant.

— Une lettre que j'ai reçue hier soir en vous quittant, et qui me rappelle à Paris.

— Pour long-temps ?

— Pour un jour.

— Un jour est bientôt passé.

— C'est une année ou une heure.

— Et dans laquelle de ces deux classes rangez-vous celui d'hier ?

—Parmi les jours heureux; on en a un comme cela dans toute une vie, madame; car, arrivé à ce degré, le bonheur, ne pouvant plus augmenter, ne fait que décroître. Quand les anciens en étaient là, ils jetaient quelque objet précieux à la mer, afin de conjurer les divinités mauvaises. Je crois que j'aurais bien fait hier soir d'agir comme eux.

— Vous êtes un enfant, me dit-elle en me donnant le bras pour passer dans la salle à manger. Je cherchai des yeux Emmanuel. Il

était parti dès le matin pour la chasse. Oh! leurs mesures étaient bien arrêtées pour qu'on ne surprît pas même un coup d'œil.

Après le déjeuner, je demandai à Caroline l'adresse de son marchand de musique; j'avais, lui dis-je, quelques romances à acheter. Elle prit un morceau de papier, écrivit cette adresse et me le donna. Je n'avais pas besoin d'autre chose.

Je fis seller mon cheval, au lieu de prendre mon tilbury; il me fallait aller vite. Caroline vint sur le perron pour me voir partir; tant qu'elle put m'apercevoir, j'allai au pas; puis, arrivé au premier détour, je lançai mon cheval ventre à terre; je fis dix lieues en deux heures.

En arrivant à Paris, je passai chez le banquier de ma mère. J'y pris 30,000 fr.; de là, je merendis chezEmmanuel. Je demandai son valet de chambre, on le fit venir. Je fermai la porte sur nous deux, et je lui dis :

— Tom, veux-tu gagner 20,000 fr.?

Tom ouvrit de grands yeux.

— 20,000 fr. ? dit-il.

— Oui, 20,000 fr.

— Si je veux les gagner, moi?... certainement que je le veux!...

— Ou je me trompe, repris-je, ou tu ferais pour moitié de cette somme une action une fois plus mauvaise que celle que je vais te proposer.— Tom sourit.

— Monsieur ne me flatte pas, dit-il.

— Non, car je te connais.

— Parlez donc alors.

— Écoute. — Je tirai de ma poche l'adresse que m'avait donnée Caroline, et je la lui montrai. — Ton maître reçoit des lettres de cette écriture? lui dis-je.

— Oui, monsieur.

— Où les met-il?

— Dans son secrétaire.

— Il me faut toutes ces lettres. Voilà 5,000 fr. d'avance. Je te donnerai les 15,000 autres, lorsque tu m'apporteras la correspondance.

— Et où monsieur va-t-il m'attendre?

— Chez moi.

Une heure après, Tom entra.

— Voilà, monsieur, me dit-il, en me présentant un paquet de lettres.

— Je comparai les écritures, elles étaient pareilles... Je lui remis les 15,000 fr. Il sortit. Alors je m'enfermai. Je venais de donner de l'or pour ces lettres ; maintenant j'aurais donné du sang pour que ce fût à moi qu'elles eussent été écrites.

Emmanuel était l'amant de Caroline depuis deux ans. Il l'avait connue jeune fille; lorsqu'elle se maria, il partit, et l'enfant dont M. M... était si fier, il l'appelait le sien. Depuis cette époque, la difficulté de se faire présenter chez le général les avait empêchés de se revoir. Mais un jour, comme je l'ai dit, je le rencontrai au bois avec sa femme, et je fus choisi par elle et son amant pour masquer leur amour. Je fus chargé de ramener Emmanuel près de Caroline, et ces attentions, ces soins, cette tendresse même que l'on affectait pour moi, c'était pour détourner les soupçons du général, qui, après l'aveu que sa femme lui

avait fait autrefois, ne devait plus, ne pouvait plus me craindre. — Vous voyez que l'intrigue était habile, et que j'avais été bien dupe et bien stupide, moi!... Mais, maintenant c'était à mon tour!....

J'écrivis à Caroline :

«Madame, j'étais hier à onze heures du soir « dans le jardin, quand Emmanuel est entré « chez vous, et je l'y ai vu entrer. J'étais ce ma- « tin à quatre heures dans le corridor, lors- « qu'il est sorti de votre chambre, et je l'en ai « vu sortir. Il y a une heure que j'ai acheté « 20,000 fr. à Tom votre correspondance « avec son maître. »

Le général ne devait être de retour au château que dans deux ou trois jours; j'étais donc sûr que cette lettre ne tomberait pas entre ses mains.

Le lendemain, à onze heures, je vis entrer Emmanuel dans ma chambre; il était pâle et couvert de poussière; il me trouva sur mon lit comme je m'y étais jeté la veille. Je n'avais pas dormi un instant de la nuit. Il vint à moi.

— Vous savez sans doute ce qui m'amène? me dit-il.

— Je le présume, monsieur.

— Vous avez des lettres à moi ?

— Oui, monsieur.

— Vous allez me les rendre.

— Non, monsieur.

— Que comptez-vous donc en faire?

— C'est mon secret.

— Vous refusez!

— Je refuse.

— Ne me forcez pas de vous dire ce que vous êtes.

— Hier j'étais un espion, aujourd'hui je suis un voleur; je me suis dit ces choses avant vous.

— Et si je vous les répétais!

— Vous êtes de trop bon goût pour le faire.

— Alors vous me rendrez raison sans cela!

— Sans doute.

— A l'instant même?

— A l'instant même.

— Mais c'est un duel implacable, un duel à mort, je vous en préviens.

— Aussi vous me permettrez de faire mes dispositions testamentaires, elles ne seront pas longues. — Je sonnai. Mon valet de chambre entra; c'était un homme éprouvé sur lequel je pouvais compter.

— Joseph, lui dis-je, je vais me battre avec monsieur, et il est possible qu'il me tue. — Jallai à mon secrétaire que j'ouvris. — Aussitôt que vous me saurez mort, continuai-je, vous prendrez ces lettres, et vous les porterez au général M.... Ces 10,000 fr. qui sont dans le même tiroir seront pour vous. Voici la clé.

Je refermai le secrétaire, et j'en donnai la clé à Joseph. Il s'inclina et sortit. — Je me retournai vers Emmanuel.

— Maintenant je suis à vous, lui dis-je.

Emmanuel était pâle comme la mort, et chacun de ses cheveux avait une goutte de sueur.

— Ce que vous faites là est bien infâme! me dit-il.

— Je le sais.

— Il se rapprocha de moi.

— Si vous me tuez, rendrez-vous ces lettres à Caroline au moins?

— Cela dépendra d'elle.

— Que faut-il donc qu'elle fasse pour les ravoir? voyons....

— Il faut qu'elle vienne les chercher.

— Ici?

— Ici.

— Avec moi alors...

— Seule.

— Jamais.

— Ne vous engagez point pour elle.

— Elle n'y consentira pas.

— Peut-être. Retournez au château et consultez-vous ensemble; je vous donne trois jours.

Il réfléchit un instant et se précipita hors de la chambre.

Le troisième jour, Joseph m'annonça qu'une femme voilée voulait me parler en secret. Je lui dis de la faire entrer : c'était Caroline. Je

lui fis signe de s'asseoir; elle s'assit. Je me tins debout devant elle.

— Vous voyez, monsieur, me dit-elle, je suis venue.

— Il eût été imprudent à vous de ne pas le faire, madame.

— Je suis venue, espérant dans votre délicatesse.

— Vous avez eu tort, madame.

— Vous ne me rendrez donc pas ces malheureuses lettres?

— Si fait, madame, mais à une condition.

— Laquel?

— Oh! vous la devinez.

Elle s'enveloppa la tête dans les rideaux de ma fenêtre, en se renversant comme une femme désespérée; car elle avait compris au son de ma voix que je serais inflexible.

— Écoutez, madame, continuai-je, nous avons tous les deux joué un jeu bizarre; vous au plus fin, moi au plus fort : voilà que c'est moi qui ai gagné la partie; c'est à vous de savoir la perdre.

Elle se tordit et sanglota.

—Oh! votre désespoir et vos larmes n'y feront rien, madame; vous vous êtes chargée de dessécher mon cœur, et vous y avez réussi.

— Mais, dit-elle, si je m'engageais par serment, en face de l'autel, à ne plus revoir Emmanuel?

— Ne vous étiez-vous pas engagée par serment et en face de l'autel à rester fidèle au général?....

— Comment! rien, rien autre chose que cela pour ces lettres!... ni or, ni sang!... dites...

— Rien!..

Elle déroula le rideau qui enveloppait sa tête, et me regarda en face. Cette tête pâle, avec des yeux brillans de colère et ses cheveux épars, était superbe, se détachant sur la draperie rouge.

— Oh! dit-elle les dents serrées, oh! monsieur, votre conduite est bien atroce.

— Et que direz-vous de la vôtre, madame?... J'avais été un an à éteindre mon amour, et j'y étais parvenu, et j'étais rentré en France avec

de la vénération pour vous. Mes tortures passées, je ne m'en souvenais pas; je ne demandais qu'à me reprendre à un autre amour, et voilà que je vous rencontre: alors ce n'est plus moi qui vais à vous, c'est vous qui marchez à moi; c'est vous qui venez du doigt remuer la cendre de mon cœur, et avec votre souffle chercher les étincelles de cet ancien feu. Puis, lorsqu'il est rallumé, quand vous le voyez dans ma voix, dans mes yeux, dans mes veines, partout, ... à quoi vais-je vous être bon? à quoi puis-je vous servir? A conduire dans vos bras l'homme que vous aimez, et à cacher derrière mon manteau vos baisers adultères. Je l'ai fait cela, aveugle que j'étais! mais aveugle aussi que vous étiez, vous n'avez pas pensé que je n'avais qu'à soulever le manteau et que le monde entier vous verrait!... Allons, madame, c'est à vous de décider si je le ferai.

— Mais, monsieur, je ne vous aime pas, moi!....

— Ce n'est pas votre amour que je vous demande....

— Ce sera un viol, songez-y.

— Appelez la chose comme vous le voudrez!...

— Oh! vous n'êtes pas si cruel que vous feignez de l'être; vous aurez pitié d'une femme qui est à vos genoux. — Elle se jeta à mes pieds.

— Avez-vous eu pitié de moi, lorsque j'étais aux vôtres?

— Mais je suis une femme, et vous êtes un homme...

— En souffrais-je moins?

— Je vous en supplie, monsieur, rendez-moi ces lettres, au nom de Dieu....

— Je n'y crois plus....

— Au nom de l'amour que vous aviez pour moi.

— Il est éteint....

— Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde...

— Je n'aime plus rien.

— Eh bien! faites ce que vous voudrez de ces lettres, me dit-elle en se relevant; mais ce

que vous exigez ne sera pas, — et elle s'élança hors de la chambre.

— Vous avez jusqu'à demain dix heures, madame, lui criai-je de la porte ; cinq minutes plus tard, il ne sera plus temps.

Le lendemain, à neuf heures et demie, Caroline entra dans ma chambre et s'approcha de mon lit.

— Me voilà, dit-elle.

— Eh bien?

— Faites de moi ce que vous voudrez, monsieur.

. . . .

Un quart d'heure après, je me levai, j'allai au sécrétaire, et prenant au hasard une lettre dans le tiroir où elles étaient enfermées toutes, je la lui présentai.

— Comment! me dit-elle en pâlissant, une seule!...

— Les autres vous seront remises de la même manière; madame, lorsque vous les voudrez, vous pouvez les venir prendre.....

— Et elle revint? m'écriai-je en interrompant le moine.

— Deux jours de suite...

— Et le troisième jour ?...

— On la trouva asphyxiée avec Emmanuel.

Aventicum.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous allâmes visiter la chapelle de St-Bruno : elle est située à une demi-lieue au dessus de la Chartreuse sur la pointe d'un rocher à pic; elle n'offre de remarquable, que le pittoresque

des localités et la hardiesse de sa situation. A l'intérieur, de mauvaises peintures à fresque représentent six généraux de l'ordre, et à l'extérieur, au dessus de la porte, est gravée cette inscription dont la dernière phrase ne m'a point paru parfaitement intelligible; je la rapporte ici telle qu'elle est.

SACELLUM
SANCTI BRUNONIS



HIC EST LOCUS IN QUO
GRATIANOPOLITANUS EPISCOPUS
VIDIT DEUM
SIBI DIGNUM CONSTRUENTEM
HABITACULUM.

En descendant de la chapelle, nous entrâmes dans une petite grotte où coulent, près l'une de l'autre, deux sources : l'une est presque tiède, l'autre est glacée.

Le chemin par lequel nous revînmes, est

d'un caractère grand et sauvage; je m'arrêtai pour admirer un de ces sites et faire remarquer à mon compagnon de voyage combien cet endroit semblait disposé par la nature, pour qu'un peintre en fît sans y rien changer un admirable paysage : mon guide se mit à rire.

Comme il n'y avait rien de bien comique dans ce que je disais, et que ce n'était pas même à lui que j'adressais la parole, je me retournai pour lui demander quels étaient les motifs de son hilarité.

— Ah! me dit-il, c'est que votre réflexion me rappelle une drôle d'aventure.

— Qui s'est passée ici ?

— A l'endroit même.

— Peut-on la connaître ?

— Certainement, il n'y a pas de mystère : elle est arrivée à un paysagiste de Grenoble qui était venu ici pour faire des peintures, garçon de talent, ma foi; il avait trouvé cet endroit-ci à son goût, et il y avait établi sa petite baraque : c'était drôle on ne peut

pas plus; imaginez-vous une tente fermée, avec une ouverture seulement par en haut; il établissait une mécanique qui bouchait le trou, de sorte que le jour entrait par des miroirs, si bien que je ne sais pas comment ça ce faisait, mais tout le pays à cinq cents pas environnant se réfléchissait tout seul et en petit sur son papier; il appelait cela une chambre, une chambre...

— Obscure?

— C'est cela : en effet, une fois dans la petite baraque on ne voyait plus ni ciel ni terre, on ne distinguait plus que le paysage représenté au naturel sur le papier, avec les arbres, les pierres, la cascade, enfin tout, si bien que, quand il ne faisait pas de vent, j'aurais pu dessiner les arbres aussi bien que lui, quoi. Voilà donc qu'un jour qu'il était dans sa machine, piochant d'ardeur, il voit dans un coin de son paysage quelque chose qui remue; bon, qu'il dit, ça animera le tableau. Alors, comme il voulait dessiner la chose qui remuait, le voilà qui regarde, qui re-

garde et puis qui se frotte les yeux. Savez-vous ce que c'était qui remuait dans un coin du paysage?

— Non.

— Eh bien, c'était un ours pas plus gros qu'une noisette, c'est vrai, parce que la diable de glace ça rapetisse tout, mais d'une belle taille, tout de même, considéré du dehors; l'ours venait de son côté, et il grossissait sur le papier au fur à mesure qu'il s'avançait vers lui; il était déjà gros comme une noix, ma foi la peur lui prit, il jeta là papier, palette, pinceaux, prit ses deux jambes à son cou et arriva à la Chartreuse à moitié mort. Depuis cette époque il est revenu plusieurs fois, mais on n'a jamais pu le déterminer à s'éloigner de plus de cinq cents pas des bâtimens, et encore avant de commencer il regarde bien dans tous les coins de son paysage pour voir s'il n'y a pas quelque quadrupède.

Je promis de faire part de l'aventure à mes camarades d'atelier; en effet, je n'y manquai

point à mon retour, et l'anecdote eut un prodigieux succès parmi les rapins.

Bientôt nous repassâmes près de la grande Chartreuse; je ne voulus rien voir pendant le jour de cet intérieur qui m'avait tant impressionné pendant la nuit, et nous descendîmes sans nous arrêter jusqu'à Saint-Laurent-du-Pont où nous retrouvâmes notre voiture; le même soir, nous étions à Aix, et le lendemain sur la route de Genève.

Pendant qu'on dînait à Annecy, je courus jusqu'à l'église de la Visitation dans laquelle sont déposées les reliques de Saint-François de Salles; en attendant que la grille du chœur fût ouverte, j'examinai à chacun de ses côtés deux petits bustes, l'un de Saint-François, l'autre de Sainte-Chantal, dont les piédestaux, creusés et fermés par un verre, laissent voir des fragmens d'os, adorés comme reliques.

Au bout de cinq minutes, le sacristain arriva tout essoufflé et m'ouvrit le chœur; en y entrant, la première chose qui me frappa fut

une vaste et double grille par laquelle on pouvait pénétrer dans une grande chambre voûtée et sombre. Cette grille est la porte de communication de l'église avec le couvent de la Visitation, et comme, ainsi que je l'ai dit, elle donne dans le chœur, les religieuses peuvent assister au sacrifice de la messe séparées des autres fidèles et sans être exposées aux regards des laïques.

Une châsse de bronze et d'argent placée sur l'autel renferme les ossemens de Saint-François; le corps est revêtu de ses habits d'évêque ; les mains modelées en cire sont couvertes de gants, et l'une de ces mains est ornée de l'anneau épiscopal : la figure est cachée sous un masque d'argent. La châsse qui vaut 18,000 f. a été donnée en 1820 par le comte François de Salles et la comtesse Sophie, sa femme. Plusieurs parens du saint existent encore dans les environs d'Annecy, sa mort ne remontant qu'à l'année 1625.

Dans une chapelle latérale, une autre châsse sert de tombeau à Sainte-Chantal, qu'on

appelle généralement avec plus de familiarite que de vénération la mère Chantal. Sa châsse est un peu moins riche et moins pesante que celle de son voisin; aussi ne vaut-elle que 15,000 f. Elle a été donnée à l'église par la reine Marie Christine, épouse de Charles Félix de Savoie.

Le soir nous étions à Genève, où nous ne nous arrêtâmes qu'une nuit; le lendemain, à sept heures, nous nous embarquâmes sur notre beau lac bleu, à midi j'embrassais à Lausanne notre bon ami M. Pellis, et à une heure, je roulais vers Moudon dans l'une de ces petites calèches à un cheval, si commodes et si élégantes, comparées à nos fiacres et à nos remises.

Ce mode de voyager, le plus agréable de tous, n'est cependant praticable que sur les grandes routes; la fragilité de la caisse qui vous renferme ne résisterait pas aux cahots d'un chemin de traverse; le prix journalier de l'homme, du cheval et de la voiture, est de dix francs; mais comme cette somme est

la même pour les jours de retour à vide, il faut calculer sur vingt francs, plus la *trinkgeld*[1] du conducteur, laquelle est à la générosité du voyageur, et qu'il augmente ou diminue ordinairement selon la manière dont le cocher a fait son service. Cette *trinkgeld* est communément de quarante sous par jour; ainsi ajoutez à cela trois francs pour le déjeuner, quatre pour le dîner, et deux pour le lit, vous aurez à dépenser par vingt-quatre heures une somme totale de trente-un francs que les frais inattendus porteront à trente-cinq.

Maintenant que j'ai donné ces détails qu'il est très-important de connaître dans un pays où les habitans vivent la moitié de l'année de ce qu'ils ont gagné l'autre, et où les aubergistes considèrent les voyageurs comme des oiseaux de passage, dont il faut que chacun d'eux arrache une plume, revenons à la petite calèche qui trotte sur le grand chemin de Lausanne à Morat, et à travers les rideaux de

[1] Argent pour boire.

cuir de laquelle je commence à apercevoir Moudon.

Moudon, le *Musdonium* des Romains, n'offre rien de remarquable qu'un bâtiment carré du troisième siècle, et une fontaine du seizième; elle représente Moïse tenant les tables de la loi.

Nous nous arrêtâmes à Payerne pour y dîner; c'est dans cette ville que se trouve le tombeau de la reine Berthe. Il a été découvert dans une fouille faite sous la voûte de la tour Saint-Michel, qui appartenait à l'ancienne église abbatiale et enseveli d'après une tradition populaire qui indiquait ce lieu pour celui de sa sépulture. Le sarcophage était taillé dans un bloc de grès qui avait parfaitement conservé les ossemens de la veuve de Rodolphe. Le conseil d'État du canton de Vaud, après avoir examiné le procès-verbal de cette fouille, convaincu que ces ossemens étaient bien ceux de la reine, morte en 970, les fit transporter dans l'église paroissiale et fit recouvrir le mo-

nument d'une table de marbre noir sur laquelle on lit cette inscription :

PIÆ MEMORIÆ
BERTHÆ,
RUD. II BURGUND. MIN. REG. CONJUG. OPT.
CUJUS NOMEM IN BENEDICTIONEM
COLUS IN EXEMPLUM.
ECCLESIAS FUNDAVIT, CASTRA MUNIIT,
VIAS APPERIIT, AGROS COLICIT,
PAUPERES ALICIT.
TRANSJURANÆ PATRIÆ
MATER ET DELICIÆ.
POST IX SECULA
EJUS SEPULC. UT TRADITUR DETECTUM
A. R. S. MDCCCXVIII
BENEFICIOR ERGA PATRES MEMORES,
FILII RITE RESTAURAVERE
S. P. Q. VAUDENSIS.

A la pieuse mémoire
De Berthe,
Très-excellente épouse de Rodolphe II,
Roi de la petite Bourgogne,

Dont la mémoire est en bénédiction
Et la quenouille en exemple.
Elle fonda des églises, fortifia des châteaux,
Ouvrit des routes, cultiva des champs,
Nourrit les pauvres.
De la patrie transjurane
Mère et délices,
Après IX siècles
Son sépulcre, ainsi qu'on nous l'a dit, ayant été retrouvé,
L'an de grâce MDCCCXVIII,
Reconnaissans de ses bienfaits envers leurs aïeux,
Les fils le restaurèrent religieusement
Le sénat et le peuple vaudois.

Un autre monument non moins visité que celui-ci est de son côté exposé par l'aubergiste à la curiosité des voyageurs ; c'est la selle de la reine. On y voit encore le trou dans lequel elle plantait la quenouille citée dans son épitaphe, quand elle parcourait son royaume. Du reste, les traditions de cette époque sont restées dans tous les esprits comme un souvenir de l'âge d'or, et chaque fois qu'on veut parler d'un siècle heureux, on dit : *C'était du temps où la reine Berthe filait.*

Deux heures après avoir quitté Payerne nous entrions à Avenches qui, sous le nom d'*Aventicum*, était la capitale de l'Helvétie sous les Romains : elle couvrait alors un espace de terrain deux fois plus considérable que celui qu'elle occupe aujourd'hui. Les barques du lac Morat abordaient au pied de ses murs ; elle avait un cirque où rugissaient des lions et où combattaient des esclaves ; des bains où des femmes du Niger et de l'Indus tressaient les cheveux parfumés des dames romaines, en les entremêlant de bandelettes blanches ou rouges, et un capitole où les vaincus rendaient grâce aux dieux des triomphes de leurs vainqueurs. Atteinte par l'une de ces révolutions romaines, qui, pareilles aux tremblemens de terre, vont du Vésuve et par des conduits souterrains renverser Foligno, les démêlés mortels de Galba et de Vitellius l'atteignirent. Ignorant la mort du premier, elle voulut lui rester attachée ; alors Albanus Cecina, gouverneur général de l'Helvétie, marcha contre elle à la tête d'une légion qui portait le nom

de *Terrible.* Maître d'*Aventicum*, il crut atteindre, dans un riche Romain nommé Julius Alpinus, le chef du parti vaincu; et malgré les témoins qui attestèrent l'innocence du vieillard, malgré les pleurs de Julia sa fille, consacrée à Vesta et qu'on appelait la belle prêtresse, Alpinus fut mis à mort. Julia ne put survivre à son père; un tombeau lui fut élevé, portant l'épitaphe suivante qui consacrait cet amour filial :

JULIA ALPINULA HIC JACET,
INFELICIS PATRIS INFELIX PROLES.
EXORARE PATRIS NECEM NON POTUI;
MALE MORI IN FATIS ILLI ERAT.
VIXI ANNOS XXIII [1].

Alors Aventicum fut ruinée. *Vindonissa*, la Windisch moderne [2], lui succéda, et l'ancienne

[1] Ici repose Julia Alpinula, malheureuse fille d'un malheureux père. Je ne pus détourner le trépas de lui; il était dans ses destins de mourir d'une mort funeste. J'ai vécu 23 ans.

La pierre sur laquelle cette inscription était gravée a été achetée par un Anglais.

[2] Petit bourg de l'Argovie.

capitale resta sans importance jusqu'au moment où Titus Flavius Sabinus, qui s'y était retiré après avoir exercé en Asie la charge de receveur des impôts, y étant mort et y ayant laissé une veuve et deux fils, le cadet de ces deux fils parvint à l'empire. C'était Vespasien.

A peine fut-il assis sur le trône romain que, fils pieux, il se souvint de l'humble ville maternelle qu'il avait laissée dans les montagnes de l'Helvétie. Il y revint un jour sans couronne et sans licteurs, descendit de son char à quelques stades de la ville, et, par un de ces chemins connus à son enfance, se rendit à la maison où il était né, se fit reconnaître des gens qui l'habitaient et demanda la chambre qui durant quinze ans avait été la sienne. C'est de cette chambre, qui l'avait vu si ignorant d'un si grand avenir, qu'il décréta la splendeur nouvelle d'Aventicum. Tout s'anime soudain à cette parole puissante; le cirque se releva et retentit de nouveau des rugissemens et des plaintes qu'il avait oubliés; de nouveaux bains plus somptueux encore que les anciens sor-

tirent des carrières de marbre de Crevola; un temple à Neptune s'éleva majestueusement, et sur ses colonnes toscanes surmontées d'une architrave, les chevaux marins d'Amphitrite et les fabuleuses Syrènes d'Ulysse furent sculptés. Puis enfin, lorsque la ville se retrouva belle et parée, et que la coquette se mira de nouveau dans les eaux bleues du lac Morat, l'empereur lui donna pour achever sa toilette féminine une ceinture de muraille qu'il tira à grands frais des carrières de Narde-Nolex[1]; et pour la seconde fois *Aventicum* devint la capitale du pays, *gentis caput*, titre qu'elle conserva jusqu'au règne de Constantin Chlore.

L'an 307 de Jésus-Christ, les Germains se jetèrent dans l'Helvétie et pénétrèrent dans *Aventicum*, où ils firent un immense butin. Aux cris des habitans qu'ils emmenaient en esclavage, l'empereur accourut avec son armée, repoussa les Germains au-delà du Rhin, bâtit sur les bords de ce fleuve et d'un lac la

[1] Neufchatel.

ville de Constance, hérissa la chaîne de montagnes qui longe l'Argovie de forts et de soldats pour prévenir une seconde irruption. Mais le secours était arrivé trop tard pour *Aventicum;* la ville était ruinée pour la seconde fois, et Ammien Marcelin, qui y passa vers l'an 355, c'est-à-dire quarante-huit ans après, la trouva déserte : les monumens étaient à peu près détruits et les murailles renversées.

Elle resta ainsi mutilée et solitaire jusqu'en 607, époque à laquelle le comte Wilhelm [1] de Bourgogne bâtit son château roman sur les fondemens du capitole de l'empereur Galba.

Peu de temps après (en 616), pendant la guerre entre Théode-Rik [2] et Théode-Bert [3], *Aventicum* fut prise de nouveau; le château, qu'on venait d'achever à peine, démoli, et la ville ruinée si complètement que la contrée prit le nom d'*Æchtland* ou pays désert, et le conserva jusqu'en 1076, époque à laquelle Bon-

[1] Qui protège volontiers.

[2] Noble et brave.

[3] Noble et brillant.

nard, évêque de Lausanne, fit bâtir la nouvelle ville avec les ruines de l'ancienne, et du nom d'*Aventicum* l'appela Avanches.

La ville moderne conserve encore, pour le voyageur qui l'interroge, son histoire passée, gravée sur des livres de pierre et de marbre. A l'aide d'une investigation un peu sérieuse on reconnaît à ses débris celui de ses deux âges auxquels ils appartiennent. L'amphithéâtre, qui est bâti sur un point élevé, à l'extrémité de la ville, conserve encore, creusé dans ses fondations, le souterrain où l'on enfermait les lions; il est évidemment de la première époque, c'est-à-dire qu'il remonte au règne d'Auguste. Un Helvétien et un Romain sculptés sur le mur d'enceinte prouvent, en se donnant la main, qu'il a été bâti peu de temps après la pacification de l'Helvétie.

Les deux colonnes du temple à Neptune, qui restent encore debout, sont de marbre blanc, et datent du règne de Vespasien. C'est tout ce qui reste d'une espèce de bourse élevée par la

compagnie des Nautes [1] et à ses frais, ainsi que le prouve cette inscription gravée sur son fronton brisé :

IN HONOREM DOMUS DIVINÆ
NAUTÆ AVRANII ARAMICI
SCOLAM DE SUO INSTRUXERUNT.

—

L. D. D. D.

A l'époque où je visitai ces colonnes, une cigogne avait établi son nid sur la plus haute des deux et y élevait ses petits sous la protection du gouvernement vaudois. L'amende de 70 francs infligée à quiconque tue l'un de ces animaux lui donnait une telle confiance, que notre approche ne parut nullement la déranger dans les soins de son ménage, et qu'elle continua gravement de partager en deux, à l'aide de son bec et de ses pattes, une pauvre

[1] Bateliers.

grenouille dont elle donna, avec une équité toute maternelle, un morceau à chacun de ses enfans.

Les autres débris antiques dignes de quelque attention sont : une tête colossale d'Apollon, une tête de Jupiter et un lion de marbre. Ces débris sont renfermés dans l'Amphithéâtre.

Quant aux amphores, aux urnes funéraires, aux petites statues de bronze et aux médailles découvertes dans les fouilles, le voyageur les trouvera étiquetées avec assez d'ordre et de goût chez le syndic Toller. J'engage de plus les amateurs à regarder avec attention une petite statue que le naïf magistrat leur montrera sous le nom de Pâris donnant la pomme. Si c'est véritablement un Pâris, et si toutes les proportions de cette figurine sont exactes, l'amour obstiné d'Hélène s'explique parfaitement. Une belle figure n'étant pas le seul don que Vénus, dans sa reconnaissance, eût fait au berger phrygien.

A quelques centaines de pas hors des murs et au bord de la route, à gauche, une petite

maison bâtie aux frais de la ville conserve une assez belle mosaïque qui paraît avoir été un fond de bain.

Une heure et demie ou deux heures nous suffirent pour visiter toutes ces curiosités, puis nous partîmes pour Morat.

Charles-le-Téméraire.

Morat est célèbre dans les fastes de la nation suisse par la défaite du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Un ossuaire, bâti avec les crânes et les ossemens de huit mille Bourguignons, était le trophée que la ville avait

élevé devant l'une de ses portes en commémoration de sa victoire. Trois siècles, ce temple de la mort resta debout, montrant sur ces ossemens blanchis la trace des grands coups d'épée qu'avaient frappés les vainqueurs, et portant au front cette inscription triomphale :

DEO OPT. MAX.

CAROLI INCLYTI ET FORTISSIMI

BURGUNDIÆ DUCIS EXERCITUS

MURATUM OBSIDENS AB HELVETIIS

COESUS HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT[1].

ANNO MCCCCLXXVI.

Un régiment bourguignon le détruisit en 1798, lors de l'invasion des Français en Suisse; et, pour effacer toute trace de la honte paternelle, il en jeta les ossemens dans le lac, qui en vomit quelques-uns sur ses bords à chaque nouvelle tempête qui l'agite.

[1] A Dieu très-bon et très-grand. — L'armée du très-vaillant — duc de Bourgogne, assiégeant Morat, — détruite par les Suisses, a laissé ici ce monument — de sa défaite.

En 1822, la républipue fribourgeoise fit élever à la place où avait été l'ossuaire une simple colonne de pierre taillée à quatre pans; cette colonne est haute de trente pieds à peu près, et porte gravée sur la face qui regarde la route cette inscription nouvelle:

VICTORIAM
XXII JUN. MCCCCLXXVI
PATRUM CONCORDIA
PARTAM
NOVO SIGNAT LAPIDE
RESPUBLICA FRIBURG.
MDCCCXXII [1].

Si l'on veut embrasser d'un coup d'œil le champ de bataille de Morat, il faudra s'arrêter à cent pas environ de cet ossuaire; alors on aura en face de soi la ville bâtie en emphithéâtre sur les bords du lac, où elle baigne ses

[1] La république fribourgeoise consacre par cette nouvelle pierre la victoire remportée le 12 juin 1476, par les efforts réunis de ses pères. — MDCCCXXII.

pieds; à droite, les hauteurs de Gurmels, derrière lesquelles coule la Sarine; à gauche, le lac, que domine, en le séparant du lac de Neufchâtel, le mont Vuilly, tout couvert de vignes; derrière soi, le petit village de Faoug; enfin, sous ses pieds, le terrain même où se passa l'acte le plus sanglant de la trilogie funèbre du duc Charles, qui commença à Granson et finit à Nancy.

Une première défaite avait prouvé au duc que, s'il avait conservé le surnom de Téméraire, il avait perdu celui d'Invincible: il y avait dès-lors à son blason ducal une tache qui ne pouvait se laver que dans le sang; une seule pensée, pensée de vengeance remplaçait chez lui la conviction de sa force; son courage était toujours pareil, mais sa confiance n'était plus la même. On ne se fie à son armure que tant qu'elle n'a point été faussée. Néanmoins il était poussé à sa destruction par la voix de son orgueil, et il allait dans la tempête comme un vaisseau perdu qui se brise à tous les rochers. Il avait, dans l'espace de

trois mois, rassemblé une armée aussi nombreuse que celle qui avait été détruite; mais les nouveaux soldats qui la composaient, tirés les uns de la Picardie, les autres de la Bourgogne, ceux-ci de la Flandre, ceux-là de l'Artois, étaient étrangers les uns aux autres et divisés entre eux. Dans un autre temps, la fortune constante du duc les eût réunis par une confiance commune; mais les jours mauvais commençaient à luire, et ces hommes marchaient au combat avec indiscipline et murmure.

De leur côté, les Suisses s'étaient dispersés, selon leur habitude, aussitôt après la victoire de Granson. Chacun avait suivi sa bannière dans son canton, car la saison de *l'alpage* était arrivée, et les neiges qui fondaient au soleil de mai, appelaient sur la montagne les soldats-bergers et leurs troupeaux.

Lorsque le duc de Bourgogne vint asseoir son camp, le 10 juin 1476, au petit village de Faoug, situé vers l'extrémité occidentale du lac, la Suisse n'avait donc à lui opposer pour

toute force qu'une garnison de douze cents hommes, et pour tout rempart que la petite ville de Morat. Aussi, dès que Berne, sa sœur, apprit que le duc de Bourgogne s'avançait avec toutes ses forces, des messagers partirent pour tous les cantons, des signaux de guerre s'allumèrent sur toutes les montagnes, et le cri *aux armes!* retentit dans toutes les vallées.

Adrien de Bubemberg, qui commandait la garnison de Morat, voyait s'avancer cette armée, trente fois plus nombreuse que la sienne, sans donner aucune marque de crainte : il rassembla les soldats et les habitans, leur exposa le besoin qu'ils allaient avoir les uns des autres, la nécessité où ils étaient de ne plus faire qu'une famille armée, afin qu'ils se prêtassent aide comme frères ; et, lorsqu'il les vit dans ces dispositions, il leur dicta le serment de s'ensevelir jusqu'au dernier sous les ruines de la ville. Trois mille voix jurèrent en même temps ; puis une seule voix jura à son tour de mettre à mort quiconque parlerait de se rendre ; cette voix était celle d'Adrien de

Bubemberg. Ces précautions prises, il écrivit aux Bernois : « Le duc de Bourgogne est ici avec toute sa puissance, ses soudoyés italiens, et quelques traîtres d'Allemands; mais messieurs les avoyers, conseillers et bourgeois peuvent être sans crainte, ne se point presser, et mettre l'esprit en repos à tous nos confédérés. Je défendrai Morat. »

Pendant ce temps, le duc enveloppait la ville avec les ailes de son armée, commandées par le grand Bâtard de Bourgogne et le comte de Romont. Le premier s'étendait sur la route d'Avenches et d'Estavayer; le second sur le chemin d'Arberg; le duc formait le centre, et du superbe logis de bois qu'il s'était fait bâtir sur les hauteurs de Courgevaux, il pouvait presser ou ralentir leurs mouvemens, comme un homme qui ouvre ou ferme les bras. La ville était donc libre d'un seul côté : c'était celui du lac, dont les flots venaient baigner ses murs, et sur la surface duquel glissaient silencieusement chaque nuit des barques chargées d'hommes, de secours et de munitions de guerre.

De l'autre côté de la Sarine, et sur les derrières du duc, les Suisses organisaient non seulement la défense, mais encore l'attaque. Les petites villes de Laupen et de Gumenen avaient été mises en état de résister à un coup de main, et, protégée par elles, Berne s'était fait le point de réunion des confédérés.

Le duc vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre : il fit sommer la ville de se rendre ; et, sur le refus de son commandant, le comte de Romont fit démasquer soixante-dix grosses bombardes, qui, au bout de deux heures, avaient abattu un pan de mur assez large pour donner l'assaut. Les Bourguignons, voyant crouler la muraille, marchèrent vers la ville en criant *ville gagnée ;* mais ils trouvèrent sur la brèche une seconde muraille plus difficile à abattre que la première, muraille vivante, muraille de fer, contre laquelle les onze mille hommes du comte de Romont revinrent cinq fois se briser dans l'espace de huit heures. Sept cents soldats périrent dans ce premier assaut, et le chef de l'artillerie fut tué d'un coup d'arquebuse.

Le duc de Bourgogne se retourna comme un sanglier blessé, et se rua sur Laupen et Gumenen. Le choc retentit jusqu'à Berne, qui fut un instant en grande crainte, se voyant menacée de si près; elle envoya ses bannières avec six mille hommes au secours des deux villes; ce renfort arriva pour voir battre en retraite le duc Charles.

La colère du Bourguignon était à son comble. Assiégé lui-même en quelque sorte entre les trois villes qu'il assiégeait, il semblait un lion se débattant dans un triangle de feu : personne n'osait lui donner conseil; ses chefs, lorsqu'il les appelait, s'approchaient de lui en hésitant, et la nuit, ceux qui veillaient à la porte de sa tente l'entendaient avec terreur pousser des cris et briser ses armes.

Pendant dix jours, l'artillerie tonna sans interruption, trouant les remparts et ruinant la ville, sans lasser un instant la constance des habitans. Deux assauts conduits par le duc lui-même furent repoussés; deux fois le Témé-

raire atteignit le sommet de la brèche, et deux fois il en redescendit. Adrien de Bubemberg était partout et semblait avoir fait passer son âme dans le corps de chacun de ses soldats; puis, lorsqu'il avait employé toute la journée à repousser les attaques furieuses de son ennemi, il écrivait le soir à ses alliés : « Ne vous pressez point et soyez tranquilles, messieurs; tant qu'il nous restera une goutte de sang dans les veines, nous défendrons Morat. »

Cependant les cantons s'étaient mis en route et se réunissaient. Déjà les hommes de l'Oberland, de Brienne, de l'Argovie, d'Uri et de l'Entlibuch étaient arrivés; le Comte Owald de Thierstein les avait rejoints, amenant ceux du pays de l'archiduc Sigismond; le comte Louis d'Eptingen était campé sous les murs de Berne avec le contingent que Strasbourg s'était engagée à fournir, et qu'elle envoyait en alliée de parole; enfin le duc René de Lorraine avait fait son entrée dans la ville, à la tête de trois cents chevaux, ayant près de son cheval un ours monstrueux merveilleuse-

ment apprivoisé, et auquel il donnait sa main nue à lécher, comme il aurait fait à un chien.

On n'attendait plus que ceux de Zurich; ils arrivèrent le 21 juin au soir. Ils étaient accompagnés des hommes de Turgovie, de Baden et des bailliages libres.

C'était plus que n'espéraient les confédérés; aussi la ville de Berne fut illuminée, et l'on dressa des tables devant les portes des maisons en l'honneur des arrivans. On leur donna deux heures de repos; puis le soir toute l'armée confédérée, pleine d'espoir et de courage, se mit en marche, chaque canton chantant sa chanson de guerre.

Le matin elle entendit les matines à Gummenen; puis elle étendit son ordre de bataille sur le revers de la montagne opposé à celui où le duc avait placé ses logis.

Hans de Hallewyl commandait l'avant-garde. C'était un noble et brave chevalier de l'Argovie, que Berne avait reçu au rang de ses bourgeois pour le récompenser des hauts faits d'armes qu'il avait accomplis dans les armées du roi de

Bohême, et dans la dernière guerre de Hongrie contre les Turcs. Il avait sous ses ordres les montagnards de l'Oberland, de l'Entlibuch, des anciennes lignes, et quatre-vingts volontaires de Fribourg qui, pour se reconnaître dans la mêlée, avaient coupé des branches de tilleul et les avaient mises en guise de panaches sur leurs casques et leurs chapeaux. Après eux venaient, commandant le corps de bataille, Hans Waldman de Zurich, et Guillaume Herter, capitaine des gens de Strasbourg, auquel on avait donné cette part de commandement pour honorer en son nom les fidèles alliés qu'il avait amenés au secours de la confédération. Ils avaient sous leurs ordres tous les cantons rangés autour de leurs bannières, dont chacune était spécialement défendue par quatre-vingts hommes choisis parmi les vaillans, et armés de cuirasses, de piques et de haches d'armes. Enfin l'arrière-garde était conduite par Gaspard Hertenstein de Lucerne. Mille hommes, jetés de chaque côté à mille pas sur les flancs de cette armée, éclairaient sa mar-

che dans les bois qui couvraient la pente du coteau qu'elle suivait en s'étendant de Gumenen à Laupen. Toute l'armée des confédérés réunie pouvait être de trente à trente-quatre mille hommes. Le duc de Bourgogne commandait à peu près un pareil nombre de soldats; mais son camp paraissait beaucoup plus considérable à cause de la quantité de marchands et de femmes de mauvaise vie qu'il traînait à sa suite.

La veille il y avait eu alerte parmi cette multitude : le bruit s'était répandu que les Suisses avaient passé la Sarine. Le duc l'avait appris avec une grande joie; toute son armée s'était mise soudain en mouvement, et il avait marché jusqu'à la crête de la montagne au-devant de l'ennemi; mais la pluie était survenue, et chacun était rentré dans ses quartiers.

Le lendemain, le duc fit exécuter la même manœuvre. Cette fois il put apercevoir sur l'autre côté de la colline ses ennemis retranchés dans la forêt. Le ciel était sombre, et la

pluie épaisse. Les Suisses, qui armaient en ce moment des chevaliers, ne faisaient aucun mouvement. Le duc, après deux ou trois heures d'attente, crut que c'était encore une journée perdue, et se retira dans ses logis. De leur côté, ses généraux, voyant la poudre mouillée, les cordes des arcs détendues, et les hommes pliant de fatigue, donnèrent le signal de la retraite. C'était le moment qu'attendaient les confédérés. A peine virent-ils le mouvement que faisait l'armée du duc, que Hans de Hallewyl cria à son avant-garde : — A genoux, enfans, et faisons notre prière. — Chacun lui obéit. Ce mouvement fut imité par le corps d'armée de l'arrière-garde, et la voix de trente-quatre mille hommes priant pour leur liberté et la patrie monta vers Dieu.

En ce moment, soit hasard, soit protection céleste, le rideau de nuages tendu sur le ciel se déchira pour laisser passer un rayon de soleil qui alla se réfléchir sur les armes de toute cette multitude agenouillée. Alors Hans de Hallewyl se leva, tira son épée, et tournant

la tête du côté d'où venait la lumière, il s'écria : « Braves gens, Dieu nous envoie la clarté de son soleil; pensez à vos femmes et à vos enfans! »

Toute cette armée se leva d'un seul mouvement en criant d'une seule voix : Granson! Granson! et se mettant en marche, parvint en assez bon ordre sur la crête de la colline occupée un instant auparavant par les soldats du duc. Là une troupe de chiens de montagne qui marchaient devant l'armée, rencontra une troupe de chiens de chasse qui appartenaient aux chevaliers bourguignons, et comme si ces animaux eussent partagé la haine de leurs maîtres, ils se jetèrent les uns sur les autres; les chiens des confédérés, habitués à tenir tête aux taureaux et aux ours, n'eurent point de peine à vaincre leurs ennemis qui prirent la fuite vers le camp : cela fut regardé par les confédérés comme chose de bon présage. Les Suisses se divisèrent en deux troupes pour tenter deux attaques. Dès la veille, mille ou douze cents hommes avaient été détachés

du corps d'armée, et traversant la Sarine, un peu au dessus de sa jonction avec l'Aar, s'étaient avancés en vue du comte de Romont, qu'ils devaient inquiéter, et empêcher par ce moyen de porter secours au duc Charles. Hallewyl, qui commandait une de ces troupes réunie à son avant-garde, et Waldmann qui commandait l'autre, combinèrent leurs mouvemens de manière à attaquer tous les deux en même temps; et partant du même point, ils s'ouvrirent comme un V et allèrent attaquer, Hallewyl la droite, et Waldmann la gauche du camp, défendu dans toute sa circonvallation par des fossés et des retranchemens, dans l'embrasure desquels on apercevait les bouches noircies d'une multitude de bombardes et de grosses coulevrines. Cette ligne resta muette et sombre jusqu'au moment où les confédérés se trouvèrent à demi-portée de canon. Alors une raie enflammée sembla faire une ceinture au camp, et de grands cris poussés par les Suisses annoncèrent que des messagers de mort avaient sillonné leurs rangs.

Ce fut surtout la troupe de Hallewyl qui souffrit le plus de cette première décharge. René de Lorraine et ses trois cents chevaux accoururent à son secours. Au même moment une porte du camp s'ouvrit, et une troupe de cavaliers bourguignons sortit et fondit sur eux la lance en arrêt. Comme ils n'étaient plus qu'à quatre longueurs de lance les uns des autres, un boulet tua le cheval de René de Lorraine; le cavalier démonté roula dans la boue, on le crut mort. Ce fut Hallewyl à son tour qui lui vint en aide et qui le sauva. Waldmann, de son côté, s'était avancé jusqu'au bord du fossé; mais il avait été forcé de reculer devant le feu de l'artillerie bourguignone : il alla reformer sa troupe derrière un monticule, et marcha de nouveau à l'ennemi.

Ce fut alors que l'on courut dire au duc Charles que les Suisses attaquaient. Il croyait si peu à une telle audace, que les premières décharges ne l'avaient point fait sortir de son logis; il pensait que l'on continuait de tirer sur la ville.

Le messager le trouva dans sa chambre, à moitié désarmé, sans épée au côté, la tête et les mains nues. Il ne voulut pas croire d'abord à la nouvelle qu'on lui annonçait, et lorsque le messager lui eut dit qu'il avait vu les Suisses, de ses propres yeux, attaquer le camp, il s'emporta en paroles furieuses et le frappa du poing. Au même instant un chevalier entra avec une blessure au front et son armure tout ensanglantée. Il fallut bien que le duc se rendit à l'évidence : il mit vivement son casque et ses gantelets, sauta sur son cheval de bataille qui était resté tout sellé, et lorsqu'on lui eut fait observer qu'il ne prenait pas son épée, il montra la lourde masse de fer qui pendait à l'arçon de sa selle, en disant qu'une telle arme était tout ce qu'il fallait pour frapper sur de pareils animaux. A ces mots, il mit son cheval au galop, gagna le point le plus élevé du camp, et de là, se dressant sur ses arçons, il embrassa d'un coup d'œil tout le champ de bataille. A peine eut-on reconnu, à la bannière ducale qui le

suivait, le point où l'on pouvait le trouver, que le duc de Sommerset, capitaine des Anglais, et le comte de Marle, fils aîné du connétable de Saint-Pol, accoururent près de lui, et lui demandèrent ce qu'il fallait qu'ils fissent.

— Ce que vous allez me voir faire, répondit le duc, en poussant son cheval vers un endroit du camp qui venait d'être forcé. C'était encore Hallewyl avec son avant-garde : repoussé d'un côté, il avait continué de tourner les retranchemens; trouvant enfin un point plus faible, il l'avait enfoncé, et dirigeant aussitôt les canons de l'ennemi contre l'ennemi lui-même, il foudroyait presqu'à bout portant les Bourguignons avec leur propre artillerie. C'était donc vers ce point que se dirigeait le duc, et cette action avait lieu sur l'emplacement même où passe aujourd'hui la route de Fribourg.

Charles tomba comme la foudre au milieu de cette mêlée; son arme était bien une arme de boucher, et tous ceux qu'il en frappait roulaient à ses pieds comme des taureaux sous une masse. Le combat venait donc de se réta-

blir avec quelque apparence de fortune pour le duc, lorsqu'il entendit à son extrême droite de grands cris et un grand tumulte. Hertenstein et son arrière-garde avaient continué le mouvement circulaire indiqué à l'armée suisse par son plan de bataille, étaient parvenus à tourner le camp et l'attaquaient à l'endroit où il se réunissait au lac. C'était le point que défendait le grand Bâtard; il fit courageusement face à l'assaut, et peut-être l'eût-il repoussé, si un grand désordre ne s'était mis parmi ses gens d'armes. Adrien de Bubemberg était sorti de la ville avec deux mille hommes et venait de le prendre entre deux feux.

Cependant le duc Charles n'avait pu reprendre son artillerie qui était aux mains des Suisses; chaque décharge lui enlevait des rangs entiers. Mais comme l'élite de ses troupes était avec lui, nul ne pensait à reculer. C'étaient les archers à cheval, les gens de son hôtel et les Anglais; peut-être eussent-ils tenu

ainsi long-temps, si le duc René, qui s'était remonté, ne fût venu, escorté des comtes d'Eptingen, de Thierstein et de Gruyère, se jeter avec ses trois cents chevaux au milieu de cette boucherie. Le duc de Sommerset et le comte de Marle tombèrent sous le premier choc. C'était surtout à la bannière du duc qu'en voulait René, son ennemi mortel; trois fois il poussa son cheval si près d'elle, qu'il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir, et trois fois il trouva entre elle et lui un chevalier nouveau qu'il lui fallut abattre; enfin il parvint à joindre Jacques de Maes, qui la portait, tua son cheval; et, tandis que le cavalier était pris sous l'animal mourant, et qu'au lieu de se défendre, il serrait contre sa poitrine la bannière de son maître, René parvint à trouver avec son épée à deux mains le défaut de son armure, et se laissant peser de toute sa force sur la poignée, cloua son ennemi contre terre. Pendant ce temps, un homme de sa suite, se glissant entre les jambes des chevaux,

vaux, arrachait des mains de Jacques de Maes la bannière que le loyal chevalier ne lâcha qu'en expirant.

Dès-lors ce fut comme à Granson, non plus une retraite, mais une déroute; car Waldmann, vainqueur aussi sur le point qu'il avait attaqué, vint encore augmenter le désordre. Le duc Charles et ce qui lui restait de soldats étaient entourés de tous côtés; le comte de Romont, inquiété par ceux qu'on avait détachés contre lui, ignorant d'ailleurs ce qui se passait sur ses derrières, ne pouvait venir le dégager : il n'y avait donc plus qu'un espoir, faire une trouée à travers ce mur vivant, dont on ne pouvait calculer l'épaisseur, et, arrivé de l'autre côté, fuir à grande course de chevaux vers Lausanne. Seize chevaliers entourèrent leur duc, et mettant leurs lances en arrêt traversèrent avec lui l'armée confédérée dans toute sa profondeur. Quatre tombèrent en route : ce furent les sires de Grimberghes, de Rosimbos, de Mailly et de Montaigu. Les douze qui demeurèrent en selle gagnèrent

Morges avec leur maître, faisant en deux heures une course de douze lieues. C'était tout ce qui restait au Téméraire de sa riche et puissante armée.

Du moment où le duc cessa de résister, rien ne résista plus. Les confédérés parcoururent le champ de bataille, frappant tout ce qui était debout, achevant tout ce qui était tombé; aucune grace ne fut faite, excepté aux femmes : on poursuivit avec des barques les Bourguignons qui tentaient de fuir par le lac; l'eau était chargée de corps morts et rouge de sang; et pendant long-temps les pêcheurs, en tirant leurs filets, amenèrent des fragmens d'armures et des tronçons d'épée.

Le camp du duc de Bourgogne et tout ce qu'il contenait tomba au pouvoir des Suisses : le logis du duc, avec ses étoffes, ses fourrures, les armes précieuses qu'il renfermait, fut donné par les vainqueurs au duc René de Lorraine, comme un témoignage d'admiration pour son courage pendant cette journée. Les confédérés se partagèrent l'artillerie; chaque canton qui

avait envoyé des combattans en obtint quelques pièces comme trophée de la bataille. Morat en eut douze. J'allai voir, dans l'endroit où on les conserve, ces vieux souvenirs de cette grande défaite. Ces canons ne sont point coulés tout d'une pièce, mais se composent d'anneaux alternativement saillans et rentrans, soudés les uns aux autres, mode de fabrication qui devait leur ôter beaucoup de leur solidité.

En 1828 ou 1829, Morat demanda des canons à Fribourg, afin de célébrer bruyamment la fête de la confédération : cette demande ne fut point accueillie par la métropole du canton, je ne sais pour quelle cause. Les jeunes gens alors se rappelèrent les canons du duc Charles, et les tirèrent de l'arsenal où ils dormaient depuis quatre siècles; il leur paraissait digne d'eux de célébrer l'anniversaire de leur nouveau pacte de liberté avec les trophées de la victoire qu'ils devaient à leur vieille fédération. Ils les traînèrent donc avec de grands cris sur l'esplanade que le voyageur

laisse à sa gauche en entrant dans la ville; mais aux premiers coups une coulevrine et une bombarde éclatèrent, et cinq ou six des jeunes gens qui servaient ces deux pièces furent tués ou blessés.

Fribourg.

Nous ne nous arrêtâmes à Morat que deux heures : ce temps suffisait de reste pour visiter ce que la ville offre de curieux. Vers les trois heures de l'après-midi nous remontâmes dans notre petite calèche, et nous nous

mêmes en route pour Fribourg. Au bout d'une demi-heure de marche en pays plat, nous arrivâmes au pied d'une colline que notre cocher nous invita à monter à pied, sous prétexte de nous faire admirer le point de vue; mais de fait, je crois, par déférence pour son cheval. Je me laissais ordinairement prendre à ces supercheries, sans paraître le moins du monde les deviner, car n'eussent été mes compagnons de voyage, j'aurais fait toute la route à pied. Cette fois au moins l'invitation du guide n'était point dénuée de motifs plausibles. La vue qui embrasse tout le champ de bataille, la ville, les deux lacs de Morat et de Neufchâtel, est magnifique : c'est à l'endroit même où nous étions que le duc de Bourgogne avait fait bâtir ses logis. Une demi-heure de marche nous conduisit ensuite à la crête de la montagne, et à peine l'eûmes-nous dépassée, que, sur le versant opposé à celui que nous venions de gravir, je reconnus l'endroit où avait fait sa halte pieuse toute l'armée des confédérés. Le reste de la route n'offre rien de

remarquable que la jolie vallée de Gotteron qui vient se réunir à la route une lieue avant Fribourg, et qui s'étend jusqu'aux portes de la ville. Sur le sommet opposé à celui que nous suivions, notre guide nous fit remarquer l'ermitage de Sainte-Madeleine, qu'il nous invita à visiter le lendemain; et au fond de la vallée, un aqueduc romain qui sert aujourd'hui à conduire une partie des eaux de la Sarine jusqu'aux forges de Gotteron.

La porte par laquelle on entre dans Fribourg, en arrivant de Morat, est une des constructions les plus hardies que l'on puisse voir: suspendue comme elle l'est au-dessus d'un précipice de deux cents pieds de profondeur, on n'aurait qu'à la détruire pour rendre la ville imprenable de ce côté; Fribourg tout entier, du reste, semble le résultat d'une gageure faite par un architecte fantasque, à la suite d'un dîner copieux. C'est la ville la plus bossue que je connaisse : le terrain a été pris tel que Dieu l'avait fait; les hommes ont bâti dessus, voilà tout. A peine a-t-on dépassé la

porte, qu'on descend, non pas une rue, mais un escalier de vingt-cinq ou trente marches; on se trouve alors dans un petit vallon pavé, et bordé de maisons des deux côtés. Avant de monter vers la cathédrale qui se trouve en face, il y a deux choses à voir : à gauche, une fontaine; à droite, un tilleul. La fontaine est un monument du xve siècle, curieux de naïveté : elle représente Samson terrassant un lion. L'Hercule juif porte à son côté, passée dans un ceinturon, sa mâchoire d'âne en guise d'épée. — Le tilleul est à la fois un souvenir et un monument du même siècle ; voici à quelle tradition se rattache son existence :

Nous avons dit que les quatre-vingts jeunes gens que Fribourg avait envoyés à la bataille de Morat avaient, pour se reconnaître entre eux pendant la mêlée, orné leurs casques et leurs chapeaux de branches de tilleul ; aussitôt que celui qui commandait ce petit corps de frères eut vu la bataille gagnée, il dépêcha un de ses soldats vers Fribourg, pour y porter cette nouvelle. La jeune Suisse, comme

le Grec de Marathon, fit la course tout d'une traite, et, comme lui, arriva mourant sur la place publique, où il tomba en criant : Victoire! et en agitant de sa main mourante la branche de tilleul qui lui avait servi de panache. Ce fut cette branche qui, plantée religieusement par les Fribourgeois à la place où leur compatriote était tombé, produisit l'arbre colossal qu'on y voit aujourd'hui.

Le clocher de l'église est un des plus élevés de la Suisse : il a trois cent quatre-vingt-six pieds de hauteur. — En général, il y a peu de ces monumens dans les Alpes; depuis Babel, les hommes ont renoncé à lutter contre Dieu; les montagnes tuent les temples : quel est l'insensé qui oserait bâtir un clocher au pied du Mont-Blanc ou de la Yungfrau ? — Le porche est l'un des plus ouvragés qu'il y ait en Suisse : il représente le jugement dernier dans tous ses détails : Dieu punissant ou récompensant les hommes que la trompette du jugement réveille, et que les anges séparent en deux troupes, et qui entrent, séance tenante,

la troupe des élus dans un château qui représente le paradis, la troupe des damnés dans la gueule d'un serpent qui simule l'enfer; parmi les damnés il y a trois papes que l'on reconnaît à leur tiare. — Au-dessous du bas-relief on lit une inscription qui indique que l'église est sous l'invocation de Saint-Nicolas, qui témoigne de la foi que les Fribourgeois ont dans l'intercession du saint qu'ils ont choisi, et du crédit dont ils pensent que leur patron jouit près du Père éternel; la voici :

PROTEGAM HANC URBEM ET SALVABO EAM PROPTER NICOLAUM SERVUM MEUM[1].

L'intérieur de l'église n'offre de remarquable qu'une chaire gothique d'un assez beau travail; quant au maître-autel, il est dans le goût de la statuaire de Louis XV, et ressemble considérablement au Parnasse de M. Titon du Tillet.

[1] Je protégerai et sauverai cette ville à cause de mon serviteur Nicolas.

Comme il commençait à se faire tard, nous remîmes au lendemain la visite que nous comptions faire aux autres curiosités de la ville.

Fribourg est la cité catholique par excellence : croyante et haineuse comme au XVIe siècle. Cela donne à ses habitans une couleur de moyen âge pleine de caractère. Pour eux, point de différence intelligente entre la papauté de Grégoire VII ou celle de Boniface VIII, point de distinction entre l'église démocratique ou l'église aristocratique : le cas échéant, ils décrocheraient demain l'arquebuse de Charles IX ou rallumeraient le bûcher de Jean Hus.

Le lendemain matin j'envoyai le cocher et la voiture nous attendre sur la route de Berne, et je priai notre hôte de nous procurer un jeune homme qui nous conduisît à l'ermitage de Sainte-Madeleine, les chemins qui y mènent étant impraticables pour une voiture. Il nous donna son neveu, gros joufflu, sacristain de profession et guide à ses momens perdus. Il nous restait à visiter à Fribourg la porte Bourguillon, ancienne construction romaine.

Nous nous mîmes en route sous la conduite de notre nouveau cicerone. — Nous passâmes pour nous y rendre près du tilleul de Morat dont j'appris alors l'histoire; puis nous descendîmes une *rue* de cent vingt marches qui nous conduisit à un pont jeté sur la Sarine. C'est du milieu de ce pont qu'il faut se retourner, regarder Fribourg s'élevant en amphithéâtre comme une ville fantastique : on reconnaîtra bien alors la cité gothique, bâtie pour la guerre, et posée à la cime d'une montagne escarpée comme l'aire d'un oiseau de proie; on verra quel parti le génie militaire à tiré d'une localité qui semblait bien plutôt destinée à servir de retraite à des chamois que de demeure à des hommes, et comment une ceinture de rochers a formé une enceinte de remparts.

A gauche de la ville, et comme une chevelure rejetée en arrière, s'élève une forêt de vieux sapins noirs poussant dans les fentes des rochers, d'où sort, comme un large ruban chargé de la maintenir, la Sarine aux eaux grises, qui serpente un instant dans la vallée, et

disparaît au premier détour. Au-delà de la petite rivière, et sur la montagne opposée à la ville, on découvre, au-dessus d'une espèce de faubourg bâti en amphithéâtre, la porte Bourguillon, à laquelle on arrive par un chemin creusé dans la montagne. Cette vue récompense mal de la fatigue qu'on a prise pour arriver jusque-là : c'est une construction romaine, comme toutes celles qui restent de cette époque, lourde, massive et carrée. Près d'elle, à la gauche du chemin qui y conduit, est une assez jolie petite chapelle, bâtie en 1700, dans les niches de laquelle on a placé extérieurement quatorze statues de saints, qui portent la date de 1650; deux ou trois d'entre elles sont assez remarquables. L'intérieur n'offre rien de curieux, si ce n'est les nombreux témoignages de la foi des habitans : les murs sont tapissés *d'ex-voto*, qui tous attestent les miracles opérés par la vierge Marie, sous l'invocation de laquelle est placé ce petit temple; des peintures naïves et des inscriptions plus naïves encore constatent le cas où la puissance de la

protectrice divine s'est révélée. L'une représente un vieillard au lit de mort qu'une apparition guérit; l'autre, une femme près d'être écrasée par une voiture et un cheval emporté qu'une main invisible arrête tout à coup; une troisième, un homme près de se noyer, que l'eau obéissante porte au bord, sur un ordre de la Vierge; enfin une dernière, un enfant qui tombe dans un précipice, et dont les ailes d'un ange amortissent la chûte. J'ai copié l'inscription écrite au-dessous de ce dernier dessin, la voici dans toute sa pureté :

LE 26 JULLY 1799 ET TOMBÉ DEPUIS LE HEAU DU ROCH DE LA MAISON DES FRÈRES BOURGER, EN MONTANT A MONTTORGE JUSQUE DANS LA SARINE, JOSEPH FILS DE JEAN VEINSANT KOLLY BOURGEOIT DE FRIBOURG, AGÉ DE CINQ ANS PRÉSERVÉ DE DIEU ET DE LA SAINTE VIERGE ; SANS AUQUUN MAL.

Je me fis montrer l'endroit où cette chûte avait eu lieu ; l'enfant est tombé d'une hauteur de 180 pieds à peu près.

En rengagnant la route da Berne, notre sa-

cristain nous montra l'endroit que les ingénieurs viennent de choisir pour y jeter un pont suspendu qui joindra la ville à la montagne située en face d'elle. Ce pont aura 850 pieds de longueur, sur une élévation de 150 : il passera à 90 pieds au dessus des toits des plus hautes maisons bâties au fond de la vallée. L'idée qu'on allait *embellir* Fribourg d'un monument dont la façon serait si moderne m'affligea autant qu'elle paraissait réjouir ses habitans. Cette espèce de balançoire en fil de fer qu'on appelle un pont suspendu jurera d'une manière bien étrange, ce me semble, avec la ville gothique et sévère qui vous reporte, à travers les siècles, des temps de croyance et de féodalité. La vue de quelques forçats aux habits rayés de noir et de blanc, qui travaillaient sous la surveillance d'un garde-chiourme, ne contribua point à éclaircir ce tableau qui, dans mes idées d'art et de nationalité, m'attrista autant que pourrait le faire l'aspect d'un habit marron à Constantinople, ou d'une culotte courte sur les bords du Gange.

A trois heures nous réjoignîmes notre voiture qui nous attendait, caisse, cheval et cocher, avec une immobilité et une patience qui auraient fait honneur à un fiacre; nous nous établîmes dans le fond, avec notre sacristain sur le devant, et nous nous mîmes en route pour l'ermitage de la Madeleine. Après une demi-lieue de marche à peu près, la voiture s'arrêta, et nous prîmes un chemin de traverse.

Nous étions partis de Fribourg par un temps magnifique, ce qui n'avait point empêché notre desservant de Saint-Nicolas de se munir d'un énorme parapluie qui paraissait, à la prédilection qu'il manifestait pour ce meuble, le compagnon ordinaire de ses courses; c'était du reste un vieux serviteur vêtu de calicot bleu, raccommodé avec des carrés de drap gris, et qui, lorsqu'il était déployé dans toute sa largeur, avait une envergure de sept ou huit pieds; vénérable parapluie-ancêtre dont on ne retrouverait l'espèce chez nous qu'en s'enfonçant dans la Bretagne ou la Basse-Normandie.

Nous avions ri d'abord de la précaution de notre guide qui, vif et jovial comme un Suisse allemand, nousavait regardés long-temps avec inquiétude avant de savoir ce qui provoquait notre hilarité, et qui enfin, au bout d'un quart d'heure, ayant fini par en deviner la cause, s'était dit tout haut à lui-même : « Ah ! foui, c'être ma parapluie, ché comprends. »

Au bout de dix minutes de marche, et comme nous commencions à gravir par une chaleur de vingt-cinq degrés la rampe presqu'à pic qui conduit à la porte Bourguillon, et recevant d'aplomb sur la tête les rayons du soleil, nous vîmes notre guide qui avait déployé sa mécanique et qui grimpait tranquillement par un petit sentier latéral, à l'ombre de cette espèce de machine de guerre, et abrité sous son toit comme un Saint-Sacrement sous un dais. Nous commençâmes à reconnaître que l'affection qu'il portait à son compagnon de voyage n'était pas aussi désintéressée que nous le pensions d'abord. Nous nous arrêtâmes, suivant d'un œil d'envie son ascension dans l'ombre mo-

bile qui l'enveloppait comme l'atmosphère la terre. En arrivant à la hauteur où nous étions, il s'était arrêté à son tour, nous avait regardés un instant avec étonnement, comme pour s'interroger sur la cause de notre halte, puis, nous ayant vus nous passer mutuellement une bouteille de kirschenwaser, et nous essuyer le front avec nos mouchoirs, il s'était dit, toujours parlant à lui-même, comme s'il répondait à une question intérieure : — « Ah ! foui, ché comprends, fous avre chaud, c'est la soleil. » — Puis il avait continué son ascension, qu'il avait achevée avec autant de calme qu'il l'avait commencée.

En arrivant à la voiture, comme un cavalier qui s'occupe de son cheval avant de penser à lui-même, il avait soigneusement plié son cher riflard, pour lequel je commençais à avoir une vénération presque aussi profonde que la sienne ; il en avait abaissé symétriquement les plis les uns sur les autres ; puis, faisant glisser dessus, de toute la longueur de son lacet vert le cercle de laiton qui les maintenait, il avait

solidement établi le précieux meuble dans l'angle en retour formé par la banquette de devant de la calèche, et avait conservé, en s'asseyant sur l'extrême bord du coussin dont son ami occupait le fond, toutes les marques de déférence qu'il croyait devoir simultanément à lui et à nous. On devine donc que, lorsque nous descendîmes pour faire à pied, et par le chemin de traverse où ne pouvait s'engager la voiture, les trois quarts de lieue qui nous séparaient encore de l'ermitage, le parapluie fut le premier descendu, comme il avait été le premier monté, et que nous ne dûmes nous mettre en route qu'après qu'un scrupuleux examen eut convaincu son propriétaire qu'il ne lui était arrivé aucun accident. L'inventaire n'était pas dénué de raison. Pendant notre course en voiture, le ciel s'était couvert de nuages et un tonnerre lointain, qui se faisait entendre dans la vallée, se rapprocha à chaque coup. Bientôt de larges gouttes tombèrent; mais comme nous étions à moitié chemin à peu près, et que nous avions par conséquent aussi

loin pour retourner à notre voiture que pour atteindre le but de notre excursion, nous nous élançâmes à toutes jambes vers le bouquet de bois derrière lequel nous présumions qu'était situé l'ermitage. Au bout de cinquante pas, la pluie tombait par torrens, et au bout de cent, nous n'avions plus un fil de sec sur toute notre personne; nous ne nous arrêtâmes néanmoins que sous l'abri des arbres qui entourent l'ermitage. Alors nous nous retournâmes et nous aperçûmes notre sacristain tranquillement à couvert sous son parapluie comme sous un vaste hangar. Il venait à nous, posant proprement la pointe de ses pieds sur l'extrémité des pierres dont était parsemé le chemin, et qui formaient un archipel de petites îles au milieu de la nappe d'eau qui couvrait littéralement la plaine; de sorte que, lorsqu'il nous rejoignit, il ne nous fallut qu'un coup d'œil pour nous convaincre que la personne de notre guide s'était conservée intacte depuis les extrémités supérieures jusqu'aux extrémités inférieures, pas une goutte d'eau ne

coulait de sa chevelure, pas une tache de boue ne souillait ses souliers cirés à l'œuf. Arrivé à quatre pas de nous, il s'arrêta, fixa ses grands yeux étonnés sur notre groupe tout ruisselant et tout transi, et comme s'il lui eût fallu autre chose que l'aspect du temps pour lui donner l'explication de notre détresse, il dit, après quelques secondes de réflexion, et toujours se parlant à lui-même : — « Ah! foui, ché comprends, fous être mouillés; c'est l'orache. »

Le gredin! nous l'aurions étranglé de bon cœur; je crois même que l'un de nous en fit la proposition. Heureusement que nous fûmes détournés de cette mauvaise pensée par les sons d'une cloche qui retentit à quelques pas de nous, et dont le bruit semblait sortir de terre : c'était celle de l'ermitage dont nous n'étions plus qu'à quelques pas. L'orage avait été rapide et violent comme un orage de montagne; la pluie avait cessé, le ciel était redevenu pur; nous secouâmes nos vêtemens, et quittant notre abri, nous nous acheminâmes vers la grotte, laissant notre sacristain occupé

à chercher une place bien exposée où il pût faire sécher son parapluie. Bientôt nous nous trouvâmes en face de l'ouvrage le plus merveilleux qu'ait accompli peut-être depuis le commencement des siècles la patience d'un homme.

En 1760, un paysan de Gruyère, nommé Jean Dupré, prit la résolution de se faire ermite et de se creuser lui-même un ermitage comme jamais les pères du désert n'avaient soupçonné qu'il en pût exister. Après avoir cherché long-temps dans le pays environnant une place convenable, il crut avoir trouvé, à l'endroit même où nous étions, une masse de rochers à la fois assez solide et assez friable pour qu'il pût mettre à exécution son projet. Cette masse recouverte à son sommet d'une terre végétale sur laquelle s'élèvent des arbres magnifiques, présente au midi l'une de ses faces coupée à pic et domine à la hauteur de deux cents pieds à peu près la vallée de Gotteron. Dupré attaqua cette masse, non pas pour s'y creuser une simple grotte, mais pour s'y tail-

ler une habitation complète avec toutes ses dépendances, s'imposant en outre pour pénitence de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau tout le temps que durerait ce travail. Son œuvre n'était point encore achevée au bout de vingt ans, lorsqu'elle fut interrompue par la mort tragique du pauvre anachorète. Voici comment :

La singularité du vœu, la persistance avec laquelle Dupré l'accomplissait, la hardiesse de cette fouille à l'intérieur de la montagne, attiraient à la Madeleine nombre de visiteurs; et comme des deux chemins qui y conduisaient, celui de la vallée de Gotteron était le plus court et le plus pittoresque, c'était celui que préféraient les curieux. Il y avait bien un petit inconvénient. Arrivé au pied de l'ermitage, il fallait traverser la Sarine; mais Dupré luimême se chargea de lever cette difficulté en faisant faire une barque, et en quittant la pioche pour la rame chaque fois qu'une nouvelle société désirait visiter son ermitage. Un jour, une bande de jeunes étudians vint à son

tour réclamer l'office du pieux batelier; et comme ils étaient avec lui au milieu de la rivière, l'un deux, riant de la terreur d'un de ses camarades, posa, malgré les remontrances de l'ermite, ses pieds sur les deux bords de la barque, et lui imprima, en se laissant peser tantôt à bord, tantôt à tribord, un mouvement si brusque, qu'il la fit chavirer : les étudians, qui étaient jeunes et vigoureux, gagnèrent la rive malgré le courant rapide de la rivière ; le vieillard se noya, et l'ermitage resta inachevé.

Nous parvînmes à cette grotte en descendant quatre ou cinq marches, par une espèce de poterne qui traverse un roc de huit pieds d'épaisseur. Cette poterne nous conduisit sur une terrasse taillée dans la pierre même qui surplombe au-dessus d'elle, à peu près comme le font certaines maisons gothiques, dont les différens étages avancent successivement sur la rue. Une porte s'offrait à notre droite, nous entrâmes. Nous nous trouvâmes dans la chapelle de l'ermitage, longue de quarante pieds, large de trente, haute de vingt. Deux fois par

an, un prêtre de Fribourg vient y dire la messe, et alors cette église souterraine, qui rappelle les catacombes où les chrétiens célébrèrent leurs premiers mystères, se remplit de la population des villages voisins; quelques bancs de bois, quelques images saintes, en forment la seule richesse. Aux deux côtés de l'autel sont deux portes aussi creusées dans le roc; l'une conduit dans la sacristie, petite chambre carrée, d'une dizaine de pieds de large et de haut; l'autre, au clocher. Ce clocher bizarre dont la modeste prétention tout opposée à celle de ses confrères n'a jamais été de s'élever au dessus du niveau de la terre, mais seulement d'arriver jusqu'à sa surface, ressemble d'en haut à un puits, et d'en bas à une cheminée; sa cloche est suspendue au milieu des arbres qui couronnent le sommet de la montagne, à quatre ou cinq pieds au dessus du sol, et le tuyau du clocher par lequel on la met en branle, a soixante-dix pieds de long. — En rentrant dans la chappelle et presqu'en face de l'autel, on trouve une porte qui conduit à une chambre : dans cette

chambre est un escalier de dix-huit marches qui mène à un petit jardin; de cette chambre on passe dans un bûcher et du bûcher dans la cuisine.

Malgré la chétive nourriture à laquelle s'était condamné le digne anachorète, il n'avait point négligé cette partie des bâtimens si importante dans la demeure des autres individus de l'espèce à laquelle il appartenait; c'est même la portion de son ermitage à laquelle, par une prédilection bien désintéressée, il paraît avoir donné le plus de soin. — Lorsque nous y entrâmes, nous pûmes un instant nous croire dans une de ces grottes que le génie de Walter Scott creuse dans les montagnes d'Écosse, et qu'il peuple avec une sorcière échevelée et son fils idiot. — En effet une vieille femme était assise sous le manteau de la vaste cheminée dont la fumée s'échappait par un conduit de quatre-vingt-huit pieds de haut, creusé perpendiculairement dans le roc; elle grattait quelques légumes qu'attendait une marmite *bouillottante*, tandis qu'en

face d'elle un grand gaillard de vingt-six ans, assis sur une pierre, étendait ses pieds sans faire attention qu'il les baignait dans une mare d'eau que l'orage avait versée par la cheminée, préoccupé seulement du désir de trouver quelque chose de mangeable dans les épluchures que jetait sa mère, et qu'il examinait les unes après les autres avec la méticuleuse gourmandise d'un singe. Nous nous arrêtâmes un instant à la porte pour contempler cette scène éclairée seulement par le reflet rougeâtre d'un foyer ardent, dans lequel pétillait, dressé tout debout dans la cheminée, un sapin coupé vert avec ses branches et ses feuilles, et qui brûlait ainsi depuis sa racine jusqu'à son extrémité. — Il aurait fallu Rembrandt pour fixer sur la toile, avec sa couleur ardente et son expression pittoresque, ce tableau bizarre dont lui seul pourrait faire comprendre la poésie; lui seul aurait pu saisir cette lumière vive et résineuse, se reflétant tout entière sur la figure ridée de la vieille femme, et jouant dans les boucles d'argent de

ses cheveux, tandis que, frappant de profil seulement sur la tête du jeune homme, elle laissait l'une de ses faces dans l'ombre et noyait l'autre dans la lumière.

Nous étions entrés sans être entendus, mais à un mouvement que nous fîmes, la mère leva les yeux sur nous; et isolant son regard ébloui par le centre de lumière près duquel elle se trouvait, à l'aide d'une main, elle nous aperçut debout et pressés contre la porte. Elle alongea le pied vers son fils, et le poussant brusquement, elle le tira de l'occupation qui l'absorbait tout entier. Je présume qu'elle lui dit en mauvais allemand de nous montrer l'ermitage, car le jeune homme prit au foyer une branche de sapin tout enflammée, se leva avec une langueur maladive, resta un instant debout au milieu de la mare, devenue presque compacte par la réunion de la suie et des cendres que l'eau en tombant avait entraînées avec elle; puis, nous regardant d'un air hébété, bâilla, étendit les bras et vint à nous. Il nous adressa quelques sons gutturaux et inin-

telligibles qui n'appartenaient certes à aucun idiome humain; mais comme il étendait le bras dont il tenait la torche, du côté des autres chambres, nous comprîmes qu'il nous invitait à les visiter; nous le suivîmes. Il nous conduisit vers un corridor long de quatre-vingts pieds et large de quatorze, dont nous ne pûmes comprendre la destination. Ce corridor était éclairé par quatre fenêtres, percées comme des meurtrières, dans une plus ou moins grande épaisseur, selon les saillies extérieures que faisait le rocher. L'idiot approcha sa torche de la porte, et nous montra du bout du doigt, et sans autre explication que cette syllabe : Heu! heu! qu'il répétait chaque fois qu'il voulait indiquer quelque chose, des traits de crayon presque effacés. Nous retrouvâmes avec peine la forme des lettres, cependant nous pûmes lire le nom de Marie-Louise; la fille des Césars d'Allemagne, qui à cette époque femme d'empereur et mère de roi, avait visité cet ermitage en 1813, et y avait écrit son nom,

presque effacé aujourd'hui dans l'histoire, comme il l'est sur cette porte.

Nous passâmes de ce corridor dans la chambre de l'ermite, qui forme la dernière pièce de ce bizarre appartement. Son lit de bois, sur lequel étaient posés un matelas et une couverture, sert aujourd'hui de couche à la vieille femme, et en face de cette couche, quelques brins de paille étendus sur le plancher humide, insuffisans pour un cheval dans un écurie, pour un chien dans une niche, servent de litière à l'idiot. C'est là que ces malheureux passent leurs jours, vivant des aumônes des curieux qui viennent visiter leur étrange demeure.

La longueur de la trouée faite dans le roc par l'ermite est de trois cent soixante-cinq pieds : il s'est arrêté à ce chiffre, en mémoire des jours de l'année. La voûte a partout quatorze pieds de hauteur.

En revenant par la chambre contiguë à la chapelle, nous descendîmes les dix-huit mar-

ches de l'escalier qui nous conduisit au jardin où poussent quelques misérables légumes qu'entretient le jeune homme qui nous servait de guide. Un geste démonstratif, accompagné de sa syllabe habituelle, heu ! heu ! nous fit tourner la tête vers une excavation du rocher : c'est l'entrée d'une fontaine d'eau excellente ; on l'appelle *la Cave de l'ermite.*

Nous avions vu dans tous ses détails cette singulière construction. Le temps s'était réclairci pendant que nous la visitions : ce que nous avions de mieux à faire était de remonter en voiture et de nous mettre en route pour Berne. Nous traversâmes la poterne et nous nous mîmes en quête de notre guide, très préoccupés des premiers symptômes d'une faim qui promettait de devenir dévorante. Nous trouvâmes notre clerc de Saint-Nicolas assis à l'ombre d'un arbre, et ayant devant lui une pierre sur laquelle on voyait les débris d'un repas. Le drôle venait de déjeûner merveilleusement, autant que nous en pûmes juger par les os de poulet qui jonchaient la terre autour

de lui, et par une gourde qui, posée sans bouchon à côté du parapluie, témoignait assez qu'elle venait de se vider dans un vase plus élastique et d'une plus large capacité. Quant à notre homme, il avait les yeux levés au ciel, et disait ses grâces en créature qui sent tout le prix des dons du Créateur.

Cette vue nous creusa horriblement l'estomac.

Nous lui demandâmes s'il n'y aurait pas moyen de se procurer dans les environs quelques articles de consommation dans le genre de ceux qu'il venait d'absorber. Il nous fit répéter plusieurs fois notre phrase; puis enfin, après avoir réfléchi un instant, il nous dit avec la tranquille perspicacité qui faisait le fond de son caractère : « — Ah! foui, fous avre faim, ché comprends; c'être l'exercice. »

Puis il se leva sans répondre autrement à notre question, ferma son couteau, mit sa gourde dans sa poche, ramassa son parapluie et s'achemina vers l'endroit où nous attendait notre voiture, aussi flegmatiquement que s'il

n'avait pas à la suite de son estomac plein deux estomacs vides.

Lorsque nous eûmes rejoint notre cocher, nous nous consultâmes pour régler nos comptes avec notre guide : il fut décidé que nous lui donnerions un thaler (six francs de notre monnaie, je crois) pour la demi-journée qu'il nous avait consacrée; je tirai donc de ma poche un thaler que je lui mis dans la main. Notre sacristain prit la pièce, la retourna attentivement sur les deux faces, en examina l'épaisseur, afin de bien s'assurer qu'elle n'était ni effacée ni rognée, la mit dans sa poche et tendit de nouveau la main. Cette fois je la lui pris avec beaucoup de cordialité, et la lui serrant de toutes mes forces, je lui dis dans le meilleur allemand que je pus : *Gut reis mein freund.* Le pauvre diable fit une grimace de possédé; et pendant qu'il décollait, à l'aide de sa main gauche les doigts de sa main droite, en murmurant quelques mots que nous ne pûmes comprendre, nous remontâmes en voiture. Au bout d'un quart de lieue, il nous vint une pensée : ce

fut de demander à notre cocher s'il avait entendu ce qu'avait dit notre guide.

— Oui, messieurs, nous répondit-il.

— Eh bien?

— Il a dit qu'un thaler était bien peu de chose pour un homme qui, comme lui, avait supporté dans un seul jour la chaleur, la pluie et la faim.

On devine quelle impression dut faire un pareil reproche sur des hommes rôtis par le soleil, mouillés jusqu'aux os et mourant d'inanition. Aussi demeurâmes-nous dans l'insensibilité la plus complète, seulement la traduction de ces paroles nous amena tout naturellement à demander à notre cocher s'il n'y avait pas une auberge sur la route que nous avions à parcourir pour arriver à Berne. Sa réponse fut désespérante.

Deux heures après il s'arrêta, et nous demanda si nous voulions visiter le champ de bataille de Laupen.

— Y a-t-il une auberge sur le champ de bataille de Laupen?

— Non, monsieur, c'est une grande plaine où Rodolphe d'Erlac, à la tête du peuple, a vaincu la noblesse, l'an 1339....

— Très-bien; et combien de lieues encore d'ici à Berne?

— Cinq.

— Un thaler de *trinkgeld*, si nous y sommes dans deux heures.

Le cocher mit son cheval au galop avec une ardeur que la nuit ne put ralentir, et une heure et demie après, du haut de la montagne de Bümplitz, nous vîmes, éparpillées dans la plaine et brillantes comme des vers luisans sur une pelouse, les lumières de la capitale du canton bernois.

Au bout de dix minutes, notre voiture s'arrêta dans la cour de l'hôtel du Faucon.

Les Ours de Berne.

Un caquetage produit par plusieurs centaines de voix nous réveilla le lendemain avec le jour. Nous mîmes le nez à la fenêtre, le marché se tenait devant l'hôtel.

La mauvaise humeur que nous avait causée

ce réveil matinal se dissipa bien vite à l'aspect du tableau pittoresque de cette place publique encombrée de paysans et de paysannes en costumes nationaux.

Une des choses qui m'avait le plus désappointé en Suisse était l'envahissement de nos modes non seulement dans les hautes classes de la société, les premières toujours à abandonner les mœurs de leurs ancêtres, mais encore parmi le peuple, conservateur plus religieux des traditions paternelles. Je me trouvai certes bien dédommagé de ma longue attente par le hasard qui réunissait sous mes yeux, et dans toute leur coquetterie, les plus jolies paysannes des cantons voisins de Berne. C'était la Vaudoise aux cheveux courts, abritant ses joues roses sous son large chapeau de paille pointu ; la femme de Fribourg, qui tourne trois fois autour de sa tête nue les nattes de ses cheveux dont elle forme sa seule coiffure ; la Valaisane, qui vient par le mont Gemmi, avec son chignon de marquise et son petit chapeau bordé de velours noir, d'où pend jusque sur

son épaule un large ruban brodé d'or; enfin, au milieu d'elles et la plus gracieuse de toutes, la Bernoise elle-même, avec sa petite calotte de paille jaune, chargée de fleurs comme une corbeille, posée coquettement sur le côté de la tête, et d'où s'échappent par derrière deux longues tresses de cheveux blonds; son nœud de velours noir au cou, sa chemise aux larges manches plissées et son corsage brodé d'argent.

Berne si grave, Berne si triste, Berne la vieille ville, semblait, elle aussi, avoir mis ce jour-là son habit et ses bijoux de fête; elle avait semé ses femmes dans les rues, comme une coquette des fleurs naturelles sur une robe de bal. Ses arcades sombres et voûtées, qui avancent sur le rez-de-chaussée de ses maisons, étaient animées par cette foule qui passait leste et joyeuse, se détachant par les tons vifs de ses vêtemens sur la demi-teinte de ses pierres grises; puis, de place en place, rendant plus sensible encore la légèreté des ombres bariolées qui se croisaient en tous sens,

des groupes de jeunes gens avec leurs grosses têtes blondes, leur petite casquette de cuir, leurs cheveux longs, leurs cols rabattus et leur redingotte bleue plissée sur la hanche; véritables étudians d'Allemagne, qu'on croirait à vingt pas des universités de Leipsick ou d'Iéna, causant immobiles, ou se promenant gravement deux par deux, la pipe d'écume de mer à la bouche et le sac à tabac, orné de la croix fédérale, pendu à la ceinture. Nous criâmes bravo de nos fenêtres, en battant des mains comme nous l'aurions fait au lever de la toile d'un théâtre sur un tableau admirablement mis en scène; puis, allumant nos cigarres, en preuve de fraternité, nous allâmes droit à deux de ces jeunes gens pour leur demander le chemin de la cathédrale.

Au lieu de nous l'indiquer de la main, comme l'aurait fait un Parisien affairé, l'un des deux nous répondit en français largement accentué de tudesque : « Par ici; » et, faisant doubler le pas à son camarade, il se mit à marcher devant nous.

Au bout de cinquante pas, nous nous arrêtâmes devant une de ces vieilles horloges compliquées, à l'ornement desquelles un mécanicien du quinzième siècle consacrait quelquefois toute sa vie.... Notre guide sourit. — Voulez-vous attendre ? nous dit-il, huit heures vont sonner.

En effet, au même instant, le coq qui surmontait ce petit clocher battit des ailes, chanta trois fois avec sa voix automatique. A cet appel, les quatre évangélistes sortirent, chacun à son tour, de leur niche, et vinrent frapper chacun un quart d'heure sur une cloche avec le marteau qu'ils tenaient à la main; puis, pendant que l'heure tintait, et en même temps que le premier coup se faisait entendre, une petite porte, placée au-dessous du cadran, s'ouvrit, et une procession étrange commençâ à défiler, tournant en demi-cercle autour de la base du monument, et rentra par une porte parallèle qui se ferma en même temps que la dernière heure sonnait, sur le dernier personnage qui terminait le cortége.

Nous avions déjà remarqué l'espèce de vénération que les Bernois professent pour les ours; en entrant la veille au soir par la porte de Fribourg, nous avions vu se découper dans l'ombre les statues colossales de deux de ces animaux, placées comme le sont à l'entrée des Tuileries les chevaux domptés par des esclaves. Pendant les cinquante pas que nous avions faits pour arriver à l'horloge, nous avions laissé à notre gauche une fontaine surmontée d'un ours, portant une bannière à la main, couvert d'une armure de chevalier et ayant à ses pieds un oursin vêtu en page, marchant sur ses pattes de derrière et mangeant une grappe de raisin à l'aide de ses pattes de devant. Nous étions passés sur la place des Greniers, et nous avions remarqué, sur le fronton sculpté du monument, deux ours soutenant les armes de la ville, comme deux licornes un blason féodal; de plus, l'un d'eux versait avec une corne d'abondance les trésors du commerce à un groupe de jeunes filles qui s'empressaient de les recueillir, tandis que l'autre

tendait gracieusement, et en signe d'alliance, la patte à un guerrier vêtu en Romain du temps de Louis XV. Cette fois nous venions de voir sortir d'une horloge une procession d'ours, les uns jouant de la clarinette, les autres du violon, celui-ci de la basse, celui-là de la cornemeuse; puis à leur suite, d'autres ours portant l'épée au côté, la carabine sur l'épaule, marchant gravement, bannière déployée et caporaux en serrefile. Il y avait, on l'avouera, de quoi éveiller notre gaîté; aussi étions-nous dans la joie de notre âme. Nos Bernois, habitués à ce spectacle, riaient de nous voir rire, et loin de s'en formaliser, paraissaient enchantés de notre bonne humeur. Enfin, dans un moment de répit, nous leur demandâmes à quoi tenait cette reproduction continuelle d'animaux qui, par leur espèce et par leur forme, n'avaient pas jusque-là passé pour des modèles de grace ou de politesse, et si la ville avait quelque motif particulier de les affectionner autrement que pour leur peau et pour leur chair.

Ils nous répondirent que les ours étaient les patrons de la ville.

Je me rappelai alors qu'il y avait effectivement un saint Ours sur le calendrier suisse; maïs je l'avais toujours connu pour appartenir par sa forme à l'espèce des bipèdes, quoique par son nom il parût se rapprocher de celle des quadrupèdes : d'ailleurs il était le patron de Soleure et non de Berne. J'en fis poliment l'observation à nos deux guides.

Ils nous répondirent que c'était par le peu d'habitude qu'ils avaient de la langue française, qu'ils nous avaient répondu que les ours étaient les patrons de la ville, qu'ils n'en étaient que les parrains; mais que, quant à ce dernier titre, ils y avaient un droit incontestable, puis que c'étaient eux qui avaient donné leur nom à Berne. En effet, *Bœr*, qui en allemand se prononce *Berr*, veut dire *ours*. La plaisanterie, comme on le voit, devenait de plus en plus compliquée. Celui des deux qui parlait le mieux français, voyant que nous en désirions l'explication, nous offrit de nous la donner en

nous conduisant à l'église. On devine qu'à l'affût comme je l'étais de traditions et de légendes, j'acceptai avec reconnaissance. Voici ce que nous raconta notre cicerone :

La cité de Berne fut fondée en 1191, par Berthold V, duc de Zœringen. A peine fut-elle achevée, ceinte de murailles et fermée de portes, qu'il s'occupa de chercher un nom pour la ville qu'il venait de bâtir, avec la même sollicitude qu'une mère en cherche un pour l'enfant qu'elle vient de mettre au jour. Malheureusement il paraît que l'imagination n'était pas la partie brillante de l'esprit du noble seigneur; car, ne pouvant venir à bout de trouver ce qu'il cherchait, il rassembla dans un grand dîner toute la noblesse des environs. Le dîner dura trois jours, au bout desquels rien de positif n'était encore arrêté pour le baptême de l'enfant, lorsqu'un des convives proposa, pour en finir, de faire le lendemain une grande chasse dans les montagnes environnantes, et de donner à la ville le nom du premier animal que l'on tuerait.

Cette proposition fut reçue par acclamation.

Le lendemain on se mit en route au point du jour. Au bout d'une heure de chasse, de grands cris de victoire se firent entendre : les chasseurs coururent vers l'endroit d'où ils partaient; un archer du duc venait d'abattre un cerf.

Berthold parut très-désappointé que l'adresse de l'un de ses gens se fût exercée sur un animal de cette espèce. Il déclara en conséquence qu'il ne donnerait pas à sa bonne et forte ville de guerre le nom d'une bête qui était le symbole de la timidité. De mauvais plaisans prétendirent que le nom de la victime offrait encore un autre symbole, que leur seigneur oubliait à dessein de relater, quoique ce fût peut-être celui qui lui inspirât le plus de répugnance : le duc Berthold était vieux et avait une jeune et jolie femme.

Le coup de l'archer fut donc déclaré non avenu, et l'on se remit en chasse.

Vers le soir les chasseurs rencontrèrent un ours.

Vive Dieu ! c'était là une bête dont le nom

ne pouvait compromettre ni l'honneur d'un homme ni celui d'une ville. Le malheureux animal fut tué sans miséricorde, et donna à la capitale naissante le baptême avec son sang. Aujourd'hui encore, une pierre élevée à un quart de lieue de Berne, près de la porte du cimetière de Muri-Stalden, constate l'authenticité de cette étimologie par une courte, mais précise inscription. La voici en vieux allemand :

ERST BÆR HIER FAM [1].

Il n'y avait rien à dire contre le témoignage de pareilles autorités. J'ajoutai sur parole la foi la plus entière à l'histoire de notre étudiant, qui n'est que la préface d'une autre plus originale encore, et qui viendra en son lieu.

Pendant ce temps nous avions traversé un passage, puis une grande place, et nous nous trouvions enfin en face de la cathédrale. C'est un bâtiment gothique d'un style assez remarquable, quoique contraire aux règles architec-

[1] C'est ici que le premier ours a été pris.

turales du temps, puisqu'il n'offre, malgré sa qualité d'église métropolitaine, qu'un clocher et pas de tour; encore le clocher est-il tronqué à la hauteur de 191 pieds, ce qui lui donne l'aspect d'un vaste pain de sucre dont on aurait enlevé la partie supérieure. L'édifice fut commencé en 1421, sur les plans de Mathias Heins, qui avaient obtenu la préférence sur ceux de son compétiteur dont on ignore le nom. Ce dernier dissimula le ressentiment qu'il éprouvait de cette humiliation; et, comme le monument était déjà parvenu à une certaine hauteur, il demanda un jour à Mathias la permission de l'accompagner sur la plate-forme. Mathias, sans défiance, lui accorda cette demande avec une facilité qui faisait plus d'honneur à son amour-propre qu'à sa prudence, passa le premier et commença à lui montrer, dans tous leurs détails, les travaux que son rival avait eu un instant l'espoir de diriger. Celui-ci se répandit en éloges pompeux sur le talent de son confrère, qui, jaloux de lui prouver qu'il les métitait, l'invita à le suivre dans les autres parties du monu-

ment, et lui montra le chemin le plus court, en s'aventurant, à soixante pieds du sol, sur une planche portant, par ses deux extrémités, sur deux murs en retour et formant un angle. Au même instant on entendit un grand cri. Le malheureux architecte avait été précipité.

Nul ne fut témoin du malheur de Mathias, si ce n'est son rival. Celui-ci raconta que le poids du corps avait fait tourner la planche, mal d'aplomb sur deux murs qui n'étaient pas de niveau, et qu'il avait eu la douleur de voir tomber Mathias sans pouvoir lui porter secours. Huit jours après, il obtint la survivance du défunt, auquel il fit élever, à la place même de sa chute, une magnifique statue; ce qui lui acquit dans toute la ville de Berne une grande réputation de modestie.

Nous entrâmes dans l'église qui n'offre à l'intérieur, comme tous les temples protestans, rien de remarquable; deux tombeaux seulement s'élèvent de chaque côté du chœur : l'un est celui du duc de Zœringen, fondateur de la ville; l'autre, celui de Frédéric Steiger, qui était

avoyer de Berne lorsque les Français s'en emparèrent en 1798.

En sortant de la cathédrale, nous allâmes visiter la promenade intérieure : on la nomme, je crois, la Terrasse. Elle est élevée de 108 pieds au-dessus de la ville basse; une muraille de cette hauteur, coupée à pic comme un rempart, maintient les terres et les préserve d'un éboulement.

C'est de cette terrasse que l'on découvre une des plus belles vues du monde. Au pied s'étendent, comme un tapis bariolé, les toits des maisons au milieu desquelles serpente l'Aar, rivière capricieuse et rapide dont les eaux bleues prennent leur source dans les glaces du Finster-Aarhorn, et qui enceint de tous côtés Berne, ce vaste château-fort dont les montagnes environnantes sont les ouvrages avancés. Au second plan s'élève le Gürthen, colline de trois ou quatre mille pieds de haut, et qui sert de passage à la vue pour arriver à la grande chaîne de glaciers qui ferme l'horizon comme un mur de diamant; espèce de ceinture res-

plendissante, au-delà de laquelle il semble que doit exister le monde des Mille et une Nuits; écharpe aux milles couleurs, qui, le matin, sous les rayons du soleil, prend toutes les nuances de l'arc-en-ciel, depuis le bleu foncé jusqu'au rose tendre; palais fantastique qui, le soir, lorsque la ville et la plaine sont déjà plongées dans la nuit, resté illuminé quelque temps encore par les dernières lueurs du jour expirant lentement au sommet.

Cette magnifique plate-forme, toute plantée de beaux arbres, est la promenade intérieure de la ville. Deux cafés, placés aux deux angles de la terrasse, fournissent des glaces excellentes aux promeneurs: entre ces deux cafés, et au milieu du parapet de la terrasse, une inscription allemande, gravée sur une pierre, constate un événement presque miraculeux. Un cheval fougueux, qui emportait un jeune étudiant, se précipita, avec son cavalier, du haut de la plate-forme: le cheval se tua sur le pavé, mais le jeune homme en fut quitte pour quelques contusions. La bête et l'homme

avaient fait un saut perpendiculaire de cent huit pieds. Voici la traduction littérale de cette inscription.

« Cette pierre fut érigée en l'honneur de la toute-puissance de Dieu, et pour en transmettre le souvenir à la postérité. — D'ici le sieur Théobald Vëinzœpfli, le 25 mai 1654, sauta en bas avec son cheval. Après cet accident il desservit trente ans l'église en qualité de pasteur, et mourut très-vieux et en odeur de sainteté, le 25 novembre 1694. »

Une pauvre femme, condamnée aux galères, séduite par cet antécédent, tenta depuis le même saut pour échapper aux soldats qui la poursuivaient ; mais, moins heureuse que Vëinzœpfli, elle se brisa sur le pavé.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cette vue magnifique, nous nous acheminâmes vers la porte d'en bas afin de faire le tour de Berne par l'Altenberg, jolie colline chargée de vignes, qui s'élève de l'autre côté de l'Aar, un peu au dessus du niveau de la ville. Chemin faisant, on nous montra une petite auberge

gothique qui a pour enseigne une botte. Voici à quelle tradition se rattache cette enseigne que l'on peut s'étonner à juste titre de trouver à la porte d'un marchand de vin.

Henri IV avait envoyé, en 1602, Bassompierre à Berne en qualité d'ambassadeur près des treize cantons, pour renouveler avec eux l'alliance déjà jurée en 1582 entre Henri III et la Fédération. Bassompierre, par la franchise de son caractère et la loyauté de ses relations, réussit à aplanir les difficultés de cette négociation, et à faire des Suisses des alliés et des amis fidèles de la France. Au moment de son départ, et comme il venait de monter à cheval à la porte de l'auberge, il vit s'avancer de son côté les treize députés des treize cantons, tenant chacun un énorme *widercome* à la main, et venant lui offrir le coup de l'étrier. Arrivés près de lui, ils l'entourèrent, levèrent ensemble les treize coupes qui contenaient chacune la valeur d'une bouteille, et portant unanimement un toast à la France, ils avalèrent la liqueur d'un seul trait. Bassompierre, étourdi

d'une telle politesse, ne vit qu'un moyen de la leur rendre. Il appela son domestique, lui fit mettre pied à terre, lui ordonna de tirer sa botte, la prit par l'éperon, fit vider treize bouteilles de vin dans ce vase improvisé; puis, se levant à son tour, pour rendre le toast qu'il venait de recevoir: Aux treize cantons, dit-il, et il avala les treize bouteilles.

Les Suisses trouvèrent que la France était dignement représentée.

Cent pas plus loin nous étions à la porte d'en bas. Nous traversâmes l'Aar sur un assez beau pont de pierre; puis une course d'une demi-heure nous conduisit au sommet de l'Atenberg. Là, on retrouve la même vue à peu près que celle qu'on a de la terrasse de la cathédrale, excepté que de ce second belvédère la ville de Berne forme le premier plan du tableau.

Nous abandonnâmes bientôt cette promenade, toute magnifique qu'elle était. Comme aucun arbre n'y tempérait l'ardeur des rayons du soleil, la chaleur y était étouffante; de

l'autre côté de l'Aar, au contraire, nous apercevions un bois magnifique dont les allées étaient couvertes de promeneurs. Nous craignîmes un instant d'être réduits à retourner sur nos pas pour retrouver le pont que nous avions déjà traversé; mais nous aperçûmes au dessous de nous un bac à l'aide duquel s'oppérait le passage, au grand bénéfice du batelier, car nous fûmes obligés d'attendre un quart d'heure notre tour d'inscription. Ce batelier est un vieux serviteur de la république à qui la ville a donné pour récompensé de ses services le privilége exclusif du transport des passagers qui veulent traverser l'Aar. Ce transport s'opère moyennant une rétribution de deux sous, à laquelle échappent les membres de deux classes de la société qui n'ont cependant dans l'exercice de leurs fonctions aucun rapport probable, les sages-femmes et les soldats. Comme j'avais fait quelques questions à mon *passeur*, il se crut en droit à son tour, en me reconnaissant pour Français, de m'en adresser une. Il me demanda si j'étais

pour l'ancien ou pour le nouveau roi. Ma réponse fut aussi catégorique que sa demande : — Ni pour l'un, ni pour l'autre.

Les Suisses sont en général très-questionneurs et très-indiscrets dans leurs questions ; mais ils y mettent une bonhomie qui en fait disparaître l'impertinence ; puis, lorsque vous leur avez dit vos affaires, ils vous racontent à leur tour les leurs avec ces détails intimes que l'on réserve ordinairement pour les amis de la maison. A table d'hôte, et au bout d'un quart d'heure, on connaît son voisin, comme si l'on avait vécu vingt ans avec lui. Du reste, vous êtes parfaitement libre de répondre ou de ne pas répondre à ces questions, qui sont ordinairement celles que vous font les registres des maîtres d'auberge : — Votre nom, votre profession, d'où venez-vous, où allez-vous ? — et qui remplacent avantageusement l'exhibition du passeport, en indiquant aux amis qui vous suivent ou que vous suivez, l'époque à laquelle on est passé, et la route qu'on a prise.

Comme il nous était absolument égal d'aller d'un côté ou d'un autre, pourvu que nous vissions quelque chose de nouveau, nous suivîmes la foule; elle se rendait à la promenade de l'Engi, qui est la plus fréquentée des environs de la ville. Un grand rassemblement était formé devant la porte d'Aarberg; nous en demandâmes la cause, on nous répondit laconiquement : *Les ours*. Nous parvînmes en effet jusqu'à un parapet autour duquel étaient appuyés comme sur une galerie de salle de spectacle deux ou trois cents personnes occupées à regarder les gentillesses de quatre ours monstrueux, séparés par couples et habitant deux grandes et magnifiques fosses tenues avec la plus grande propreté et dallées comme des salles à manger.

L'amusement des spectateurs consistait, comme à Paris, à jeter des pommes, des poires et des gâteaux aux habitans de ces deux fosses; seulement leur plaisir se compliquait d'une combinaison que j'indiquerai à M. le directeur du Jardin des Plantes, et que je

l'invite à naturaliser pour la plus grande joie des amateurs

La première poire que je vis jeter aux Martins bernois fut avalée par l'un deux sans aucune opposition extérieure; mais il n'en fut pas de même de la seconde. Au moment où, alléché par ce premier succès, il se levait nonchalamment pour aller chercher son dessert à l'endroit où il était tombé, un autre convive, dont je ne pus reconnaître la forme, tant son action fut agile, sortit d'un petit trou pratiqué dans le mur, s'empara de la poire, au nez de l'ours stupéfait, et rentra dans son terrier aux grands applaudissemens de la multitude. Une minute après, la tête fine d'un renard montra ses yeux vifs et son museau noir et pointu à l'orifice de sa retraite, attendant l'occasion de faire une nouvelle curée aux dépens du maître du château dont il avait l'air d'habiter un pavillon.

Cette vue me donna l'envie de renouveler l'expérience, et j'achetai des gâteaux comme l'appât le plus propre à réveiller l'appétit individuel des deux antagonistes. Le renard, qui

devina sans doute mon intention en me voyant appeler la marchande, fixa ses yeux sur moi et ne me perdit plus de vue. Lorsque j'eus fait provision de vivres et que je les eus emmagasinés dans ma main gauche, je pris une tartelette de la main droite et la montrai au renard; le sournois fit un petit mouvement de tête comme pour me dire : Sois tranquille, je comprends parfaitement; puis il passa sa langue sur ses lèvres avec l'assurance d'un gaillard qui est assez certain de son affaire pour se pourlécher d'avance. Je comptais cependant lui donner une occupation plus difficile que la première. L'ours, de son côté, avait vu mes préparatifs avec une certaine manifestation d'intelligence, et se balançait gracieusement assis sur son derrière, les yeux fixes, la gueule ouverte et les pattes tendues vers moi. Pendant ce temps, le renard, rampant comme un chat, était sorti tout-à-fait de son terrier, et je m'aperçus que c'était une cause accidentelle plutôt encore que la vélocité de sa course qui m'avait empêché de reconnaître à

quelle espèce il appartenait lors de sa première apparition : la malheureuse bête n'avait pas de queue.

Je jetai le gâteau, l'ours le suivit des yeux se laissa retomber sur ses quatre pattes pour venir le chercher; mais au premier pas qu'il fit, le renard s'élança par-dessus son dos d'un bond dont il avait pris la mesure si juste, qu'il tomba le nez sur la tartelette; puis, faisant un grand détour, il décrivit une courbe pour rentrer à son terrier. L'ours furieux, appliquant à l'instant à sa vengeance ce qu'il savait de géométrie, prit la ligne droite avec une vivacité dont je l'aurais cru incapable; le renard et lui arrivèrent presque en même temps au trou, mais le renard avait l'avance, et les dents de l'ours claquèrent en se rejoignant à l'entrée du terrier au moment même où le larron venait d'y disparaître. Je compris alors pourquoi le pauvre diable n'avait plus de queue.

Je renouvelai plusieurs fois cette expérience à la grande satisfaction des curieux et du re-

nard, qui, sur quatre gâteaux, en attrapait toujours deux.

Les ours qui habitent la seconde fosse sont beaucoup plus jeunes et plus petits. J'en demandai la cause, et j'appris qu'ils étaient les successeurs des autres, et qu'à leur mort ils devaient hériter de leur place et de leur fortune. Ceci exige une explication.

Nous avons dit comment, après sa fondation par le duc de Zœringen, Berne avait reçu son nom, et la part que le genre animal avait prise à son baptême. Depuis ce temps, les ours devinrent les armes de la ville, et l'on résolut non seulement de placer leur effigie dans le blason, sur les fontaines, dans les horloges et sur les monumens, mais encore de s'en procurer de vivans, qui seraient nourris et logés aux frais des habitans. Ce n'était pas chose difficile, on avait qu'à étendre la main vers la montagne et à choisir. Deux jeunes oursins furent pris et amenés à Berne, où bientôt ils devinrent, par leur grace et leur

gentillesse, un objet d'idolâtrie pour les bourgeois de la ville.

Sur ces entrefaites, une vieille fille fort riche, et qui, vers les dernières années de sa vie, avait manifesté pour ces aimables animaux une affection toute particulière, mourut, ne laissant d'autres héritiers que des parens assez éloignés. Son testament fut ouvert avec les formalités d'usage, en présence de tous les intéressés. Elle laissait 60,000 livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital de Berne, pour y fonder un lit en faveur de l'un des membres de sa famille. Les ayans-droit attaquèrent le testament sous prétexte de captation; un avocat d'office fut nommé aux défendeurs, et comme c'était un homme d'un grand talent, l'innocence des malheureux quadrupèdes, que l'on voulait spolier de leur héritage, fut publiquement reconnue, le testament déclaré bon et valable, et les légataires furent autorisés à entrer immédiatement en jouissance

La chose était facile : la fortune de la dona-

trice consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs de capital qui la composaient furent versés au trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge d'en compter les intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel, ils donnèrent en leur nom des dîners parfaitement servis et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

Malheureusement rien n'est stable dans les choses humaines! Quelques générations d'ours avaient joui à peine de ce bien-être inconnu jusqu'alors à leur espèce, quand la révolution française éclata. L'histoire de nos héros ne se trouve pas liée d'une manière assez intime à cette grande catastrophe, pour que nous remontions ici à toutes ses causes, ou que nous la suivions dans tous ses résultats; nous ne

nous occuperons que des événemens dans lesquels ils ont joué un rôle.

La Suisse était trop près de la France pour ne pas éprouver quelque atteinte du grand tremblement de terre dont le volcan révolutionnaire secouait le monde : elle voulut résister cependant à cette lave militaire qui sillonna l'Europe. Le canton de Vaux se déclara indépendant : Berne rassembla ses troupes ; victorieuse d'abord dans la rencontre de Neueneck, elle fut vaincue dans les combats Straubrunn et de Grauholz, et les vainqueurs, commandés par les généraux Brune et Schaunbourg, firent leur entrée dans la capitale. Trois jours après le trésor bernois fit sa sortie.

Onze mulets chargés d'or prirent la route de Paris : deux d'entre eux portaient la fortune des malheureux ours, qui, tout modérés qu'ils étaient dans leurs opinions, se trouvaient compris sur la liste des aristocrates et traités en conséquence. Il leur restait bien l'hôtel de leurs fondés de pouvoirs, que les Français n'avaient pu emporter ; mais ceux-ci justifiaient

du titre de propriété, de sorte que ce dernier débris de leur splendeur passée fut entraîné dans le naufrage de leur fortune.

Un grand exemple de philosophie fut alors donné aux hommes par ces nobles animaux ; ils se montrèrent aussi dignes dans le malheur qu'ils s'étaient montrés humbles dans la prospérité, et ils traversèrent, respectés de tous les partis, les cinq années de révolution qui agitèrent la Suisse depuis 1798 jusqu'en 1803.

Cependant la Suisse avait abaissé ses montagnes sous la main de Bonaparte, comme l'Océan ses vagues à la voix de Dieu. Le premier consul la récompensa en proclamant l'acte de médiation, et les dix-neuf cantons respirèrent abrités sous l'aile que la France étendait sur eux.

A peine Berne fut-elle tranquille qu'elle s'empressa de réparer les pertes faites par ses citoyens. Alors ce fut à qui solliciterait un emploi du gouvernement, réclamerait une indemnité au trésor, demanderait une récompense à la nation. Ceux-là seuls qui avaient le

plus de droit pour tout obtenir dédaignèrent toute démarche, et attendirent, dans le silence du bon droit, que la république pensât à eux.

La république justifia sa devise sublime : *Un pour tous, tous pour un.* Une souscription fut ouverte en faveur des ours; elle produisit 60,000 francs. Avec cette somme, si modique en comparaison de celle qu'ils avaient possedée, le conseil de la ville acheta un lot de terres qui rapportait 2,000 livres de rente. Les malheureuses bêtes, après avoir été millionnaires, n'étaient plus qu'éligibles [1].

Encore cette petite fortune se trouva-t-elle bientôt réduite à moitié par un nouvel accident, mais qui était, cette fois, en dehors de toute commotion politique. La fosse qu'habitaient les ours était autrefois enfermée dans la ville, et touchait aux murs de la prison. Une nuit, un détenu condamné à mort, étant parvenu à se procurer un poinçon de fer, se mit à percer un trou dans la muraille; après deux

[1] Le droit d'éligibilité est fixé à Genève à 9 francs; je crois qu'il en est de même à Berne.

ou trois heures de travail, il crut entendre que du côté opposé du mur on travaillait aussi à quelque chose de pareil : cela lui donna un nouveau courage. Il pensa qu'un malheureux prisonnier comme lui habitait le cachot contigu, et il espéra qu'une fois réuni à lui, leur fuite commune deviendrait plus facile, le travail étant partagé. Cet espoir ne faisait que croître à mesure que la besogne avançait ; le travailleur caché opérait avec une énergie qui paraissait lui faire négliger toute précaution : les pierres détachées par lui roulaient bruyamment ; son souffle se faisait entendre avec force. Le condamné n'en sentit que mieux la nécessité de redoubler d'efforts, puisque l'imprudence de son compagnon pouvait, d'un moment à l'autre, trahir leur évasion. Heureusement il restait peu de chose à faire pour que le mur fût mis à jour. Une grosse pierre seulement résistait encore à toutes ses attaques, lorsqu'il la sentit s'ébranler ; cinq minutes après, elle roula du côté opposé. La fraîcheur de l'air extérieur pénétra jusqu'à lui ; il vit que le secours inespéré

qu'il avait reçu venait du dehors, et ne voulant pas perdre de temps, il se mit en devoir de passer par l'étroite ouverture qui lui était offerte d'une manière si inattendue. A moitié chemin, il rencontra un des ours qui faisait, de son côté, tous ses efforts pour pénétrer dans le cachot. Il avait entendu le bruit que faisait le détenu à l'intérieur de la prison, et par l'instinct de destruction naturel aux animaux, il s'était mis à le seconder de son mieux.

Le condamné se trouvait entre deux chances, être pendu ou dévoré; la première était sûre, la seconde était probable : il choisit la seconde qui lui réussit. L'ours, intimidé par la puissance qu'exerce toujours l'homme, même sur l'animal le plus féroce, le laissa fuir sans lui faire de mal.

Le lendemain le geôlier, en entrant dans la prison, trouva une étrange substitution de personne : l'ours était couché sur la paille du prisonnier.

Le geôlier s'enfuit sans prendre le temps de refermer la porte; l'ours le suivit gravement,

et trouvant toutes les issues ouvertes, arriva jusqu'à la rue et s'achemina tranquillement vers la place du marché aux herbes. On devine l'effet que produisit sur la foule marchande l'aspect de ce nouvel amateur. En un instant, la place se trouva vide, et bientôt l'arrivant put choisir, parmi les fruits et les légumes étalés, ceux qui étaient le plus à sa convenance. Il ne s'en fit pas faute, et au lieu d'employer son temps à regagner la montagne, où personne ne l'aurait probablement empêché d'arriver, il se mit à faire fête de son mieux aux poires et aux pommes, fruits pour lesquels, comme chacun sait, cet animal a la plus grande prédilection. Sa gourmandise le perdit.

Deux maréchaux, dont la boutique donnait sur la place, avisèrent un moyen de reconduire le fugitif à sa fosse. Ils firent chauffer presque rouges deux grandes tenailles, et s'approchant de chaque côté du maraudeur, au moment où il était le plus absorbé par l'attention qu'il portait à son repas, ils le pincèrent vigoureusement chacun par une oreille.

L'ours sentit du premier abord qu'il était pris; aussi ne tenta-t-il aucune résistance, et suivit-il humblement ses conducteurs, sans protester autrement que par quelques cris plaintifs, contre l'illégalité des moyens qu'on avait employés pour opérer son arrestation.

Cependant, comme on pensa qu'un pareil accident pourrait se renouveler, et ne finirait peut-être pas une seconde fois d'une manière aussi pacifique, le conseil de Berne décréta qu'on transporterait les ours hors de la ville, et qu'on leur bâtirait deux fosses dans les remparts.

Ce sont ces deux fosses qu'ils habitent aujourd'hui, et dont la construction est venue réduire de moitié leur capital, car elle coûta 30,000 fr; et pour se procurer cette somme, il fallut qu'ils laissassent prendre une inscription de première hypothèque sur leur propriété.

Aussitôt que j'eus consigné tous ces détails sur mon album nous nous remîmes en route pour achever nos courses à l'entour de Berne.

Une magnifique allée d'arbres s'offrait à nous; nous la suivîmes comme le faisait tout le monde. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes l'eau sur un bateau, et nous nous trouvâmes au Reichenbach, entre une joyeuse et bruyante guinguette suisse, et le vieux et morne château de Rodolphe d'Erlac; l'une nous offrait un bon déjeuner, l'autre un grand souvenir; la faim prit le pas sur la poésie : nous entrâmes à la guingette.

C'est une admirable chose qu'une guinguette allemande pour quiconque aime la valse et la choucroute. Malheureusement je ne pouvais jouir que de l'un de ces plaisirs.

Aussi à peine eus-je déjeuné tant bien que mal, que je me jetai au milieu de la salle de danse, offrant à la première paysanne qui se trouva près de moi ma main, qu'elle accepta sans trop de façon, bien que j'eusse des gants, luxe tout-à-fait inconnu dans cette joyeuse assemblée. Je partis aussitôt, saisissant du premier coup la mesure de cette valse balancée et rapide, comme si toutes mes études avaient

été dirigées du côté de cet art. Il est vrai de dire que l'orchestre nous secondait merveilleusement, quoique composé entièrement de musiciens de village, qui jouaient de je ne sais quels instrumens; et je dois dire qu'aucun de nos orchestres parisiens ne m'a jamais paru mieux approprié à cette danse.

La valse finie, je demandai à ma danseuse, en allemand très-intelligible, la permission de l'embrasser; c'est l'une des phrases de cette langue dont la construction et l'accent sont le mieux restés dans ma mémoire : elle me l'accorda de fort bonne grâce.

Le château de Reichenbach eut ensuite notre visite. Une tradition moitié historique, moitié poétique, comme toutes les traditions suisses, s'y rattache. C'est là que le vieux Rodolphe d'Erlac se reposait de ses travaux guerriers et passait les derniers jours d'une vie si utile à sa patrie et si honorée de ses concitoyens. Un jour, son gendre Rudenz vient le voir, comme il avait l'habitude de le faire; une discussion s'engage entre le vieillard et le jeune homme

sur la dot que le premier devait payer au second. Rudenz s'emporte, saisit à la cheminée l'épée du vainqueur de Laupen, frappe le vieillard qui expire sur le coup, et se sauve. Mais les deux chiens de Rodolphe, qui étaient à l'attache de chaque côté de la porte, brisent leurs chaînes, poursuivent le fugitif dans la montagne, et reviennent deux heures après couverts de sang : on ne revit jamais Rudenz.

Le jeune homme qui nous raconta cette anecdote revenait à Berne : il nous proposa de faire route avec lui ; nous acceptâmes. Chemin faisant, nous lui dîmes ce que nous avions déjà vu, et nous nous informâmes près de lui s'il ne nous restait pas quelque chose à voir. Il se trouva que nous avions déjà exploré à peu près toute la partie pittoresque de la ville; cependant il nous proposa de faire un petit circuit et de rentrer à Berne par la tour de Goliath.

La tour de Goliath est ainsi nommée, parce qu'elle sert de niche à une statue colossale de saint Christophe.

Comme cette dénomination ne doit pas pa-

raître au lecteur beaucoup plus conséquente qu'elle ne me le parut à moi-même, je vais lui expliquer incontinent quelle analogie existe entre le guerrier philistin et le pacifique Israélite.

Vers la fin du xve siècle, un riche et religieux seigneur fit don à la cathédrale de Berne d'une somme considérable qui devait être employée à l'achat de vases sacrés. Cette disposition testamentaire s'exécuta religieusement, et un magnifique saint-sacrement fut acheté et renfermé dans le tabernacle. Possesseurs de cette nouvelle richesse, les desservans de l'église pensèrent aussitôt aux moyens de la mettre à l'abri de tout accident. On ne pouvait placer une garde humaine dans le sanctuaire; on chercha parmi la milice céleste quel était le saint qui donnait le plus de garantie de vigilance et de dévouement. Saint Christophe, qui avait porté Notre-Seigneur sur ses épaules, et dont la taille gigantesque constatait la force, obtint, après une légère discussion, la préférence sur saint Michel, que l'on regardait

comme trop jeune pour avoir la prudence nécessaire à l'emploi dont on voulait l'honorer. On chargea le plus habile sculpteur de Berne de modeler la statue que l'on devait placer près de l'autel pour épouvanter les voleurs, comme on place un mannequin dans un champ de chenevis pour effrayer les oiseaux. Sous ce rapport, lorsque l'œuvre fut achevée, elle dut certainement réunir tous les suffrages, et saint Christophe lui-même, si Dieu lui accorda la jouissance de voir du ciel le portrait qu'on avait fait de lui sur la terre, dut être fort émerveillé du caractère guerroyant qu'avait pris, sous le ciseau créateur de l'artiste, sa tranquille et pacifique personne.

En effet, l'image sainte était haute de vingt-deux pieds, portait à la main une hallebarde, au côté une épée et était peinte, de la tête aux pieds, en rouge et en bleu, ce qui lui donnait une apparence tout-à-fait formidable.

Ce fut donc avec toutes ces chances de remplir fidèlement sa mission, et après avoir entendu un long discours sur l'honneur qui lui

était accordé, et sur les devoirs que cet honneur lui imposait, que le saint fut installé en grande pompe derrière le maître-autel, qu'il dépassait de toute la longueur du torse.

Deux mois après le saint-sacrement était volé.

On devine quelle rumeur cet accident causa dans la paroisse, et la déconsidération qui en rejaillit tout naturellement sur le pauvre saint. Les plus exaspérés disaient qu'il s'était laissé corrompre, les plus modérés, qu'il s'était laissé intimider. Un troisième parti, plus fanatique que les deux autres, déblatérait aussi contre lui sans ménagement aucun : c'était le parti des Michélistes, qui, en minorité lors de la discussion, avait conservé sa rancune religieuse avec toute la fidélité d'une haine politique. Bref, à peine si une ou deux voix osèrent prendre la défense du gardien infidèle. Il fut donc ignominieusement exilé du sanctuaire qu'il avait si mal défendu; et comme on était en guerre avec les Fribourgeois, on le chargea de protéger la tour de Lombach qui s'élevait

hors de la ville, en avant de la porte de Fribourg. On lui tailla dans cette porte la niche qu'il habite encore de nos jours, et on l'y plaça comme un soldat dans une guérite, avec l'injonction d'être plus vigilant cette fois qu'il ne l'avait été la première.

Huit jours après, la tour de Lombach était prise.

Cette conduite inouie changea la déconsidération en mépris : le malheureux saint fut dès-lors regardé par les hommes les plus raisonnables non seulement comme un lâche, mais encore comme un traître, et débaptisé d'un commun accord. On le dépouilla du nom respecté qu'il avait compromis pour le flétrir d'un nom abomidable. On l'appela Goliath.

En face de lui, et dans l'attitude de la menace, est une jolie petite statue de David tenant une fronde à la main.

Première Course dans l'Oberland.

LE LAC DE THUN.

La seconde journée que nous passâmes à Berne fut consacrée à visiter la ville, matériellement parlant. Notre excursion investigatrice de la veille en avait écrémé tout le pittoresque et toute la poésie.

Après la cathédrale, dont nous avons parlé,

il nous restait encore à voir, en fait de monumens, l'église du Saint-Esprit, l'Arsenal, la Monnaie, les greniers publics, l'Hôpital et l'hôtel de l'État où résident les avoyers et les trésoriers. Toutes ces bâtisses datent de 1718 à 1740; c'est dire que tous les itinéraires les recommandent aux voyageurs comme de magnifiques constructions, et que tous les artistes les regardent comme d'assez pauvres baraques.

Nous partîmes de Berne à sept heures et demie du soir; la route jusqu'à Thun est une des moins montueuses et des plus faciles de toute la Suisse. En général, les chemins des cantons de Vaud, de Fribourg et de Berne sont admirablement tenus; et comme le gouvernement de ces cantons a eu le premier, je crois, entre tous les gouvernemens du monde cette pensée, que les grandes routes étaient faites non seulement pour les gens en voiture, mais encore pour les piétons, il a fait placer de distance en distance des bancs comme sur une promenade, et près de ces bancs une co-

lonne tronquée sur laquelle les colporteurs peuvent déposer et recharger leur fardeau.

Deux heures après notre départ, la nuit nous enveloppa, mais de cette ombre transparente qui indique le lever de la lune; elle était cependant encore invisible pour nous. La grande famille des glaciers, spectres immobiles et mélancoliques, qui fermait l'horizon et regardait dormir la plaine, s'élevait entre elle et nous; bientôt cependant leurs cimes se colorèrent d'un léger reflet d'argent mat qui devint de plus en plus vif. Alors et directement derrière la tête neigeuse de l'Eïger apparut, échancré par la montagne, un globe de feu qu'on aurait pu croire un de ces fanaux de guerre qui appelaient la vieille Suisse aux armes. Bientôt après il reprit sa forme sphérique, parut reposer légèrement sur l'extrémité de la pointe aiguë, comme le feu Saint-Elme au bout d'un mât; puis enfin, se balançant ainsi qu'un aérostat qui fuit la terre, il prit son vol lent et silencieux vers le ciel.

Nous continuâmes ainsi notre route au mi-

lieu de tous les fantastiques enchantemens de la nuit, sans perdre de vue un instant la muraille de neige vers laquelle nous avancions et de laquelle nous arrivaient, quoique nous en fussions éloignés encore de près de six lieues, des rumeurs inconnues et plaintives, produites par la chute des avalanches et le craquement des glaciers. De temps en temps, à droite ou à gauche, un bruissement plus rapproché nous faisait tourner la tête; c'était quelque cascade jetant à une montagne son écharpe de gaze, ou quelque bois de sapins dans les cimes desquels passait la brise, et qui se plaignent les unes aux autres dans une langue que doivent comprendre ceux qui l'habitent. Les choses en apparence les plus inanimées ont reçu comme nous de Dieu des voix pour se réjouir ou pour pleurer, des accens pour louer ou pour maudire. Écoutez la terre pendant une belle nuit d'été; écoutez l'Océan pendant une tempête.

Nous arrivâmes à dix heures et demie à Thun, désespérés de n'avoir pas encore cinq

ou six lieues à faire par une si belle nuit.

Ici notre mode de voyage allait changer, et les grandes routes allaient faire place aux lacs et aux montagnes. Nous réglâmes nos comptes avec notre cocher ; il était désespéré de nous quitter, disait-il. Nous comprîmes que c'était une manière honnête de nous prier d'ajouter quelque chose à son pour boire : comme c'était un très-brave garçon, cela ne fit point difficulté. Un quart-d'heure après il revint nous dire tout consolé qu'il avait trouvé une dame et un monsieur à reconduire à Lausanne.

Comme Thun n'offre rien de remarquable que son école d'artillerie, et que nous n'étions pas venus en Suisse pour voir tirer le canon, je retins ma place pour Interlaken dans le bateau de poste, non que ce moyen de transport fût le plus commode, mais parce que j'espérais accrocher, chemin faisant, quelque tradition aux passagers. Le lendemain, à neuf heures et demie, nous partîmes.

On s'embarque à la porte même de l'au-

berge. Pendant dix minutes à peu près on remonte l'Aar qui descend des glaciers du Finster-Ahorn, se précipite aux rochers de la Handek d'une hauteur de 300 pieds, et vient alimenter, en les traversant dans toute leur largeur, les deux lacs de Brientz et de Thun, séparés l'un de l'autre par le charmant village d'Interlaken, dont le nom seul indique la position. Après ces dix minutes de marche, on entre dans le lac.

Aussitôt l'horizon s'élargit sur tous les points, demeurant cependant plus borné à gauche qu'à droite; car à gauche une colline[1] couverte de bois borde le lac dans toute sa longueur, et, de la distance où on la voit, semble un mur tapissé de lierre, tandis qu'à droite le paysage s'étend en présentant deux étages de montagnes, dont les secondes ont l'air de regarder par dessus les premières. De

[1] Il faut toujours entendre par colline une élévation de terrain de 3 à 4,000 pieds, et par montagne une masse de 6,000 à 12,000 pieds de hauteur.

temps en temps ce premier plan s'ouvre et présente la gorge bleuâtre d'une vallée qui, des bords du lac, paraît large comme un fossé de citadelle, et qui à son entrée présente une ouverture d'une lieue.

La première ruine qui frappe les yeux en entrant dans le lac est celle du manoir de Schadeau, qui fut élevé au commencement du XVIIe siècle par un descendant de la famille d'Erlac. Sa vue ne rappelle aux habitans aucune tradition historique; d'ailleurs celui de Stratlingen, situé une demi-lieue plus loin, l'écrase de ses souvenirs.

Le chef de cette maison, si l'on en croit la chronique d'Einigen, n'est autre qu'un Ptolémée issu par sa mère du sang royal d'Alexandrie, et par son père d'une famille patricienne de Rome. Converti au christianisme par un miracle (il avait aperçu une croix entre les bois d'un cerf qu'il chassait), il prit à son baptême le nom de Théode-Rik, et, fuyant les persécutions de l'empereur Adrien, se présenta à la cour du duc de Bourgogne, alors en

guerre avec le roi de France[1]. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, il fut convenu entre les chefs qu'un combat singulier déciderait de la querelle; le duc de Bourgogne nomma Théode-Rik son champion, et le jour du combat fut fixé. Mais dans la nuit le tenant du roi de France vit en rêve l'archange Michel combattant pour son adversaire. Cette vision lui inspira une telle épouvante, qu'en se réveillant il se déclara vaincu. Le duc de Bourgogne, reconnaissant envers Théode-Rik d'une victoire où l'intervention divine s'était manifestée d'une manière si visible, lui donna en récompense sa fille Demut et le Hübsland, dot qui se composait de la petite Bourgogne et du lac vandalique[2]. C'est au bord de ce lac, et dans la partie la plus pit-

[1] On sent que nous laissons parler ici la chronique, et que le *roi de France* et le *duc de Bourgogne* du XI[e] siècle appartiennent entièrement à son auteur. Nous n'avons pas assez d'imagination pour nous permettre de pareilles hardiesses historiques.

[2] Le lac de Thun est nommé par les historiens du VII[e] siècle *Lacus Vandalicus*.

toresque de la contrée, que le nouveau maître de ce beau pays fit bâtir le château de Strätlingen.

Deux cents ans après ces événemens, sire Arnold de Strätlingen, descendant de Théode-Rik, fonda, en l'honneur de l'assistance miraculeuse que saint Michel avait prêtée à son ancêtre, l'église de Paradis qu'il dédia à ce saint. Au moment où les ouvriers venaient d'en poser la dernière pierre, une voix se fit entendre, qui dit : « Ici se trouve un trésor si grand, que personne n'en pourrait payer la valeur. » On se mit aussitôt en quête de ce trésor, et l'on trouva dans le maître-autel une roue du char du prophète Élie et 67 cheveux de la Vierge. La cavité avait été pratiquée dans l'autel pour y introduire les malades et les possédés, qui, les jours de grande fête, y obtinrent maintes fois leur entière guérison.

Après bien des révolutions successives dans les autres parties du monde, la petite Bourgogne, qui était toujours soumise aux seigneurs de la même race, fut érigée en royaume.

Le roi Rodolphe et la reine Berthe, dont nous avons vu à Payerne la selle et le tombeau, y régnaient vers le xe siècle; mais les mœurs simples et religieuses qui les avaient immortalisés firent bientôt place au luxe et à l'impiété. La contrée qui leur était soumise prit sous leurs successeurs le nom de *Zur Goldenen Lust*, « séjour d'or et de plaisir, » et le château de Spietz, qu'ils firent bâtir sur les rives du lac, celui de *Goldner Hof*, « cour dorée. » Enfin la licence et l'impiété furent portées à un tel degré dans ce petit royaume, que la miséricorde céleste se lassa, et que sa perte fut résolue. En conséquence, Ulric, le dernier seigneur de cette race, ayant le jour de son mariage invité sa cour à une promenade sur le lac, Dieu suscita une tempête, et d'un seul coup de vent fit chavirer toute cette petite flottille. Un instant le lac fut couvert de fleurs et de diamans; puis tout s'engloutit aussitôt, sans qu'une seule des personnes conviées à cette fête mortuaire obtînt grâce devant son juge.

Le même jour, la roue du char et les 67 cheveux de la Vierge disparurent. Oncques n'en entendit reparler depuis. — Une inscription gravée sur le roc indique l'endroit du lac qui fut témoin de cet événement.

Pendant que l'un des passagers nous racontait cette histoire tragique, le ciel paraissait se préparer à faire un miracle du même genre que celui qui avait éteint la famille royale des Stratlingen. Le jour s'était obscurci, les nuages s'abaissaient graduellement et nous dérobaient les cîmes blanches de la Blumlisalp et de la Yungfrau; ils s'étendaient ensuite sur la chaîne de montagnes moins élevée qui formait le second plan du tableau, tronquant leurs formes pour leur donner les aspects les plus bizarres et les plus inconnus; le Niesen surtout, magnifique pyramide qui s'élève dans des proportions parfaites à la hauteur de 5,000 pieds, paraissait se prêter avec une complaisance parfaite aux jeux les plus fantasques de ces capricieux enfans de l'air. Ce fut d'abord une nuée qui, arrêtée par son sommet

aigu, s'y fixa, et s'étendant sur ses larges épaules, prit la forme onduleuse d'une perruque à la Louis XIV ; puis, s'élargissant en cercle à son extrémité inférieure, vint se rejoindre sur sa poitrine et s'y nouer comme une cravate. Enfin cette masse transparente, s'épaississant et s'abaissant peu à peu, trancha complètement la tête du géant, et fit de sa base puissante une table sur laquelle la nappe paraissait mise pour un dîné auquel Micromégas aurait invité Gargantua.

J'étais très-occupé à faire toutes ces remarques, lorsqu'une espèce de bise visible qui semblait raser la terre accourut de la vallée à nous, plus rapide mille fois qu'un cheval de course. Ce qui la rendait ainsi visible n'était rien autre chose que la poussière neigeuse qu'elle avait enlevée aux cîmes des montagnes dont elle descendait; je la fis remarquer à notre pilote, qui me répondit d'une voix brève et sans même se retourner vers elle, tant il était occupé du gouvernail : Oui, oui, je la vois bien, et je vous réponds qu'elle va nous

donner une chasse sévère, si nous n'avons pas le temps de nous mettre à l'abri derrière ces rochers. Allons, mes enfans, cria-t-il aux bateliers, quatre bras à chaque rame, et nageons vivement! Les bateliers obéirent à l'instant, et notre petite embarcation rasa la surface du lac comme une hirondelle qui trempe le bout de ses ailes dans l'eau.

En même temps un premier coup de vent, messager de l'orage qui s'avançait, passa sur nous, emportant le chapeau du pilote. Celui-ci parut si indifférent à cet accident, que je crus qu'il ne s'en était pas aperçu. — Dites donc, maître, lui dis-je en étendant la main vers l'endroit où le feutre nageait sur le lac comme un petit bateau perdu, est-ce que vous ne voyez pas?

— Si, si, me répondit-il, toujours sans regarder.

— Eh bien! mais votre chapeau?

— L'administration m'en donnera un autre; c'est un cas prévu par mon marché avec elle.

Sans cela mes appointemens n'y suffiraient pas : c'est le cinquième de l'année.

— Très-bien. Alors bon voyage.

Au même moment le chapeau qui faisait eau par la cale, à ce qu'il paraît, sombra sous voile et disparut.

Pendant que je regardais le naufrage du pauvre feutre, je sentis le mouvement de la barque se ralentir. Je me retournai pour en voir la cause : deux de nos bateliers avaient abandonné leurs rames et roulaient vivement la toile qui couvrait notre bateau. Cette manœuvre fit pousser de grands cris à nos dames qui voyaient la pluie s'avancer rapidement et qui avaient compté sur cet abri pour les en garantir. Le pilote se retourna vers elles : — Voulez-vous en faire autant que mon chapeau? leur dit-il..... non. Eh bien! laissez-nous faire et tenez-vous tranquilles.

En effet, il était bien visible que nous n'aurions pas le temps de joindre l'abri que les rochers nous offraient, quoique nous n'en fussions plus éloignés que de cinquante pas,

le vent nous gagnait de vitesse, et il nous annonça son approche par les sifflemens aigus de ses premières bouffées chargées de neige. Au même moment notre petit bateau bondit sur l'eau, comme une pierre à laquelle un enfant fait faire des ricochets; nous étions au milieu de l'ouragan; notre petit Océan se donnait les airs d'avoir une tempête.

Cependant la chose était plus sérieuse qu'on ne pourrait le croire au premier abord; à l'endroit même où nous étions et pendant le dernier hiver, un bateau chargé de bois s'était englouti, et les bateliers ne s'étaient sauvés qu'en montant sur la pyramide que formait leur cargaison; ils avaient passé la nuit sur cette éminence qui le matin, entourée de glaçons que la gelée de la nuit avait consolidés autour d'elle, s'était trouvée le centre d'une petite île polaire. Ce ne fut qu'après être restés vingt-quatre heures dans cette situation, que d'autres bateliers vinrent les secourir.

Quant à nous, nous n'avions pas même

cette chance de salut; c'est ce que le pilote nous fit parfaitement comprendre en me demandant à demi-voix : — Savez-vous nager? Je compris parfaitement, et sous prétexte que n'ayant que ma blouse, je ne voulais pas l'exposer à être mouillée, je me débarrassai de l'espèce de fourreau dans lequel elle m'emboitait, et je me tins prêt à tout événement.

Nous en fûmes cependant quittes pour la peur; notre bateau, toujours emporté par le vent qui, le prenant en travers, avait l'air de vouloir le retourner, traversa ainsi le lac dans toute sa largeur, et aborda sans accident à la pointe de la Nase au dessous de la grotte de Saint-Beat.

En mettant pied à terre, je remerciai la tempête au lieu de lui garder rancune; grâce à elle, je pouvais faire un pélerinage au *Saint-Béaten Hohle* que je n'aurais pas eu l'occasion de visiter. Je payai donc mon passage à notre pilote et lui déclarai que, n'ayant plus qu'une lieue et demie à parcourir pour arriver à Nouhaus, où l'on trouve des voitures pour Inter-

laken, je ferais le reste du chemin à pied.

L'orage dura encore une demi-heure à peu près, pendant laquelle nous trouvâmes un abri dans une cabane bâtie à la base de la côte. Ce temps écoulé, le ciel s'éclaircit, le lac cessa de bouillonner, et notre embarcation se remit en route; tandis que je commençais mon ascension, accompagné d'un gamin qui s'était offert pour me servir de guide.

J'appris de lui, chemin faisant, que la grotte que nous allions visiter avait servi de demeure à Saint-Beat qui vint s'y établir au troisième siécle. Il l'avait conquise lui-même sur un dragon qui y faisait sa résidence et auquel il ordonna de laisser la place libre, ce que l'animal docile fit aussitôt. La légende dit qu'il était originaire d'Angleterre et d'une illustre naissance. Avant d'être converti et baptisé à Rome sous l'empereur Claude, il se nommait Suétone; c'est de cette ville qu'il partit avec son compagnon qui avait changé aussi son nom d'Achates en celui de Just afin de venir prêcher le christianisme à l'Hel-

vétie. Il y fit promptement de nombreux néophites, dont un miracle doubla encore le nombre. Un jour que des bateliers refusaient de conduire Saint-Beat de l'autre côté du lac, au village d'Eineigen où il était attendu par une grande foule de peuple, il étendit son manteau sur le lac, et montant dessus, il fit sur cette frêle embarcation les deux lieues qui le séparaient du village où il était attendu; dès lors toute la contrée fut soumise à la parole de l'homme dont la mission céleste s'était manifestée par une telle merveille.

Le chemin de la grotte, comme si le saint l'eût choisi par allusion à celui du ciel, n'est rien moins que facile; il est entrecoupé par de nombreux ravins; mon petit bonhomme de guide me montra l'un d'eux que les habitans nomment le Flocksgraben, et me raconta qu'un homme, voyageant de nuit, y était tombé, il y avait quelques années, avec son cheval. Le malheureux se cassa les deux jambes dans cette chûte et poussa de tels cris, qu'on l'entendit de l'autre côté du lac, quoique ses

rives fussent distantes d'une lieue; dans l'attente du secours, mourant de soif, comme il arrive presque toujours dans les cas de fracture, et ne pouvant bouger de la place où il était tombé, il avait trempé le bout de son manteau dans le ruisseau qui coulait au dessous de lui, et l'avait ensuite sucé pour se désaltérer.

Nous parvînmes cependant sans que rien, de pareil nous arrivât, jusqu'à l'ouverture de la grotte, ou plutôt des grottes, car la caverne a deux orifices. De la plus basse de ses deux voûtes sort la source du Beaten Bach (ruisseau de Saint-Beat) qui se précipite en grondant entre les rochers. C'est au bord de ce ruisseau que le saint expira, âgé de 98 ans; son crâne fut conservé dans la caverne voisine et offert jusqu'en 1528 à la vénération des fidèles : à cette époque seulement, deux députés du grand conseil de la ville de Berne qui venait d'adopter la réformation, vinrent enlever cette relique et la firent enterrer à Interlaken. Les catholiques n'en ayant pas moins

continué leurs pélerinages à la grotte, on en mura l'entrée en 1566 : elle a été rouverte depuis. Cette voûte peut avoir 30 pieds à peu près de profondeur sur 40 à 45 de large.

La grotte du ruisseau, quoique moins vénérée, est plus curieuse ; les arcades par lesquelles le torrent arrive, quoiqu'en s'abaissant graduellement, offrent un chemin praticable pendant l'espace de 600 à 650 pieds. Nous n'avions fait aucun des préparatifs nécessaires pour nous aventurer dans ce gouffre, d'ailleurs les eussions-nous faits, la chose fut bientôt impossible.

En effet, à peine avions-nous eu le temps de visiter l'orifice de la grotte, qu'il me sembla que le bruit qu'on entendait dans les profondeurs augmentait graduellement. J'en fis la remarque à mon petit guide, qui écouta avec attention, puis qui, sans me dire autre chose que ces mots : — C'est la revue de *Séefeld*, sauvons-nous, prit ses jambes à son cou. Je ne savais pas ce que c'était que la revue de Séefeld; mais il courait de si bon

cœur que je me mis à courir derrière lui, sans savoir où j'allais ni ce que je fuyais. Il s'arrêta, je m'arrêtai. Nous nous regardâmes, il se mit à rire.

Je crus que le drôle s'était moqué de moi, et je venais de le prendre par l'oreille pour lui témoigner le peu de goût que je prenais à ces sortes de plaisanteries, lorsque, étendant la main vers la caverne, il me dit : — Regardez!..

Je jetai les yeux dans la direction qu'il m'indiquait, et je fus témoin d'un phénomène dont l'explication me parut facile : la gueule de la grotte était presque entièrement remplie par le torrent dont le volume avait plus que triplé. C'était le bruit de cette eau qui accourait que nous avions entendu, et son augmentation était due à l'eau de l'orage, qui avait filtré à travers les fentes du rocher et grossi celle de la source : si nous avions été avancés de 100 pas seulement dans la caverne, nous n'aurions pas eu le temps de fuir; quant au nom de revue de *Séefeld* par lequel on dé-

signe cet accident qui se renouvelle à chaque orage nouveau, mon guide m'expliqua qu'il venait à la fois du nom du pâturage qui forme le sommet de la montagne, et qu'on appelle Séefeld de la ressemblance du bruit qu'il produit avec celui que feraient des décharges de mousqueterie entremêlées de coups de canon. Il m'assura que ces espèces de détonations s'entendaient de deux lieues.

Ces explications données, nous prîmes congé du Beaten höhle, et nous nous mîmes en route pour Neuhaus où nous arrivâmes sains et saufs et où je trouvai une petite voiture qui, moyennant la somme de 1 f. 50 centimes, me conduisit à Interlaken. J'y trouvai nos passagers encore très-peu remis de leur frayeur, et qui allaient se mettre à table. Un des voyageurs cependant manquait à l'appel; ce pauvre diable avait pris une telle peur, qu'en mettant le pied à terre il fut atteint d'une fièvre qui ne l'avait pas encore quitté, lorsque je revins, cinq jours après, de mon excursion dans la montagne.

Deuxième Course dans l'Oberland.

LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN.

En arrivant à Thun j'ai dit, je crois, sans m'étendre davantage sur ce sujet, que c'était là que commençait l'*Oberland.* Quelques lignes maintenant sur la signification du mot et sur le pays qu'il désigne.

Ober land signifie la terre d'en haut. C'est

pour Berne ce que Dieppe est pour Paris : le pélerinage des bourgeois. On se promet un ou deux ans d'avance, dans les familles, d'aller voir les glaciers, comme un ou deux ans d'avance on se réjouit, rue Saint-Martin ou rue Saint-Denis, d'aller visiter la mer. La réputation de ce magnifique pays s'étend au reste bien au-delà de la Suisse. Il y a des Anglais qui arrivent de Londres, et des Français de Paris, pour voir l'Oberland et pas autre chose, et qui, après avoir fait une course de sept ou huit jours dans les montagnes qui l'environnent, reviennent chez eux convaincus qu'ils ont vu de la Suisse tout ce qui mérite d'en être vu. Il est vrai que c'en est, sinon la partie la plus curieuse, du moins la plus brillante.

Interlaken se trouve par sa position le point de réunion des voyageurs qui arrivent pour voir ou qui reviennent après avoir vu. Il n'est pas rare de s'y trouver à table avec les représentans de huit ou dix nations différentes ; aussi la conversation des dîneurs est-elle une espèce

de baragouinage auquel le philologue le plus exercé a bien de la peine à comprendre quelques mots : c'est à désapprendre au bout de quinze jours sa langue maternelle [1].

Là aussi, la difficulté de communication avec les guides commence à devenir plus grande ; bien peu parlent français d'une manière intelligible. Celui que l'aubergiste me donna m'a fait faire, pendant les cinq jours que je l'ai gardé, un véritable cours de patois.

Les préparatifs de départ nous avaient retenus toute la matinée. Nous ne pûmes donc nous mettre en route pour Lauterbrunnen qu'à une heure après midi.

On nous avait recommandé de ne pas oublier, en passant à Mattin, petit village situé à un quart d'heure de marche d'Interlaken, de visiter les vitraux peints qui ornent les fenêtres d'une maison particulière, et qui datent de trois siècles. L'un d'eux me parut assez original pour que j'en demandasse l'explication

[1] Voir la note à la fin du volume.

au propriétaire; il représentait un ours armé d'une massue, et portant deux raves dans son ceinturon et une à sa patte. Voici à quelle tradition cette peinture bizarre se rapporte :

En 1250, l'empereur d'Allemagne fit un appel de guerre à ses peuples de l'Oberland, leur ordonnant d'envoyer à son armée le plus d'hommes qu'ils pourraient en mettre sous les armes. Trois géans forts et puissans habitaient alors à Iseltwald, sur les rives du lac de Brienz; ils passaient leurs journées à la chasse et s'habillaient avec les peaux des ours qu'ils étouffaient entre leurs bras. Les peuples de l'Oberland crurent avoir dignement fourni leur contingent en envoyant ces trois hommes.

Lorsque l'empereur les vit arriver, il se mit dans une grande colère; car il avait compté sur un secours plus efficace. Les trois hommes qu'on lui envoyait n'étaient pas même armés.

Les trois géans dirent à l'empereur de ne point s'inquiéter de leur petit nombre; qu'ils lui promettaient de lui rendre à eux trois au-

tant de service qu'une troupe entière; que, quant à leurs armes, la première forêt venue leur en fournirait.

En effet, une heure avant le combat ils entrèrent dans un bois qui s'élevait près du champ de bataille, et coupèrent chacun un hêtre dont ils élaguèrent les branches; ils s'en firent des massues avec lesquelles ils revinrent se placer, l'un à l'aile droite, l'autre à l'aile gauche et le troisième au centre du corps d'armée. L'issue de la bataille prouva qu'ils n'avaient point trop présumé de leur mérite : leurs énormes massues firent dans les rangs ennemis un ravage qui eut bientôt décidé la victoire. L'empereur reconnaissant leur dit alors : — Demandez ce que vous voudrez et vous l'aurez. Les trois géans se consultèrent entre eux, puis l'aîné se retournant, dit : — *Nous demandons qu'il plaise à votre gracieuse Majesté nous octroyer le droit d'arracher, dans les plantages de Bonigen, sur le territoire de l'empire, toutes les fois que nous nous promenerons sur les bords du lac et que nous aurons*

soif, trois raves dont nous emporterons l'une à la main et les deux autres dans notre ceinturon.

Sa Majesté daigna leur accorder leur demande. Les trois géans enchantés revinrent à Iseltwald où ils jouirent du privilége de manger des raves impériales, tout le reste de leur vie.

Un quart de lieue après Mattin, et à droite de la route, les ruines du château d'Unspunnen achèvent de s'écrouler : il appartenait autrefois au seigneur de ce nom, qui était très-considéré par le conseil de Berne. Il avait plusieurs fois tenté, en faisant des démarches près du vieux Walter de Wadeuschwyl, de joindre la vallée d'Oberhasli, dont ce dernier était seigneur indépendant, au territoire de la ville. Pendant que le seigneur d'Unspunnen s'occupait de ce soin, le jeune Walter vit sa fille, en devint amoureux et tenta à son tour près de son père une dernière démarche qui n'eut pas plus de succès que les autres. Le seigneur d'Unspunnen, furieux, défendit aux

jeunes gens de se revoir; mais les jeunes gens, qui s'occupaient peu des affaires de leurs parens, disparurent un jour ensemble, laissant les deux vieillards démêler leurs intérêts et ceux de la ville de Berne.

Au bout d'un an, le vieux Walter mourut.

Un soir que le châtelain d'Unspunnen pleurait, solitaire et triste, la perte de sa fille unique, deux pélerins venant de Rome demandèrent l'hospitalité à la porte de son château; il les fit entrer. Tous deux alors vinrent à lui, s'agenouillèrent à ses pieds, et relevant leur capuce, lui demandèrent la bénédiction paternelle, seule formalité qui manquât encore à leur mariage. Le vieillard voulut la leur refuser d'abord; mais alors ils tirèrent de leur sein deux papiers qu'ils lui présentèrent ; l'un était un pardon du pape, l'autre une donation au canton de Berne de la vallée d'Oberhasli. Le vieillard ne put tenir contre cette double attaque; les fugitifs d'ailleurs l'avaient trop fait souffrir pour qu'il ne leur pardonnât point.

Au bout d'une demi-lieue nous traversâmes

le ruisseau de Saxeten sur les débris de son pont que l'orage de la veille avait fracassé; puis nous entrâmes dans la vallée de Lauterbrunnen, remontant le cours de la Lutchine.

La petite vallée de Lauterbrunnen est certes une des plus délicieuses de la Suisse; nulle part cette ardeur de végétation, si développée à la base des montagnes, ne se fait mieux remarquer qu'en la traversant. Partout où s'étend un coin de terre, quelque graine d'arbre dit aussitôt : Cette terre est à moi, et la couvre. Un rocher nu et aride roule-t-il du sommet de la montagne? il s'est à peine arrêté dans la vallée que le vent le couvre de poussière; une pluie arrive et la fixe sur sa surface. Bientôt un peu de mousse y verdit, un gland y tombe, le petit arbrisseau pousse, étend ses mille racines rampantes, qui suivent en s'arrondissant les contours capricieux du roc, jusqu'à ce qu'enfin elles touchent à la terre. Alors la masse de pierre est prisonnière pour des siècles; le chêne, qui reçoit désormais sa nourriture de la mère commune, se pose impérieu-

sement sur elle, comme la serre d'un aigle sur un caillou, se développe de jour en jour, grandit d'année en année, si bien qu'il ne faudra un jour rien moins que la colère de Dieu pour déraciner le géant.

Après avoir fait une demi-lieue à peu près dans ce paysage dont les tons primitifs, déjà si accentués naturellement prennent une nouvelle vigueur par les accidens d'ombre et de lumière que versent sur ses différentes parties les nuages et le soleil, on arrive auprès du Rocher-des-Frères, qui est dominé par la Rothen-Fluh. Ce pic rougeâtre, comme l'indique son nom, était autrefois couronné par un château-fort appartenant à deux frères, Ulric et Rodolphe. L'amour d'une femme les désunit. Rodolphe, qui avait été méprisé, cacha sa douleur et renferma quelque temps sa haine. La veille du jour où le mariage devait se faire, il proposa au fiancé une chasse dans la montagne; celui-ci sans défiance accepta l'offre de son frère et partit avec lui. Arrivés au pied du rocher que nous avons désigné, et voyant

quelle solitude régnait autour d'eux, Rodolphe frappa son frère d'un coup de poignard. Ulric tomba.

Alors tirant des broussailles une bèche qu'il y avait cachée la veille, le meurtrier creusa une fosse, y déposa la victime, la recouvrit de terre, et s'apercevant qu'il était souillé de sang, il alla vers la Lutchine qui coule à quelques pas du rocher.

Lorsque les taches dont son pourpoint était couvert eurent disparu, il se releva et jeta un dernier regard vers le théâtre du meurtre pour voir si rien ne le dénonçait. Le cadavre d'Ulric qu'il venait d'enterrer était couché sur le sable.

Rodolphe creusa une nouvelle fosse, y jeta une seconde fois son frère; mais il s'aperçut qu'au fur et à mesure qu'il le couvrait de terre, les traces de sang reparaissaient sur son pourpoint. La fosse comblée, l'assassin se retrouva tout sanglant.

Doutant de lui-même, Rodolphe redescendit une seconde fois vers la rivière dont les

eaux limpides eurent bientôt fait disparaître de nouveau l'épouvantable prestige; puis, se retournant presque en délire vers le rocher, il jeta un cri affreux et s'enfuit. Le tombeau avait une deuxième fois rejeté le cadavre.

Le soir, les gens d'Ulric retrouvèrent le corps de leur maître et le rapportèrent au château.

Rodolphe, n'osant demander l'hospitalité à personne, mourut de faim dans la montagne.

Une inscription creusée dans le rocher constate la vérité du fait, mais sans entrer dans les details que nous venons de raconter et qui sans doute auront paru trop puérils à l'historien sévère qui l'a fait graver. La voici :

ICI LE BARON DE ROTHENFLUH FUT OCCIS PAR SON FRÈRE. OBLIGÉ DE FUIR, LE MEURTRIER TERMINA SA VIE DANS L'EXIL ET LE DÉSESPOIR, ET FUT LE DERNIER DE SA RACE JADIS SI RICHE ET SI PUISSANTE.

Presque en face des ruines du château de Rothenfluh, de l'autre côté de la vallée, et

comme un pendant colossal, s'élève le Scheinige-Platte ; c'est une montagne dont le sommet rouge et arrondi porte la trace des eaux primitives. C'est de la cîme de ce roc qui domine la vallée à la hauteur de 3,000 pieds à peu près que fut précipité, par le génie de la montagne, un chasseur de chamois dont mon guide me raconta l'histoire avec un accent qui offrait un singulier mélange de doute et de crédulité. Ce chasseur, qui se livrait à sa profession avec toute l'ardeur qu'ont pour elle les hommes de la montagne, était un pauvre diable que la misère avait forcé d'abord de faire ce métier, devenu désormais pour lui un besoin. Son adresse était reconnue et sa réputation s'étendait d'une limite à l'autre de l'Oberland. Un jour qu'il poursuivait une chamelle pleine, la pauvre bête, ne pouvant traverser un précipice que dans tout autre temps elle eût franchi d'un bond, voyant la mort devant et derrière elle, se coucha au bord de l'abîme, et, comme un cerf aux abois, se mit à pleurer. La vue des angoisses de la pauvre mère

n'attendrit pas le chasseur qui banda son arbalète, prit une flèche dans sa trousse et s'apprêta à la percer; mais en reportant les yeux vers l'endroit où il venait de la voir seule un instant auparavant, il aperçut un vieillard assis, ayant à ses pieds la chamelle haletante qui lui léchait la main : ce vieillard était le génie de la montagne. A cette vue le chasseur baissa son arbalète, et le génie lui dit :

— Hommes de la vallée, à qui Dieu a donné tous les dons qui enrichissent la plaine, pourquoi venez-vous tourmenter ainsi les habitans de la montagne? Je ne descends pas vers vous, moi, pour enlever les poules de vos basses-cours et les bœufs de vos étables. Pourquoi donc alors montez-vous vers moi pour tuer les chamois de mes rocs et les aigles de mes nuages?

— Parce que Dieu m'a fait pauvre, répondit le chasseur, et qu'il ne m'a rien donné de ce qu'il a donné aux autres hommes, excepté la faim. Alors, comme je n'avais ni poules ni vaches, je suis venu chercher l'œuf de l'aigle

dans son aire et surprendre le chamois dans sa retraite. L'aigle et le chamois trouvent leur nourriture dans la montagne ; moi je ne puis trouver la mienne dans la vallée.

Alors le vieillard réfléchit, puis ayant fait signe au chasseur de s'approcher, il se mit à traire la chamelle dans une petite coupe de bois, le lait y prit aussitôt la consistance et la forme d'un fromage; le vieillard le donna au chasseur.

Voilà, lui dit-il, de quoi apaiser à l'avenir ta faim ; quant à ta soif, ma sueur fournit assez d'eau à la vallée, pour que tu en prennes ta part. Ce fromage se retrouvera toujours dans ton sac ou ton armoire pourvu que tu ne le consommes jamais entièrement ; je te le donne à la condition que tu laisseras tranquilles désormais mes chamois et mes aigles.

Le chasseur promit de renoncer à son état, redescendit dans la plaine, accrocha son arbalète à sa cheminée, et vécut un an du fromage miraculeux qu'il retrouvait intact à chaque nouveau repas.

De leur côté, les chamois joyeux avaient repris confiance dans les hommes, ils descendaient jusque dans la vallée, on les voyait gracieusement bondir en venant à la rencontre des chèvres qui grimpaient dans la montagne.

Un soir que le chasseur était à sa fenêtre, un chamois vint si près de sa maison qu'il pouvait le tuer sans sortir de chez lui; la tentation était trop forte, il décrocha son arbalète, et oubliant la promesse qu'il avait faite au génie, il ajusta avec son adresse ordinaire l'animal qui passait sans défiance, et le tua.

Il courut aussitôt vers l'endroit où la pauvre bête était tombée, la chargea sur ses épaules et l'ayant rapportée chez lui, il en prépara un morceau pour son souper.

Lorsque ce morceau fut mangé, il songea à son fromage, qui cette fois allait lui servir non de repas mais de dessert. Il alla donc vers son armoire et l'ouvrit: il en sortit un gros chat noir qui avait les yeux et les mains d'un homme; il tenait le fromage à sa gueule, et sautant par

la fenêtre qui était restée ouverte, il disparut avec lui.

Le chasseur s'inquiéta peu de cet accident; les chamois étaient redevenus si communs dans la vallée, que pendant un an il n'eut pas besoin de les aller chercher dans la montagne; cependant peu à peu ils s'effarouchèrent, devinrent de plus en plus rares, puis enfin disparurent tout à fait. Le chasseur, qui avait oublié l'apparition du vieillard, reprit ses anciennes courses dans les rocs et dans les glaciers.

Un jour il se retrouva au même endroit où trois ans auparavant il avait lancé une chamelle pleine. Il frappa sur le buisson d'où elle était partie; un chamois en sortit en bondissant. Le chasseur l'ajusta, et l'animal blessé alla tomber sur le bord du précipice où était apparu le vieillard.

Le chasseur l'y suivit; mais il n'arriva pas assez à temps pour empêcher que, dans les mouvemens de son agonie, l'animal qu'il pour-

suivait ne glissât sur la pente inclinée, et ne se précipitât du haut en bas du rocher.

Il se pencha alors sur le bord pour regarder où il était tombé. Le génie de la montagne était au fond du gouffre; leurs yeux se rencontrèrent, et le chasseur ne put plus détacher les siens de ceux du vieillard.

Alors il sentit un incroyable vertige s'emparer de tous ses sens; il voulut fuir et ne le put. Le vieillard l'appela trois fois par son nom, et à la troisième fois, le chasseur jeta un grand cri de détresse qui fut entendu dans toute la vallée, et se précipita dans l'abîme.

J'ai désigné sous le nom de Lutchine la petite rivière qui côtoie le chemin de Lauterbrunnen. C'est une erreur que j'ai commise; j'aurais dû dire les deux Lutchines (zwey Lütchinen); car mille pas environ au dessus des deux montagnes dont nous venons de parler, on rencontre l'endroit où elles se réunissent au pied du Hunnenfluh : la Lutchine noire [1]

[1] La Lutchine noire est ainsi nommée, parce qu'en passant

venant du glacier de Grinderwald, la Lutchine blanche de celui du Tschingel. Quelque temps elles coulent l'une à côté de l'autre dans le même lit, sans mêler leurs eaux qui conservent de chaque côté de la rive la nuance qui leur est propre : l'une une teinte de plâtre, l'autre une couleur cendrée. Là le chemin bifurque comme le torrent, chaque route suit la rive, l'une conduisant à Lauterbrunnen, l'autre au Grinderwald.

Nous continuâmes de côtoyer la Lutchine blanche, et une heure après nous étions arrivés à l'auberge de Lauterbrunnen.

Nous profitâmes aussitôt de la demi-heure que l'aubergiste nous déclara lui être nécessaire à la confection de notre dîner, pour aller visiter le Staubach, l'une des cascades les plus vantées de la Suisse.

Nous avions vu de loin cette immense co-

au pied du Welter-Horn elle délaie et entraîne avec elle des particules d'ardoise qui donnent à ses eaux une couleur foncée

lonne, semblable à une trombe, qui se précipite de 900 pieds de haut par une chûte perpendiculaire, quoique légèrement arquée par l'impulsion que lui donnent les chûtes supérieures. Nous nous approchâmes d'elle aussi près que nous le pûmes, c'est-à-dire jusqu'au bord du bassin qu'elle s'est creusé dans le roc, non par la force, mais par la continuité de sa chûte; car cette colonne, compacte au moment où elle s'élance du rocher, en arrivant au bas n'est plus que poussière. Il est impossible de se figurer quelque chose d'aussi gracieux que les mouvemens ondulés de cette magnifique cascade: un palmier qui plie, une jeune fille qui se cambre, un serpent qui se déroule, n'ont pas plus de souplesse qu'elle. Chaque souffle du vent la fait onduler comme la queue d'un cheval gigantesque, si bien que, de ce volume immense d'eau qui se précipite, puis se divise, puis s'éparpille, quelques gouttes à peine tombent quelquefois dans le bassin destiné à le recevoir. La brise emporte le reste et va le secouer à la distance d'un

quart de lieue, sur les arbres et sur les fleurs, comme une rosée de diamans [1].

[1] Deux grands poètes allemands ont consacré quelques vers à la description de cette merveilleuse cascade : Haller la 36e strophe de son poème sur les Alpes, et Baggesen l'introduction de son 5e chant de la Parthénéide. Voici la traduction de ces deux morceaux, dont presque tous les paysans de la vallée savent l'original par cœur :

« Ici une montagne sourcilleuse élève ses cîmes semblables » à des créneaux, entre lesquels le torrent de la forêt se hâte » de s'échapper pour se précipiter et subir successivement des » chûtes multipliées. Un fleuve d'écume jaillit avec impétuo- » sité des fentes du rempart de rochers qu'il dépasse ; l'eau, » divisée dans son élan rapide, forme une vapeur grisâtre et » mobile suspendue dans les airs, qu'elle épaissit. Un arc-en- » ciel jette son écharpe diaprée au milieu de ces gouttes légè- » res qui vont abreuver au loin la vallée. L'étranger voit avec » surprise une rivière prendre sa source dans les airs, sortir » des nues et se verser de nouveau dans les nuages. » (Haller.)

« Comme on voit au sommet du mât d'un esquif des ban- » derolles légères qu'agite doucement le zéphir, serpenter en » mille contours gracieux dans les airs, tantôt étendues, tan- » tôt se roulant sur elles-mêmes, s'élevant et s'abaissant dans » un clin d'œil, caressant un instant les ondes de leurs pointes » agiles, qui bientôt vont se perdre dans l'azur des cieux, ainsi » le torrent aérien se balance dans l'atmosphère ; il se préci- » pite de la corniche du rocher imposant, avec un élan sans

C'est grâce aux accidens auxquels est soumise cette belle cascade, que deux voyageurs, à dix minutes d'intervalle l'un de l'autre, ont rarement pu la voir sous la même forme, tant les caprices de l'air ont d'influence sur elle, et tant elle met de coquetterie à les suivre. Ce n'est pas seulement dans sa forme, mais encore dans sa couleur qu'elle varie; à chaque heure du jour elle semble changer l'étoffe de sa robe, tant les rayons du soleil se refractent en nuances différentes dans sa poussière li-

» cesse varié, et flotte dans l'espace; les vents entravent sa
» chûte; il voltige çà et là et ne peut atteindre la terre.
» Voyez-le à la cîme du roc, c'est un fleuve, c'est une vague
» puissante qui descend avec impétuosité du ciel; plus bas ce
» n'est plus qu'un nuage, et plus bas encore, qu'une vapeur
» blanchâtre. Dans leur chûte rapide, ses ondes se dissolvent,
» se métamorphosent en fumée, s'évanouissent comme un
» rêve; elles partent avec le fracas du tonnerre, elles mena-
» cent d'engloutir toute la contrée; mais bientôt leur fureur
» s'apaise, et, bienfaisantes qu'elles sont, elles viennent hu-
» mecter en douce rosée l'humble colline, et faire naître sur
» sa pente l'émail des plus belles fleurs du printemps. »
(Baggesen.)

quide et dans ses étincelles d'eau. Parfois arrivent tout à coup des courans d'un vent du sud (Fonwind) qui saisissent la cascade au moment où elle va tomber, l'arrêtent suspendue, la repoussent vers sa source, et interrompent entièrement sa chûte; puis, les eaux raccourent bientôt se précipiter dans la vallée, plus bruyantes et plus rapides. Parfois encore des bouffées de vent du nord à l'haleine glacée gèlent d'un souffle ces flocons d'écume qui se condensent en grêle. Sur ces entrefaites l'hiver arrive, la neige tombe, s'attache à la paroi du rocher d'où la cascade se balance, se convertit en glace, augmente de jour en jour les masses qui s'allongent à sa droite et à sa gauche, puis enfin finissent par figurer deux énormes pilastres renversés, qui semblent le premier essai d'une architecture audacieuse qui poserait ses fondemens en l'air et bâtirait du haut en bas.

Troisième Course dans l'Oberland.

PASSAGE DE LA VENGENALP.

Le lendemain, une tyrolienne chantée sous nos fenêtres par notre guide nous éveilla au point du jour.

Depuis Berne, et avec les premiers mots tudesques que nous avions entendus, des chants populaires particuliers au pays nous avaient

accompagnés. Il faut avoir voyagé en Allemagne pour se douter combien le génie musical est à l'aise sur cette terre. Les enfans, bercés avec des chants nationaux, les apprennent en même temps que la langue maternelle, et les modulent avec leurs premières paroles; des hommes sans méthode et sans maîtres approchent leurs lèvres des instrumens et en tirent un parti harmonieux avec un charme qu'on demanderait quelquefois en vain à nos plus habiles exécutans. Ici ce ne sont plus les chants rauques des enfans des plaines de la France, ni les cris sauvages du guide des montagnes de la Savoie : ce sont des chants qui se répondent, des modulations infinies reproduites avec quelques notes seulement, des octaves franchies hardiment sans gamme intermédiaire, des morceaux attaqués par six personnes, et où chacune d'elles saisit du premier coup la partie qui convient à sa voix, la suit dans toutes ses modulations, la brodant à sa fantaisie de petites notes rapides et étincelantes, et ce qu'aucune autre contrée n'offre

enfin, excepté l'Italie, et encore à un degré bien inférieur ce me semble.

Mon guide, croyant que je ne l'avais pas entendu, commença une seconde tyrolienne dans un ton plus élevé. J'ouvris ma fenêtre et je l'écoutai jusqu'au bout.

— Aurons-nous beau temps? Willer, lui dis-je quand il eut fini.

— Oui, oui, me dit-il en se retournant; on entend siffler les marmottes, c'est bon signe. Seulement, si Monsieur voulait partir tout de suite, nous arriverions sur les trois heures à Grinderwald, de sorte qu'il aurait le temps de visiter le glacier aujourd'hui.

— Je suis prêt, moi.

En effet, je n'avais que mes guêtres à mettre et ma blouse à passer. A la porte de l'auberge je trouvai Willer, le sac sur le dos et mon bâton à la main; il me le donna, et nous nous mîmes en route.

J'allais donc reprendre ma vie de montagnard, pélerinage de chasseur, d'artiste et de poète, mon album dans ma poche, ma ca-

rabine sur l'épaule, mon bâton ferré à la main. — Voyager, c'est vivre, dans toute la plénitude du mot; c'est oublier le passé et l'avenir pour le présent; c'est respirer à pleine poitrine, jouir de tout, s'emparer de la création comme d'une chose qui est sienne; c'est chercher dans la terre des mines d'or que nul n'a fouillées, dans l'air des merveilles que personne n'a vues; c'est passer après la foule et ramasser sous l'herbe les perles et les diamans qu'elle a pris, ignorante et insoucieuse qu'elle est, pour des flocons de neige ou des gouttes de rosée.

Certes, ce que je dis est vrai. Beaucoup sont passés avant moi où je suis passé, qui n'ont pas vu les choses que j'y ai vues, qui n'ont pas entendu les récits qu'on m'a faits, et qui ne sont pas revenus pleins de ces mille souvenirs poétiques que mes pieds ont fait jaillir en écartant à grand'peine quelquefois la poussière des âges passés.

C'est qu'aussi les recherches historiques que j'ai été obligé de faire m'ont donné pour ces

choses une patience merveilleuse. Je feuilletais mes guides comme des manuscrits, trop heureux encore quand ces traditions vivantes du passé, parlaient la même langue que moi. Pas une ruine ne s'offrait sur notre route dont je ne les forçasse de se rappeler le nom ; pas un nom dont je ne les amenasse à m'expliquer le sens. Ces histoires éternelles, dont peut-être on fera honneur à mon imagination parce qu'aucune histoire ne les relate, parce qu'aucun itinéraire ne les consigne, m'ont toutes été racontées plus ou moins poétiquement par ces enfans des montagnes qui sont nés dans le même berceau qu'elles ; ils les tenaient de leurs pères, à qui leurs aïeux les avaient dites. Mais cependant peut-être, ils ne les répèteront pas à leurs enfans ; car de jour en jour le sourire incrédule du voyageur, esprit fort, arrête sur leurs lèvres ces légendes naïves qui fleurissent comme les roses des Alpes au bord de tous les torrens, au pied de tous les glaciers.

Malheureusement pour moi il n'y avait rien

de pareil dans la montée de la Vengenalp (c'est le nom de la montagne que nous gravissions) ; mais si quelque chose avait pu m'en dédommager, c'eût été certes la vue merveilleuse qui s'étendait devant nous au fur et à mesure que nous nous élevions. Sous nos pieds la vallée de Lauterbrunnen, verte comme une émeraude, éparpillait ses maisons rouges sur le gazon ; en face le magnifique Staubach, dont nous apercevions alors les chûtes supérieures, méritait son nom de poussière d'eau, tant il semblait une vapeur flottante ; à gauche, la vallée fermée au bout de deux ou trois lieues par la montagne neigeuse d'où se précipite le Schmadribach, comme si le monde finissait là ; à droite, la vallée que nous venions de parcourir se développant en ligne droite dans toute son étendue, et reportant les yeux à l'aide de la Lutchine qui leur sert de conducteur jusqu'au village d'Interlaken dont, à travers cette atmosphère bleuâtre qui n'appartient qu'aux pays de montagnes, on apercevait les maisons et les arbres, pareils à ces

joujoux qu'on enferme dans une boîte, et dont les enfans font sur une table des villes et des jardins.

Au bout d'une heure nous fîmes une halte pour combiner notre admiration et notre déjeûner : ce fut chose facile. Un rocher en saillie nous offrit une table, une source son eau glacée, et un noyer son ombre. Nous tirâmes les provisions du sac, et je reconnus avec grand plaisir, au premier coup d'œil que je jetai sur elles, que Willer était, sous le rapport de la prévoyance, digne d'être nommé pour le reste de la route commissaire-général des vivres de toute la caravane.

Une nouvelle étape d'une heure nous conduisit au premier sommet de la Vengenalp, sommet à pic au haut duquel on n'arrive que par un chemin taillé en zigzag. Une fois sur le plateau, la pente de la montée devient plus douce, et le sentier prenant enfin un parti, se tend une ligne droite l'espace d'une lieue encore; puis on trouve un chalet où l'on fait halte. On est arrivé au pied de la Yungfrau.

Je ne sais si ce nom de jeune fille, donné à la montagne que j'avais devant les yeux, la décorait pour moi d'un charme magique, mais je sais qu'outre la cause qui le lui a fait donner, il s'harmonise merveilleusement avec ses proportions élégantes et sa blancheur virginale. En tous cas, et au milieu de cette chaîne de colosses, ses frères et ses sœurs, elle m'a paru la privilégiée des voyageurs et des montagnards. C'est avec un sourire que les guides vous indiquent deux autres montagnes posées sur sa puissante poitrine, que les géographes appellent *pointes d'argent* [1], et auxquelles les guides plus naïfs ont donné le nom de *mamelles*. Ils vous montrent bien à sa droite le Finster Ahorn, plus élevé qu'elle [2], la Blumlisalp, plus puissante par sa base; mais ils reviennent toujours à la vierge des Alpes dont ils font la reine de leurs montagnes.

Ce nom de vierge fut donné à la Yungfrau

[1] Silberhorner.

[2] 13,234 pieds; le Yungfrau n'en a que 12,872.

parce qu'aucun être créé n'avait depuis la formation du monde souillé son manteau de neige; ni le pied du chamois, ni la serre de l'aigle, n'étaient parvenus à ces hautes régions où elle porte sa tête. L'homme cependant résolut de lui faire perdre le titre qu'elle avait si long-temps et si religieusement gardé. Un chasseur de chamois nommé Poumann fit pour elle ce que Balmat avait fait pour le mont Blanc; après plusieurs tentatives inutiles et dangereuses, il parvint à gravir sa pointe la plus élevée; et les montagnards émerveillés virent un matin un drapeau rouge flotter sur la tête de la jeune fille déflorée. Depuis ce temps ils l'appellent la *frau;* car, selon eux, elle n'a plus le droit de porter l'épithète de *yung :* outrage qui est le même que si nous arrachions du front ou du cercueil d'une jeune fille le bouquet d'oranger, parure symbolique avec laquelle ses compagnes la conduisent à l'autel ou au tombeau.

C'est sur l'une de ces mamelles, sur celle qui regarde la vallée de Lauterbrunnen, qu'un

lammergeyer[1] emporta un enfant de Grinderwald et le dévora, sans que ses parens ni personne du village, accouru à ses cris, pût lui porter secours.

A la droite de la Yungfrau s'élève le Wetter-Horn (pic du temps), ainsi nommé, non point parce qu'il est contemporain du monde, *intacta ævis congenita mundo*, mais parce que, selon qu'il est couvert ou dégagé de nuages, on peut prédire le temps qu'il fera.

A sa gauche s'étend, sur une base de plusieurs lieues, la Blumlisalp (montagne des fleurs) dont le nom, aussi significatif que celui de Wetter-Horn, me parut présenter, avec son apparence, une analogie plus difficile à expliquer; car la montagne des fleurs est entièrement couverte de neige. J'eus alors recours à Willer qui m'expliqua ainsi cette contradiction entre le nom et la montagne à laquelle il est appliqué :

— Nos Alpes, me dit-il, n'ont pas toujours

[1] Grand vautour des Alpes (*gypaëtos barbatus*).

été sauvages comme elles le sont aujourd'hui. Les fautes des hommes et les punitions de Dieu ont fait descendre les neiges sur nos montagnes, et les glaciers dans nos vallées; les troupeaux paissaient là où l'aigle ni le chamois n'osent parvenir aujourd'hui. Alors la Blumlisalp était comme ses sœurs et plus brillante qu'elles encore, sans doute, puisque seule entre elles, elle avait mérité le nom de montagne des fleurs. C'était le domaine d'un pâtre riche comme un roi, et qui possédait un magnifique troupeau; dans ce troupeau, une génisse blanche était l'objet de son affection. Il avait fait bâtir, pour cette favorite, une étable qui ressemblait à un palais, et à laquelle on montait par un escalier de fromages. Pendant un soir d'hiver, sa mère, qui était pauvre et qui habitait la vallée, vint pour le visiter; mais n'ayant pu supporter les reproches qu'elle lui faisait sur sa prodigalité, il lui dit qu'il n'avait pas de place pour la loger cette nuit, et qu'il fallait qu'elle redescendît vers le village. Vainement elle lui demanda une place au coin

du feu de la cuisine ou dans l'étable de sa génisse ; il la fit prendre par ses bergers et la fit jeter dehors. Une bise humide et glacée sifflait dans l'air, et la pauvre femme, misérablement vêtue comme elle l'était, fut promptement saisie par le froid ; alors elle se mit à descendre vers la vallée en dévouant ce fils ingrat à toutes les vengeances célestes. A peine la malédiction fut-elle prononcée, que la pluie qui tombait se convertit en neige si épaisse, qu'au fur et à mesure que la mère descendait, et derrière le dernier pli de sa robe traînante, la montagne semblait se couvrir d'un linceul. Parvenue dans la vallée elle tomba épuisée de froid, de fatigue et de faim. Le lendemain on la trouva morte ; et depuis ce temps la montagne des fleurs est couverte de neige.

Pendant que Willer me donnait cette explication, un bruit pareil au roulement du tonnerre, entremêlé d'épouvantables craquemens, arriva jusqu'à nous ; je crus que la terre allait se fendre sous nos pieds, et je regardai avec in-

quiétude notre guide en lui disant : — Eh bien!... qu'est-ce donc?

— Alors il étendit la main vers la Yungfrau et me montra une espèce de ruban argenté et mouvant qui se précipitait des flancs de la montagne.—Tiens, une cascade! dis-je.

— Non; une avalanche, répondit Willer.

— Et c'est elle qui produit ce bruit effroyable?

— Elle-même.

Je ne voulais pas le croire; il me semblait impossible que ce ruisseau de neige, qui de loin semblait une écharpe de gaze flottante, produisît un bruit aussi effrayant. Je tournai les yeux de tous les côtés pour en chercher la véritable cause; mais pendant ce temps il s'éteignit, et lorsque je reportai la vue vers la Yungfrau, la cascade avait cessé de couler.

Alors Willer me dit de détacher ma carabine et de tirer en l'air : je le fis.

La détonation qui au premier abord me parut plus faible qu'en plaine, alla se heurter

contre la montagne, et nous fut renvoyée soudain par son écho; puis, aux dernières vibrations succéda un grondement sourd et croissant pareil à celui qui avait déjà une fois causé ma surprise. Willer alors me montra à la base de l'une des mamelles de la Yungfrau une seconde cascade improvisée, et comme le bruit était pareil, il me fallait bien reconnaître que la cause était la même.

Alors accourut à nous une espèce de nain de montagne, double cretin, portant dans ses bras un petit canon ; il le posa à nos pieds, le pointa en s'accroupissant avec autant de soin que si le boulet eût dû faire une brèche à la montagne, et approchant un morceau d'amadou de la lumière, il souffla dessus jusqu'à ce que le coup partît. Aussitôt le même accident se renouvela pour la troisième fois. La précipitation du pauvre petit diable était causée par la détonation de ma carabine; il était faiseur d'avalanches de son état, et comme au moyen de ma carabine je m'étais approvisionné moi-même, il craignait que les

quelques batz [1] qu'il prélève au moyen de son artillerie sur les voyageurs qui traversent la Vengenalp, ne lui échappassent cette fois; je le rassurai bien vite en lui payant le coup de ma carabine au même tarif que son coup de canon.

Après nous être arrêtés une heure environ en face de ce magnifique spectacle, nous nous remîmes en route, continuant de monter sur une pente douce jusqu'au moment où nous nous trouvâmes sur le point le plus élevé de l'arête de la Vengenalp; déjà depuis long-temps nous avions laissé derrière nous les sapins qui, pareils à de braves soldats repoussés dans un assaut, nous avaient offert d'abord, réunis en forêt, l'aspect d'une armée qui se rallie, plus haut, disséminés selon leur force végétative, l'apparence de tirailleurs qui soutiennent la retraite, puis enfin, où finit leur domaine, des troncs renversés sans feuillage ni écorce, pareils à

[1] Petite monnaie suisse qui vaut 3 sous.

des corps morts étendus et dépouillés sur le champ de bataille.

Nous nous arrêtâmes avant de descendre le versant opposé pour prendre congé du pays que nous venions de parcourir, et pour saluer celui dans lequel nous allions entrer. Je remarquai alors que nous nous trouvions par hazard au centre d'un cercle d'une trentaine de pas de circonférence, et quoique autour de ce cercle la terre fût couverte de roses des alpes, de gentiane purpurine et d'aconit, sous nos pieds le sol était nu et desséché, comme il l'est dans nos forêts aux places où l'on vient d'exploiter les fourneaux à charbon. J'en demandai la cause à Willer qui se fit long-temps prier pour me raconter la tradition suivante, et qui ne me la raconta même, je lui dois cette justice, qu'en me prévenant d'avance qu'il n'y croyait pas.

Il y avait autrefois dans la vallée de Gadmin un homme téméraire très-puissant en magie, et qui commandait aux animaux, comme à des serviteurs intelligens. Toutes les nuits du sa-

medi au dimanche il les rassemblait sur les plus hautes montagnes, tantôt les ours, tantôt les aigles, tantôt les serpens, et là, traçant avec sa baguette un cercle qu'ils ne pouvaient franchir, il les appelait en sifflant ; et lorsqu'ils étaient réunis il leur donnait ses ordres qu'ils allaient exécuter aussitôt aux quatre coins de l'Oberland. Une nuit qu'il avait rassemblé les dragons et les serpens, il leur commanda des choses telles, à ce qu'il paraît, qu'ils refusèrent leur service accoutumé. Le magicien entra dans une grande colère et eut recours à des charmes qu'il n'avait point encore employés, tant lui-même hésitait à avoir recours à des paroles qu'il savait toutes puissantes, mais aussi coupables que puissantes : à peine les eut-il prononcées qu'il vit deux dragons quitter la troupe des reptiles qui l'environnaient et se diriger vers une caverne voisine ; il crut qu'ils obéissaient enfin ; mais bientôt ils reparurent portant sur leur dos un serpent énorme dont les yeux brillaient comme deux escarboucles, et qui portait sur sa tête une pe-

tite couronne de diamans : c'était le roi des basilics. Ils s'approchèrent ainsi jusqu'au cercle qu'ils ne pouvaient dépasser ; mais arrivés là, ils soulevèrent leur souverain sur leurs épaules et le lancèrent par dessus la ligne magique qu'il franchit ainsi sans la toucher. Le magicien n'eut que le temps de faire le signe de la croix et de dire *je suis perdu;* le lendemain on le retrouva mort au milieu de son cercle infernal sur lequel, depuis, aucune verdure n'a poussé.

Nous quittâmes à l'instant cet endroit maudit et nous nous remîmes en route pour Grinderwald où nous arrivâmes heureusement, sans avoir rencontré ni le roi ni la reine des basilics[1].

Nous ne nous arrêtâmes à l'auberge que pour commander le dîner, et nous nous acheminâmes aussitôt vers le glacier qui n'est

[1] Les bergers croient encore, au reste, à l'existence de serpens qui viennent la nuit teter leurs vaches ; ils prétendent s'en préserver en plaçant un coq blanc au milieu de leurs troupeaux.

qu'à un quart d'heure de marche du village.

J'ai déjà tant parlé de glaciers, que je ne m'étendrai pas sur la description de celui-ci qui n'offre rien de particulier. Je raconterai seulement un accident dont il fut témoin, et qui servira à faire ressortir les mœurs à part de cette race d'hommes courageux et dévoués qui exercent le métier de guides.

On monte sur le glacier de Grinderwald à l'aide de quelques escaliers grossièrement pratiqués dans la glace; je ne me souciais pas d'abord beaucoup de faire cette ascension; mais Willer, qui connaissait mon faible, me dit qu'il avait quelque chose d'intéressant à m'y faire voir. Je le suivis aussitôt.

Après une escalade assez pénible et qui dura près d'un quart d'heure, nous nous trouvâmes sur la surface du glacier dont la pente plus douce devient dès-lors plus facile; cependant à chaque pas il faut tourner des gerçures profondes dont les parois vont, en se fonçant de couleur, se réunir à 50, 60 et 100 pieds de profondeur. Willer sautait par dessus ces cre-

vasses, et je finis par faire comme lui; après un autre quart d'heure de marche, nous arrivâmes à un trou rond comme l'ouverture d'un puits. Willer y jeta une grosse pierre qui mit plusieurs secondes à trouver le fond, puis il me dit : — C'est en tombant dans ce précipice que s'est tué, en 1821, M. Mouron, pasteur de Grinderwald.

Voici de quelle manière l'accident arriva et quelles en furent les suites.

M. Mouron, l'un des plus habiles explorateurs de la contrée, consacrait tout le temps que lui laissait l'exercice de ses fonctions à des courses dans les montagnes; assez bon physicien et botaniste distingué, il avait fait des observations météorologiques curieuses, et possédait un herbier où il avait réuni et classé par familles à peu près toutes les plantes des Alpes. Un jour qu'il se livrait à de nouvelles recherches, il traversa le glacier de Grinderwald et s'arrêta à l'endroit où nous étions pour jeter des pierres dans le trou que nous avions devant les yeux. Après avoir écouté

la chûte de plusieurs, il voulut découvrir l'intérieur du précipice, et appuyant son bâton ferré sur le bord opposé à celui sur lequel il se trouvait, il se pencha sur l'abîme : le bâton mal arrêté glissa et le pasteur fut précipité. Le guide accourut tout haletant au village et raconta l'accident dont il venait d'être témoin.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels cette nouvelle devint l'entretien de toute la contrée ; le pasteur y était chéri, et comme les regrets causés par sa mort étaient grands, des soupçons s'éveillèrent sur la fidélité du guide qui l'avait accompagné ; ces soupçons prirent bientôt de la consistance, et on alla jusqu'à dire que ce pasteur avait été assassiné et jeté ensuite dans le trou du glacier : le but de l'assassinat aurait été de lui voler sa montre et sa bourse.

Alors le corps tout entier des guides, que ce soupçon attaquait dans l'un de ses membres, se réunit et décida que l'un d'eux, que le sort désignerait, descendrait au péril de sa vie

dans le précipice qui avait servi de tombeau à leur malheureux pasteur; si le cadavre avait sur lui sa montre et sa bourse, le guide était innocent. Le sort tomba sur l'un des hommes les plus forts et les plus vigoureux de la contrée, nommé Burguenen.

Au jour dit, tout le village se rendit sur le glacier; Burguenen se fit attacher une corde autour du corps, une lanterne au cou, et prenant une sonnette d'une main pour indiquer en l'agitant qu'il fallait le retirer, et son bâton ferré de l'autre, afin de se préserver du contact tranchant des glaçons, il se laissa glisser, suspendu à un câble que quatre hommes laissaient filer peu à peu. Deux fois, sur le point d'être asphixié par le manque d'air, il sonna et fut ramené à la surface du trou; mais enfin la troisième on sentit qu'un poids plus lourd pesait au bout de la corde et Burguenen reparut rapportant le corps mutilé du pasteur.

Le cadavre avait sa bourse et sa montre !

La pierre qui couvre le tombeau du pasteur

constate l'accident dont il fut victime et le dévouement de celui qui risqua sa vie pour rendre son corps à une sépulture chrétienne; la voici :

AIMÉ MOURON, MIN. DU S. E.
A L'ÉGLISE PAR SES TALENS ET SA PIÉTÉ,
NÉ A CHARDRONNE DANS LE CANTON DE VAUD,
LE 3 OCTOBRE 1790,
ADMIRANT DANS CES MONTAGNES
LES OUVRAGES MAGNIFIQUES DE DIEU,
TOMBA DANS UN GOUFFRE
DE LA MER DE GLACE,
LE 31 AOUT 1821.

—

ICI REPOSE SON CORPS,
RETIRÉ DE L'ABÎME APRÈS 12 JOURS
PAR CH. BURGUENEN DE GRINDERWALD.
SES PARENS ET SES AMIS,
PLEURANT SA MORT PRÉMATURÉE,
LUI ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT.

—

Burguenen estima qu'il était descendu à la profondeur de 750 pieds.

Le Faulhorn.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous mîmes en route pour accomplir la plus rude ascension que nous eussions encore tentée; nous avions la prétention d'aller coucher dans la plus haute habitation de l'Europe, c'est-à-dire à 8,121 pieds au dessus du niveau

de la mer; — 579 pieds plus haut que l'hospice du Saint-Bernard, dernière limite des neiges éternelles.

Le Faulhorn est sinon la plus haute du moins l'une des plus hautes montagnes de la chaîne qui sépare les vallées de Thun, d'Interlaken et de Brienz de celles du Grinderwald et de Rosenlauwi. Ce n'est que depuis un an ou deux qu'un aubergiste, spéculant sur la curiosité des voyageurs, eut l'idée d'établir sur le plateau qui tranche son sommet une petite hôtellerie qui n'est habitable que l'été. Aussitôt le mois d'octobre arrivé, il abandonne sa spéculation et son domicile, démonte les portes et les volets afin de n'en avoir pas d'autres à faire établir l'année suivante, et abandonne sa maison à tous les ouragans du ciel, qui font rage autour d'elle jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un poteau debout.

Notre hôte de la vallée eut grand soin de nous prévenir d'avance, en confrère charitable, que la vie animale était fort pauvrement alimentée dans les régions supérieures où nous

allions parvenir, attendu que l'aubergiste, obligé de tirer tous ses comestibles du Grinderwald et de Rosenlauwi, faisait le lundi les provisions de la semaine; mesure qui n'avait aucun inconvénient pour les voyageurs qui lui rendaient visite le mardi, mais qui, tout le long de la route, devait tenir dans une grande perplexité ceux que, comme nous, le hasard amenait chez lui le dimanche. Il nous invita en conséquence, et cela dans notre intérêt, nous dit-il, à revenir coucher chez lui où nous trouverions, comme nous avions pu nous en convaincre, bon lit et bonne table. Nous le remerciâmes de l'avis, mais nous lui dîmes que notre intention bien positive, si nous descendions le même jour, était de nous rendre droit à Rosenlauwi et de gagner ainsi une journée de marche. Cette déclaration lui fit perdre à l'instant une grande partie de la sollicitude qu'il venait si tendrement de nous manifester, et qui, au moment de notre départ, parut même avoir fait place à la plus complète indifférence, sentiment dont il nous donna

enfin une preuve, en refusant net de me vendre un poulet froid dont je voulais, à tout hasard, faire mon camarade de route. Nous partîmes donc assez inquiets de notre avenir gastronomique.

Tout mon espoir reposait de ce côté sur le fusil que je portais en bandouillère ; mais chacun sait combien en Suisse est précaire pour le voyageur la chance de dîner avec sa chasse; le gibier, naturellement rare, déserte encore les environs des routes fréquentées. Je m'écartai donc autant que je le pus du chemin frayé et je m'en allai, suivi par mon guide, et frappant à tous les buissons, dans l'espoir d'en faire partir un gibier quelconque.

De temps en temps celui-ci s'arrêtait et me disait : — Entendez vous? — j'écoutais. — Et en effet une espèce de sifflement aigu arrivait jusqu'à moi. — Qu'est-cela? faisais-je. — Des marmottes, répondait mon guide. Voyez-vous? continuait-il; les marmottes c'est fameux.

— Diable, si je pouvais rejoindre celle qui siffle.

— Oh! vous ne pourrez pas. Ça se dépouille comme un lapin, ça se met à la broche, ça s'arrose avec du beurre frais ou de la crême; puis on sème là-dessus des fines herbes, et quand on a mangé la chair et sucé les os, on se lèche les doigts.

— Dites-donc, l'ami, alors je ne serais pas fâché d'en tuer une, moi.

— Impossible. Ou bien quand on veut la manger froide on la met tout bonnement dans une marmite, avec du sel, du poivre, un bouquet de persil; il y en a qui ajoutent un filet de vin. On la laisse bouillir deux heures, puis on fait à la bête une sauce avec de l'huile, du vinaigre et de la moutarde. Voyez-vous, si jamais vous en mangez, vous m'en direz de fameuses nouvelles.

— Eh bien! mon cher ami, je tâcherai que ce soit ce soir.

— Ouiche; courez. C'est malin comme tout, ces animaux; ça sait bien que c'est fa-

meux rôti ou bouilli. V'là pourquoi çà ne se laisse pas approcher. Il n'y a que l'hiver ; on défonce leurs terriers et on en trouve des douzaines qui dorment en rond.

Comme je ne comptais pas attendre l'hiver pour goûter de la marmotte, je me mis incontinent en quête de celle qui sifflait; mais lorsque je fus à quatre cents pas d'elle environ, le sifflement cessa, et la bête rentra probablement dans son terrier, car je ne pus l'apercevoir. Une autre me rendit presque aussitôt le même espoir qui fut déçu de la même manière et ainsi de suite jusqu'à ce que, harassé de cinq ou six tentatives aussi infructueuses, je reconnus la vérité des paroles que mon guide m'avait dites.

Je regagnais le chemin, tout penaud, lorsqu'un oiseau que je ne connaissais pas partit à mes pieds; je n'étais pas sur mes gardes. Il était donc déjà à une cinquantaine de pas lorsque je lui envoyai mon coup de fusil. Je vis, malgré la distance, qu'il en tenait; mon guide me cria de son côté que la bête était blessée.

L'oiseau continua son vol, et je me mis à courir après l'oiseau.

Il n'y a qu'un chasseur qui puisse comprendre par quels chemins on passe lorsqu'on court après une pièce de gibier qui emporte son coup. Je ne crois pas m'être présenté au lecteur comme un montagnard bien intrépide. Et bien ! je descendais à grande course une montagne aussi rapide qu'un toit, embarrassé de buissons que j'enjambais, de rochers du haut desquels je sautais, emmenant avec moi un régiment de pierres qui avaient toutes les peines du monde à me suivre, et de plus, ne jetant pas un regard à mes pieds, tant mes yeux étaient fixés sur les courbes que décrivait en voletant la bête inconnue que je poursuivais. Elle tomba enfin de l'autre côté du torrent ; emporté par mon élan, je sautai par dessus sans même calculer sa largeur, et je mis la main sur mon rôti. C'était une magnifique gélinotte blanche.

Je la montrai aussitôt à mon guide en poussant un grand cri de triomphe ; il était

resté à l'endroit où j'avais tiré, et ce fut alors seulement que je reconnus quel espace j'avais parcouru. Je crois avoir fait un quart de lieue en moins de cinq minutes.

Il s'agissait de regagner la route, chose peu facile pour plusieurs raisons ; la première était le torrent. Je m'en approchai, et m'aperçus seulement alors qu'il avait 14 à 15 pieds de large, espace que j'avais franchi il n'y avait qu'un instant sans y regarder, mais qui, maintenant que je l'examinais, me paraissait fort respectable. Je pris deux fois mon élan, deux fois je m'arrêtai au bord ; j'entendais rire mon guide, je me souviens alors de Payot, dont j'avais ri en pareille circonstance, et je me décidai à faire comme lui, c'est-à-dire à remonter la cascade jusqu'à ce que je trouvasse un pont, ou que son lit devînt plus étroit. Au bout d'un quart d'heure je m'aperçus qu'elle prenait une direction opposée à celle qu'il me fallait suivre et que je m'étais déjà fort écarté de mon chemin.

Je me tournai du côté de mon guide ; une

éminence de terrain me le cachait, je profitai de la circonstance, et prenant une branche de sapin, je sondai le torrent avec elle, puis, bien convaincu qu'il n'avait que deux ou trois pieds de profondeur, je descendis bravement dedans, le traversai à gué et arrivai sur l'autre bord, trempé jusqu'à la ceinture. Je n'étais qu'à la moitié de mes peines; il me fallait maintenant gravir la montagne.

Comme je commençais cette opération, mon guide parut au sommet; je lui criai de m'apporter mon bâton sans l'aide duquel il était évident que je resterais en route; il eût peut-être été plus philanthropique de lui dire de me le jeter; mais, outre que j'ignorais si aucun obstacle ne devait l'arrêter en chemin, je n'étais pas fâché de me venger de certain éclat de rire qui me bruissait encore aux oreilles et pour lequel la fraîcheur de l'eau, qui ruisselait dans mes pantalons, entretenait une bonne et loyale rancune.

Willer n'en vint pas moins à moi avec toute l'obéissance obligeante qui fait le fond du ca-

ractère de ces braves gens, m'aida de son expérience, me tirant après son bâton, ou me soutenant sous les épaules, si bien qu'au bout de trois quarts d'heure à peu près j'eus refait le chemin que j'avais parcouru en cinq minutes.

Cependant nous avions monté toujours et nous commencions à rencontrer sur notre chemin de grandes flaques de neige que la chaleur de l'été n'avait pu fondre ; un vent froid passait par bouffées chaque fois qu'une ouverture de la montagne lui offrait une issue ; dans toute autre circonstance j'y eusse fait attention à peine, mais le bain local que je venais de prendre me le rendait pour le moment fort sensible. Je grelottais donc tant soit peu en arrivant aux bords d'un petit lac situé à 7,000 pieds au dessus du niveau de la mer ; ce qui signifie que, 1,121 pieds plus haut, c'est-à-dire au sommet du Faulhorn, je grelottais beaucoup.

Aussi me précipitai-je dans la petite baraque sans m'occuper le moins du monde du paysage que je venais y chercher ; je me sentais des

douleurs d'entrailles assez vives, et j'aurais été très-peu flatté d'être pris d'une inflammation, même dans la demeure la plus élevée de l'Europe; en conséquence je réclamai un grand feu; l'hôte me demanda combien je voulais de livres de bois.

— Eh! pardieu, mon cher ami, donnez-moi un fagot; il pèsera ce qu'il pèsera. J'ai trop froid pour me chauffer à l'once.

L'hôte alla me chercher une espèce de falourde qu'il suspendit à un peson; l'aiguille indiqua 10 livres. — En voilà pour 30 francs, me dit-il.

Cela devait paraître naturellement un peu cher à un homme né au milieu d'une forêt où le bois se vend 12 francs la voie : aussi fis-je une grimace fort significative.

Dame, monsieur, me dit l'hôte qui la comprit à ce qu'il paraît, c'est qu'on est obligé de l'aller chercher à 4 ou 5 lieues, et cela à dos d'homme, c'est ce qui fait que la vie est un peu chère ici, attendu que, comme on ne peut pas faire la cuisine sans bois...

La tournure de la dernière phrase et sa terminaison par une réticence ne m'annonçait rien de bon pour l'addition de la carte; mais en tout cas, comme mon rôti me coûtait déjà les 30 francs de bois que j'allais brûler pour me réchauffer, je portai le défi à mon hôte de me compter le reste du dîner sur le même pied; bien entendu que ce fut tout bas que je lui portai ce défi; car si je l'avais fait tout haut, il me paraissait homme à l'accepter, sans la moindre hésitation.

Je fis scier en conséquence ma falourde en trois, m'enfermai avec elle dans ma chambre, fourai pour 10 fr. de bois dans mon poële, et tirant de mon sac, du linge, un pantalon de drap et ma redingotte de fourrure, je commençai une toilette analogue à la localité.

Je l'achevais à peine, lorsque Willer frappa à ma porte : il venait m'inviter à me dépêcher si je voulais jouir de la vue dans toute la largeur de son horizon. Le temps menaçait de se mettre à l'orage, et l'orage promettait de nous dérober bientôt l'aspect de l'immense panora-

ma que nous étions venus visiter. Je m'empressai de sortir.

Nous gravîmes aussitôt une petite éminence d'une quinzaine de pieds de hauteur contre laquelle s'adosse l'auberge, et nous nous trouvâmes sur la pointe la plus élevée du Faulhorn.

En nous tournant vers le midi nous avions en face de nous toute la chaîne des glaciers que nous voyions depuis Berne et qui, quoique courant de l'orient à l'occident, à quatre ou 5 lieues de nous, paraissaient fermer l'horizon à quelques pas de distance seulement. Tous ces colosses, aux cheveux et aux épaules blanches, semblaient la personnification des siècles se tenant par la main et encerclant le monde; quelques uns plus géans encore que les autres, tels que le Wetter-Horn, le Finster Aarhorn, la Yungfrau et la Blumlisalp dépassaient de la tête toute cette famille patriarcale de vieillards, et de temps en temps nous donnaient le bruyant spectacle d'une avalanche se détachant de leur front, se déployant sur leurs

épaules comme une cascade, et se glissant entre les rochers qui forment leurs armures, comme un serpent immense dont les écailles argentées reluisent au soleil. Chacun de ces pics porte un nom significatif qu'il doit, soit à sa forme, soit à quelques traditions connues des gens du pays, tels que le Schreck-Horn, *pic tronqué* ou le Blumlisalp, *montagne de fleurs.*

En nous tournant vers le midi, le paysage changeait complètement d'aspect : à trois pas de l'endroit où se posaient nos pieds, la montagne, fendue par quelque cataclisme, et coupée à pic, laissait apercevoir, s'étendant à 6,500 pieds au dessous de nous, toute la vallée d'Interlaken, avec ses villages et ses deux lacs qui semblaient d'immenses glaces placées là dans leur cadre vert pour que Dieu puisse s'y mirer du ciel. Au delà, et dans le lointain, se détachaient en masses sombres, sur un horizon bleuâtre, le Pilate et le Righi, placés aux deux côtés de Lucerne, comme les géans des Mille et une Nuits chargés de garder quel-

que ville merveilleuse; tandis qu'à leurs pieds se tordait le lac des quatre cantons; et derrière eux, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, resplendissait le lac bleu de Zug, confondu avec le ciel auquel il semblait toucher.

Willer me frappa sur l'épaule; je tournai la tête, et suivant des yeux la direction de son doigt, je vis que j'allais assister à l'un des spectacles les plus imposans de la nature après une tempête sur mer, c'est-à-dire à une tempête dans la montagne.

Les nuées qui apportaient l'orage avec elles se détachaient, l'une du sommet du Wetter-Horn, l'autre des flancs de la Yungfrau, et s'avançaient silencieuses, noires et menaçantes comme deux armées ennemies qui marchent l'une contre l'autre et ne veulent commencer le feu qu'à une portée mortelle. Quoiqu'elles voguassent avec une rapidité extrême, on ne sentait aucun souffle d'air; on eût dit qu'elles étaient poussées l'une vers l'autre par une double puissance attractive; un silence profond,

que le cri d'aucun être ne troublait, s'était étendu sur la nature, et la création tout entière semblait attendre, muette et immobile, la crise qui la menaçait!

Un éclair, suivi d'une détonation épouvantable reproduite et prolongée par tous les échos des glaciers, annonça que les nuées venaient de se joindre et que le combat était commencé; cette commotion électrique sembla rendre la vie à la création : elle se réveilla en sursaut avec tous les symptômes de l'effroi. Un souffle chaud et lourd passa sur nous, agitant à défaut d'arbres une grande croix de bois mal fixée en terre; les chiens de nos guides hurlèrent, et trois chamois se levant je ne sais d'où, parurent tout-à-coup, bondissant sur la pente d'une montagne qui s'élevait côte à côte avec la nôtre; une balle, que je leur envoyai et qui alla labourer la neige à quelques pieds d'eux, ne parut nullement avoir attiré leur attention; le bruit du coup ne leur fit pas même tourner la tête, tant ils

étaient tout entiers livrés à la terreur que leur inspirait l'ouragan.

Pendant ce temps les nuées se croisaient, passant l'une au dessus de l'autre et se renvoyant éclair pour éclair. De tous les points de l'horizon on voyait accourir, comme des régimens pressés de prendre part à une bataille, des nuages de formes et de couleurs différentes, qui, se précipitant dans la mêlée, augmentaient la masse de vapeurs en se réunissant à elles. Bientôt le midi tout entier fut en feu; la partie du ciel où était le soleil s'empourpra d'une couleur vive, comme celle d'un incendie; le paysage s'éclaira d'une manière fantastique; le lac de Thun parut rouler des vagues de flammes; celui de Brienz se teignit de vert, comme une décoration de l'Opéra, illuminée par des lampes de couleur, et ceux des quatre cantons et de Zug perdirent leur teinte azurée pour devenir d'un blanc mat.

Bientôt le vent redoubla de violence; des portions de nuages se déchirèrent, et fouettées

par lui, quittèrent le centre commun, s'égarèrent dans toutes les directions, et, comme à un signal donné, se précipitèrent vers la terre; des portions de paysage disparurent comme si l'on avait étendu sur elles un rideau. Nous sentîmes quelques gouttes de pluie; puis presqu'aussitôt nous fûmes enveloppés de vapeur; l'éclair s'alluma près de nous, et vint réfléchir un de ses rayons sur le canon de ma carabine que je lâchai, comme si elle était de fer rouge. Nous étions au milieu de l'orage. Un sauve qui peut général se fit entendre, et nous nous réfugiâmes dans l'auberge. Pendant dix minutes la pluie fouetta dans nos carreaux; l'ouragan ébranla la cabane comme s'il voulait la déraciner: la foudre eut littéralement l'air de frapper à la porte. Enfin la pluie s'arrêta, le jour reparut, nous nous hasardâmes à sortir. Le ciel était pur, le soleil brillant, l'orage, que nous avions eu sur la tête, était maintenant à nos pieds; le bruit du tonnerre remontait au lieu de descendre : à 100 pieds au dessous de nous, l'orage,

comme une vaste mer, roulait des vagues dans la profondeur desquelles s'allumait l'éclair; puis, de cet océan qui comblait les précipices et les vallées sortaient, comme de grandes îles, les têtes neigeuses de l'Eiger, du Monck, de la Blumlisalp et de la Yungfrau. Tout à coup un être animé parut, se débattant au milieu de ces flots de vapeur, et se soulevant à leur surface : c'était un grand aigle des alpes qui cherchait le soleil et qui, l'apercevant enfin, monta majestueusement vers lui, passant à quarante pas de moi, sans que je songeasse même à lui envoyer une balle, tant le spectacle qui m'entourait m'absorbait tout entier dans la contemplation de sa magnificence.

L'orage gronda pendant le reste du jour dans la vallée; la nuit vint.

Harassé de fatigue et encore tout souffrant des douleurs que j'avais éprouvées, je comptais sur le sommeil pour rétablir mon équilibre sanitaire que je sentais violemment dérangé; mais cette fois je comptais sans mon hôte ou plutôt sans mes hôtes.

A peine fus-je couché, qu'un tapage infernal commença au dessus de ma tête. Il paraît que le fluide électrique répandu dans l'air avait vigoureusement impressionné le système nerveux de nos guides et l'avait poussé vers la gaîté. Les drôles étaient rassemblés au nombre d'une douzaine, dans l'espèce de grenier qui formait le premier étage de la maison dont les voyageurs habitaient le rez-de-chaussée; et comme ce premier étage et ce rez-de-chaussée n'étaient séparés l'un de l'autre que par des planches de sapin d'un pouce d'épaisseur tout au plus, nous ne perdions pas une syllabe d'une conversation que peut-être j'eusse trouvée aussi intéressante qu'elle me paraissait gaie, si elle ne se fût tenue en allemand. Le bruit de verres qui se choquaient sans interruption, celui de bouteilles vides qui roulaient sur le plancher, l'introduction de deux ou trois nouveaux convives d'un sexe différent, l'absence complète des lumières bannies par la crainte du feu, m'inspirèrent des terreurs tellement vives sur la durée et la progres-

sion bruyante de cette bacchanale, que je pris le bâton ferré qui était près de mon lit, et que j'en frappai à mon tour le plancher en signe d'invitation au silence. Effectivement le bruit cessa, les tapageurs se parlèrent à voix basse; mais il paraît que c'était pour s'encourager mutuellement à la résistance, car au bout de quelques secondes, un grand éclat de rire annonça le cas qu'ils faisaient de ma réclamation. Je repris mon bâton et la renouvelai en l'accompagnant du plus abominable juron allemand que je pus trouver dans le répertoire tudesque; cette fois leur réponse ne se fit pas attendre : l'un d'eux prit une chaise, en frappa de son côté sur le plancher le même nombre de coups que j'avais frappé du mien, et pour ne rien garder à moi, me renvoya en français le plus beau s.... n.. d. D... que j'aie jamais entendu : c'était une révolte ouverte.

Je restai un instant abasourdi de la riposte, puis je me mis à chercher dans mon esprit de quelle manière je pourrais forcer les rebelles à se rendre. Mon silence les fit croire

à ma défaite, et les cris et le tapage recommencèrent de plus belle dans les régions supérieures.

Cependant je venais de me rappeler que le tuyau de mon poële avait son orifice dans un coin du grenier même où se gaudissaient mes ennemis. La chèreté du bois ayant fait présumer au propriétaire que ce poële serait habituellement un meuble de luxe, cette conviction ne lui avait par conséquent inspiré aucune crainte sur les conséquences, attendu que, s'il n'y a pas de feu sans fumée, il est incontestable qu'il y a encore bien moins de fumée sans feu.

Ce souvenir fut un trait de lumière; un autre moins modeste dirait une inspiration de génie. Je sautai à bas de mon lit, frappant dans mes deux mains, comme un chef arabe qui appelle son cheval, et, courant à la cuisine, j'y ramassai tout le foin que j'y pus trouver, le rapportai dans ma forteresse dont je barricadai au dedans les fenêtres et les portes, et commençai immédiatement mes prépa-

ratifs de vengeance. Ils consistaient, le lecteur l'a déjà deviné sans doute, à humecter légèrement la matière combustible, afin qu'elle donnât pour résultat la fumée la plus épaisse qu'il était possible d'en tirer; puis, cette précaution préalablement prise, d'en bourrer atrocement le poële; enfin, mon artillerie ainsi préparée, d'approcher le feu des combustibles, c'est ce que je fis, après quoi je revins tranquillement attendre dans mon lit le résultat d'une opération si habilement préparée, et pour la réussite de laquelle l'obscurité qui enveloppait mes ennemis me donnait des garanties presque certaines.

En effet, quelques minutes se passèrent sans amener aucun changement dans la manière de faire de mes guides; puis tout à coup l'un d'eux toussa, un autre éternua et un troisième, après une seconde consacrée à l'aspiration nasale, déclara que cela sentait la fumée. Chacun se leva de table sur ces mots.

C'était le moment de redoubler mon feu, et de profiter du désordre qui s'était mis dans

l'armée ennemie pour l'empêcher de se rallier : je me précipitai donc vers le poële, je le bourrai à double charge, puis refermant la porte, j'attendis les bras croisés, comme un artilleur près de sa pièce, le résultat de cette seconde manœuvre.

Il fut aussi complet que je pouvais le désirer ; ce n'était plus une toux, ce n'étaient plus des éternumens : c'étaient des cris de rage, des hurlemens de désespoir. Je les avais enfumés comme des renards.

Cinq minutes après, un parlementaire frappait à ma fenêtre : c'était à mon tour de faire mes conditions ; j'usai de la victoire en véritable héros : comme Alexandre, je pardonnai à la famille de Darius, et la paix fut jurée entre elle et moi, à cette condition qu'elle ne ferait plus de bruit, et que je ne ferais plus de feu.

Les clauses du traité furent religieusement exécutées des deux côtés ; et je commençais non pas à m'endormir, mais à espérer que je m'endormirais, lorsque les chiens de nos

guides poussèrent un cri plaintif et prolongé qui finit par se résumer en hurlemens continus.

Je crus que les quadrupèdes étaient d'accord avec leurs maîtres pour me faire damner; je cherchai dans mon arsenal, une arme qui tînt le milieu entre une houssine et un bâton; et je sortis de ma chambre dans l'intention d'aller au chenil et d'y épousseter vigoureusement le poil de ses habitans, à quelque race qu'ils appartinssent.

A peine eus-je mis le pied dehors, que Willer, que je ne voyais pas, tant la nuit était abominablement noire, surtout pour moi qui sortais d'une chambre éclairée, me prit par le bras et me fit signe de garder le silence; j'obéis, écoutant de toutes mes oreilles sans savoir ce que j'allais entendre. Un cri modulé d'une certaine manière monta des profondeurs de la vallée; mais si lointain et si affaibli par la distance, qu'il vint mourir à l'endroit où nous étions, et que, vingt pas plus loin peut-être, il eût été impossible de l'entendre.

C'est un cri de détresse, dirent tout d'une voix les guides réunis pour écouter. Il y a des voyageurs perdus dans la montagne ; allumons les torches, lachons les chiens et en route.

Peu de harangues eurent jamais un effet aussi prompt sur les auditeurs que celle que je viens de rapporter. Chacun courut à son poste, les uns à la cuisine pour prendre du rhum, les autres au grenier pour chercher les falots, d'autres enfin au chenil pour lâcher les bêtes ; puis tous ensemble se réunissant poussèrent d'une seule voix un grand cri, ayant pour but d'annoncer aux voyageurs qu'on les avait entendus et qu'on allait à leur secours.

J'avais pris ma torche comme les autres, non que j'eusse la présomption de croire que je pourrais être, la nuit, d'une grande aide dans des chemins où le jour j'étais quelquefois obligé de marcher à quatre pattes ; mais je voulais voir cette scène nouvelle pour moi dans tous ses détails. Malheureusement, à peine eûmes-nous fait cinq cents pas, que chacun tira

de son côté, la connaissance des localités permettant à mes braves compagnons de s'engager dans des chemins impraticables pour tout autre que pour eux. Je vis donc que si j'allais plus loin à la recherche des autres, les autres seraient à leur tour obligés de venir à la mienne, ce qui ferait naturellement une perte de temps inutile. Je pris alors le parti moins philanthropique, mais plus prudent, de m'asseoir sur une pointe de rocher, d'où mon regard, plongeant dans la vallée, pouvait suivre, dans les différentes directions qu'elles prenaient, toutes ces lumières bondissantes comme des feux follets sur un étang.

Pendant une demi-heure, elles parurent s'égarer, tant elles prirent des directions différentes et folles : disparaissant dans des ravins, reparaissant sur des cîmes; toutes leurs évolutions accompagnées en outre de cris d'hommes, d'aboiemens de chiens, de coups de pistolets, qui donnaient à ce spectacle une apparence étrange et désordonnée. Enfin elles se dirigèrent vers un centre commun, se réunirent

dans un espace circonscrit dont elles ne s'écartèrent plus; puis, se mettant en route avec un certain ordre, elles s'acheminèrent vers mon rocher, accompagnant sur deux rangs les voyageurs retrouvés, dans le même ordre que le fait une patrouille qui conduit des vagabonds au corps-de-garde.

Au fur et à mesure que ce cortége s'avançait, je distinguais, à la lueur saccadée que les torches reflétaient sur lui, une troupe confuse d'hommes, de femmes, d'enfans, de mulets, de chevaux et de chiens; tout cela parlant, hennissant, hurlant dans une langue différente c'était l'arche de Noé : lâchée dans la tour de Babel.

Je me joignis à la caravane au moment où elle passa devant moi, et j'arrivai avec elle à l'auberge. Lorsqu'on eut trié cette macédoine, on y reconnut: dix Américains, un Allemand et un Anglais, le tout dans le plus mauvais état possible, les Américains ayant été retrouvés dans le lac, l'Allemand sur la neige et l'Anglais suspendu à une branche d'arbre,

au dessus d'un précipice de trois mille pieds.

Le reste de la nuit s'écoula dans la tranquillité la plus parfaite.

Rosenlauwi.

Le lendemain à 8 heures du matin, tout le monde était sur pied, infanterie et cavalerie rangées en bataille sur le plateau de Faulhorn; la cavalerie se composait d'une dame française, de l'Américain, sa femme et ses sept enfans, le fils aîné de cette jeune famille marchant à

pied avec l'Anglais, les six guides et moi. Quant à l'Allemand, il était totalement perclu, et quoiqu'il eût passé la nuit sur les dalles de la cuisine qu'on avait fait chauffer comme un four, il ne pouvait faire un seul mouvement sans l'accompagner de cris inhumains ; nous le laissâmes donc au Faulhorn où, si la Providence n'a pas jugé à propos de faire un miracle spécial en sa faveur, il doit être encore, vu la température peu favorable à la guérison des pleurésies.

Aussitôt les préparatifs indispensables accomplis, tels que les mulets ressanglés et les gourdes remplies, la petite armée se mit en marche avec toute la gaîté qui suit par réaction toute situation précaire dont on s'est bien tiré.

Notre intention était de visiter en passant le glacier de Rosenlauwi et de nous en aller de là coucher à Meyrinyen ; c'était une assez forte journée, mais nos dames étaient bien montées et nous avions, mes deux camarades et moi, des jambes avec lesquelles nous pou-

vions défier à la course les plus rudes montagnards de l'Oberland.

Je dis mes deux camarades, car nous n'avions pas fait cinq cents pas, que nous étions les meilleurs amis du monde ; rien ne lie aussi vite que le collége, la chasse ou les voyages; j'avais vu d'ailleurs l'Américain à Paris, chez madame la princesse de Salm ; quant à l'Anglais, contre la nature de ses compatriotes, il était d'un caractère très-gai, et d'une constitution très-remuante, ce qui tranchait singulièrement avec son visage grave qui restait impassible au milieu de toutes les gambades qu'il faisait à chaque instant : c'est un contraste dont Debureau seul, avec sa figure froide et ses gestes animés, offre le pendant dans mes souvenirs. On devine donc qu'avec nos dispositions à la gaîté, il nous mit très vite à l'aise, sinon avec sa physionomie, du moins avec ses manières.

Je n'ai rien vu, au reste, de plus agile, de plus imprudent et de plus adroit dans ses imprudences, que ce corps de Fantoccini et cette

tête de Clown; le tout faisait l'admiration de nos guides qui le regardaient faire avec un air de doute et d'étonnement qui voulait visiblement dire : — Va toujours, va, et un beau matin tu te casseras le cou. Quant à lui, il ne faisait aucun compte de cet avis, et continuait tranquillement à enjamber les précipices, à passer à cloche-pied sur les arbres qui servent de ponts aux torrens, et à faire un gros bouquet de fleurs dont la plus facile à cueillir aurait pu rester pendant l'éternité à la place où elle était, sans me donner, si belle qu'elle fût, l'envie de l'y aller chercher.

Cette témérité était d'autant plus méritoire que nous suivions sur du schiste argileux un chemin détestable, tracé depuis deux ans seulement de Faulhorn à Rosenlauwi, et rendu plus dangereux encore par la pluie tombée la veille et une partie de la nuit. A tout moment le pied des hommes et des mulets glissait sur un fond ardoisé dont chaque pas enlevait un peu de la terre végétale qui le recouvrait; nos dames poussaient incessamment des

cris affreux, bien justifiés par l'aspect du sentier où les conduisaient leurs montures. Un moment nous nous trouvâmes, bêtes et gens, côtoyant un précipice de 1,500 pieds de profondeur, sur une espèce de gouttière si étroite que les guides, malgré le danger, ne pouvaient tenir la bride des chevaux. Au milieu de ce défilé, le mulet de la fille aînée de l'Américaine butta, et la jeune personne, enlevée de sa selle par la secousse, se trouva sur le cou de sa monture, oscillant comme le balancier d'une pendule, et ne sachant, pendant une seconde, si elle tomberait soit à gauche soit à droite, c'est-à-dire sur le talus ou dans le précipice. Heureusement, l'un des guides la poussa de son bâton, et elle tomba avec un cri affreux du côté où elle ne courait d'autre danger que de se faire une contusion ou une égratignure.

Cet accident mit la confusion dans la caravane. Les dames de peur de tomber sautèrent, et en sautant tombèrent; des cris plus aigus les uns que les autres partaient de tous côtés;

tout le monde se croyant en danger de mort, appellait du secours qu'on ne pouvait porter à personne et dont, à tout prendre, personne n'avait besoin. Les chiens hurlaient, les guides juraient, les mulets profitaient de cet instant de répit pour brouter l'herbe qui poussait au bord du précipice; et l'Anglais, perché à 25 pieds au dessus de nos têtes, dans une position à donner des vertiges à un chamois, sifflait tranquillement le *God save the king*.

Au bout d'un instant cependant, le calme se rétablit; on tira nos dames d'entre les jambes de leurs quadrupèdes; elles traversèrent une à une, et conduites par les guides, le reste du mauvais chemin, et dix minutes après toute la caravane se retrouvait saine et sauve sur une pelouse unie comme le tapis vert du jardin de Versailles.

Nous profitâmes de la circonstance pour déjeuner, et nos dames tout à fait remises de leur frayeur qui pour toutes, une exceptée, n'avait été qu'une panique, nous tinrent cou-

rageusement compagnie. Puis nous nous remîmes en route.

Bientôt nous entrâmes dans l'Oberhasli et nous traversâmes la place des lutteurs. La veille même, des exercices avaient eu lieu entre les montagnards, et nous regrettâmes beaucoup que le hasard ne nous eût pas conduits là au moment du spectacle,

Nous étions descendus dans une atmosphère plus tempérée et de place en place nous commencions à voir reparaître les sapins qui s'arrêtent à une région convenue, comme si la baguette d'un enchanteur avait tracé un cercle magique qu'ils ne peuvent franchir. Ces troncs isolés offrirent une variété à nos exercices; ils devinrent le but de nos bâtons de montagne, qui, lancés comme des javelots, allaient à la distance de 30 à 40 pas s'y enfoncer de toute la longueur de leurs fers. L'Américain surtout excellait dans cet exercice auquel l'Anglais était le moins habile de nous trois. Cette supériorité amena entre eux une discussion assez vive, au milieu de laquelle je les

laissai, pour suivre, non pas avec mon bâton, mais avec mon fusil, un coq de bruyère qui se leva trop loin de moi pour que je pusse le tirer, et que j'espérais rejoindre à sa remise. Ma pointe fut inutile, et dix minutes après je redescendis de l'autre côté du petit bois où j'avais laissé mes compagnons de voyage.

Je les aperçus de loin arrêtés au bord d'un torrent, et je m'approchai d'eux sans pouvoir bien comprendre à quel exercice se livrait l'Anglais, tant cet exercice me paraissait bizarre: il consistait à prendre de l'eau dans sa bouche et à faire sortir cette eau par le milieu de sa joue. Je crus d'abord que cette éjaculation se faisait par l'oreille et j'admirais ce nouveau genre de jonglerie, lorsqu'ayant fait quelques pas encore je m'aperçus que l'eau prenait en sortant une teinte rouge qu'elle devait à son mélange avec le sang.

Voici ce qui était arrivé: l'Anglais furieux de son infériorité avait parié qu'il se planterait à 60 pas de l'Américain et que celui-ci ne l'atteindrait pas avec son bâton. L'Américain avait

accepté le pari : les parties intéressées s'étaient placées à la distance convenue, et l'Anglais, esclave de sa parole, avait attendu flegmatiquement le coup de ce javelot d'une nouvelle espèce, dont le fer lui avait percé la joue et cassé une dent.

Cet accident ramena un peu de calme à l'arrière-garde de notre caravane dont la tête entra bientôt sous la grande porte de l'auberge de Rosenlauwi.

Nous ne nous y arrêtâmes que le temps d'y prendre un bain qu'on n'eut pas même la peine de faire chauffer, l'eau thermale nous arrivant toute tiède d'une source voisine; après quoi, nous nous acheminâmes vers le glacier l'un des plus renommés de l'Oberland.

Cette fois, nous avions sur la tête le frère cadet de l'orage que la veille nous avions eu sous les pieds; cette différence dans sa position en faisait une très-grave dans la nôtre; nous n'en continuâmes pas moins notre route, malgré l'avertissement de prudence que nous donnait le tonnerre, et nous arrivâmes sans

accident au pied de la mer de glace située à un quart de lieue à peu près de l'auberge.

Le glacier de Rosenlauwi mérite sa réputation, et s'il n'est pas le plus grand, c'est, à mon avis, le plus beau de tout l'Oberland. Resplendissant partout d'une teinte azurée dont j'ignore la cause, et qui n'appartient qu'à lui, il offre toutes les nuances de cette couleur, depuis le bleu mat et pâle de la turquoise, jusqu'au bleu étincelant et foncé de saphir. L'ouverture située à sa base, et par laquelle sort en bouillonnant le Reichenbach, semble le portique d'un palais de fée; et de merveilleuses colonnes, qu'on croirait l'œuvre des génies, tant elles sont légères et transparentes, soutiennent une voûte dentelée par les festons les plus variés, les plus élégans et les plus bizarres. Lorsqu'on se penche pour regarder dans ses profondeurs où tourbillonne le torrent, on est si émerveillé de cette architecture fantastique, qu'on envie la déesse qui habite une pareille demeure, et qu'on éprouve le besoin jaloux de s'y précipiter pour la partager avec

elle. Ce dut être à l'entrée d'une pareille grotte que Goëthe fit son Ondine.

Le bruit produit par le bouillonnement de l'eau, qui se brise sur les rochers et rejaillit en écume, nous empêchait depuis un quart d'heure d'entendre le tonnerre qui cependant redoublait de force. Nous avions complètement oublié l'orage lorsque quelques gouttes larges et tièdes vinrent nous le rappeler; nous levâmes la tête, le ciel semblait s'être abaissé sur le vaste entonnoir de montagne au fond duquel nous nous trouvions, et de momens en momens il s'affaissait encore sur leur pente, se rapprochant toujours de nous, comme s'il devait finir par peser sur nos têtes; la respiration nous manquait, comme si nous eussions été enfermés sous une vaste machine pneumatique; il nous semblait qu'il ne faudrait qu'un éclair pour enflammer l'atmosphère ardente qui nous environnait. Enfin, un violent coup de tonnerre déchira ce dais de vapeur et l'ouragan, fouettant l'air, secoua sur nous ses vastes ailes toutes ruisselantes de pluie.

Nous étions trop loin de l'auberge pour aller y chercher un abri; nous nous réfugiâmes donc sous un arbre, et à l'aide de nos blouses et de nos bâtons, nous construisîmes une petite tente pour mettre nos dames à couvert. Cette espèce de hangar remplit d'abord le but que nous nous étions proposé; mais, au bout d'un quart d'heure, la toile s'étant mouillée, l'eau cessa de glisser dessus, passa au travers, et trois ou quatre fontaines commencèrent à jouer sur nos têtes en manière de douches. Il fallut donc, bravant la pluie et le tonnerre, se remettre en campagne, et tenter de regagner l'auberge; c'est ce que nous fîmes ayant partout de la boue par dessus la cheville, et dans certains endroits de l'eau par dessus le genou. Nous y arrivâmes ruisselans comme des gouttières.

Nous appelâmes Willer, chargé de la garde de nos paquets; mais lorsque nous lui demandâmes celui où était le linge, il nous répondit que, sachant notre désir d'arriver le soir même à Meyringen, il avait profité d'une occasion

qui se présentait pour y faire parvenir nos bagages. Nous n'avions pas, à Rosenlauwi, un mouchoir de poche de rechange.

Quant à partir le même jour pour Meyringen, c'était chose impossible; l'orage avait rendu la route impraticable, et les chemins étaient devenus des lits de torrens.

Il n'y avait qu'un parti à prendre et nous le prîmes: c'était de faire bassiner nos lits et de nous coucher tandis que nos vêtemens sécheraient.

Nous dînâmes couchés comme les empereurs romains, puis nous nous endormîmes.

Je ne sais depuis combien de temps nous dormions; mais ce que je sais, c'est que nous étions dans le plus beau et le plus profond de notre sommeil lorsque la fille de l'auberge entra dans notre chambre un flambeau à la main.

— Qu'est-ce ? dis-je avec la mauvaise humeur d'un homme interrompu dans une des fonctions qui lui sont le plus chères.

— Rien, Monsieur; seulement il faudrait vous lever.

— Pourquoi cela?

— C'est que, voyez-vous, l'orage a tellement grossi les deux petites cascades qui sont au dessus de l'auberge, que le ruisseau qui passe devant la porte vient d'enlever le pont, et qu'il est probable que la maison va être emportée.....

— Comment, emportée!... La maison où nous sommes?

— Oh! oui Monsieur, çà lui est déjà arrivé une fois; pas à celle-ci, mais à une autre.

— Et mes habits?

— Vous n'avez que le temps de les mettre.

— Allez me les chercher alors.

Jamais toilette, j'en réponds, ne fut faite avec plus de promptitude; je n'avais pas encore passé les manches de ma blouse que, sans écouter les cris de la fille, j'avais pris la rampe de l'escalier au bas duquel, trouvant la porte de la cuisine, je sautai dedans.

— Hé! fis-je aussitôt : j'étais dans l'eau jusqu'à mi-jambes.

—Mais, Monsieur!... me criait la bonne; je ne l'écoutais pas, et apercevant une porte, j'allai l'ouvrir.

— Monsieur, vous allez vous trouver dans le ruisseau!

Je lâchai le loquet, et sautant sur les fourneaux, je voulus passer par la fenêtre.

— Monsieur, vous allez sauter dans la cascade!

— Ah çà, décidément, je suis donc cerné! Par où voulez-vous que je m'en aille? alors il fallait donc me laisser dans mon lit; au moins, je serais parti en bateau.

— Mais, Monsieur, on peut sortir par la fenêtre du premier étage.

— Que le diable vous brûle! pourquoi ne me dites-vous pas cela tout de suite donc?...

— Il y a une heure qu'on vous le répète, mais vous ne m'écoutez pas, vous courez comme un égaré.

— C'est vrai, j'ai tort; conduisez-moi.

Nous remontâmes au premier, et elle m'indiqua une planche dont un bout s'appuyait sur la fenêtre et l'autre sur la montagne; cela ressemblait trop au pont de Mahomet pour qu'un bon chrétien pût s'y hasarder sans faire quelques observations.

— La fille! dis-je en clignant de l'œil et en me grattant l'oreille, est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin?

— Est-ce que celui-là vous inquiète! Bah! votre ami l'Anglais, vous savez, qui a une fluxion, il y a passé, et il n'a fait qu'un saut.

— Ah! il y a passé; c'est très-bien de sa part; et ces dames y ont-elles passé, elles?

— Non, les guides les ont emportées.

— Où sont-ils, les guides?

— Dans la montagne à abattre des sapins pour couper la cascade.

Il n'y avait pas moyen de reculer : je pris mon parti en brave; seulement, au lieu de faire le chemin à pied, je le fis à cheval. Quelqu'un qui m'aurait vu d'en bas, pendant ce voyage, m'aurait certainement pris pour une

sorcière se rendant au sabbat sur un manche à balai.

Lorsque je fus arrivé à ma destination, et que le contact de la terre ferme m'eut rendu la liberté d'esprit que m'avait momentanément enlevée ce mode de transport, je me dirigeai vers un endroit où je voyais briller des torches, et je n'oublierai jamais l'étrange et magnifique spectacle qui se déploya sous mes yeux.

La cascade, dont en arrivant nous avions admiré la grâce et la légèreté, était devenue un torrent épouvantable; ses eaux, que nous avions vues tout argentées d'écume, se précipitaient noires et boueuses, entraînant avec elles des rochers qu'elles faisaient bondir comme des cailloux, des arbres séculaires qu'elles brisaient comme des baguettes de saule. Nos guides, pendant ce temps, nus jusqu'à la ceinture et armés de haches, abattaient avec toute l'ardeur de leur nature montagnarde les sapins qui poussaient sur la rive, et dont ils dirigeaient la chûte de manière à former une

digue. Quatre ou cinq d'entre eux seulement, prêts à relayer les autres, tenaient à la main des torches dont la lueur tremblante éclairait ce tableau. Mais bientôt le concours de tous les bras devint urgent : les éclaireurs saisirent à leur tour des haches et cherchèrent où poser leurs torches. Voyant leur embarras et l'urgence de la position, je pris un flambeau des mains de l'un deux, et courant à un sapin isolé qui dominait le terrain où nous nous trouvions, j'approchai la flamme de ses branches résineuses; dix minutes après il était en feu depuis le tronc jusqu'à la cîme, et la scène fut éclairée dès lors par un candelabre en harmonie avec elle.

Je ne saurais exprimer quel caractère primitif et grandiose présentait le spectacle de ces hommes luttant en liberté contre les élémens; ces arbres, qui dans tout autre pays eussent été marqués au coin du roi, tombant les uns sur les autres, abattus par la hache montagnarde, certaine qu'elle était de n'en devoir compte à personne, offraient une image de l'une

des premières scènes du déluge. Pour moi c'était, je l'avoue, avec une certaine ébriosité que je m'acquittai de ma tâche ; et, lorsque je vis tomber le sapin monstrueux que j'avais attaqué, je poussai un véritable cri de victoire : c'est peut-être le seul moment de fatuité que j'aie eu dans toute ma vie. J'éprouvais une conviction extraordinaire de ma force; j'aurais abattu, je crois, toute la forêt sans me reposer.

Cependant le cri *assez* retentit : toutes les haches restèrent levées, les regards se tournèrent vers le torrent; il était vaincu et enchaîné. La destruction cessa aussitôt qu'elle fut devenue inutile.

Nous entrâmes à l'auberge à peu près certains de ne plus en être délogés ; néanmoins deux hommes veillèrent auprès du torrent pour donner l'alarme en cas de danger. J'ignore s'ils firent une garde bien fidèle, mais ce que je sais, c'est que nous dormîmes tout d'une haleine jusqu'à huit heures du matin.

Nous avions dormi avec une tranquillité

d'autant plus grande, que nous savions que notre course du lendemain, quoique l'une des plus longues que nous eussions faites, était l'une des moins fatigantes. Quatre des dix lieues dont se composait notre étape devant se faire sur le lac de Brienz, et Meyrengen, par lequel nous passions, ne nous offrant rien d'assez curieux pour entraver notre marche autrement que par le déjeuner que nous comptions y prendre.

Le chemin conservait des traces affreuses de l'orage de la veille; de quart de lieue en quart de lieue la route était coupée par des torrens improvisés qui avaient laissé à la place de leur passage un large sillon au fond duquel coulaient encore des ruisseaux assez rapides pour rendre la marche très-difficile et surtout très-fatigante; de temps en temps aussi, des arbres déracinés s'étaient cramponnés à l'aide de leurs branches aux pierres du chemin, et formaient des barricades que les mulets de nos dames aimaient beaucoup à brouter, mais très-peu à franchir; aussi était-ce à tout moment

des cris et des frayeurs qui quelquefois ne manquaient réellement pas de cause.

Au bout de deux heures à peu près de travail plutôt que de marche, nous nous trouvâmes au sommet de la petite montagne qui sépare la vallée de Rosenlauwi de celle de Meyrengen. Un plateau couvert de gazon offre de loin au voyageur son riche tapis pour y faire une halte, et lorsque, séduit par cette nappe verte, il s'en approche pour s'y reposer, il s'étonne, au fur et à mesure qu'il s'avance, de la coquetterie de la montagne qui, au pied du plateau dans lequel il n'avait vu d'abord qu'un lieu de repos, étale toutes les richesses inattendues, de la plus belle vallée de la Suisse, peut être.

C'est une chose remarquable au reste, que le soin que prend la nature, de se montrer toujours dans son aspect le plus avantageux, soit qu'elle se présente dans sa grâce ou dans sa force, dans sa richesse ou dans son âpreté. Au milieu de tant de pics et de rochers dont les chamois et les aigles seuls peuvent atteindre

la cîme, il y a toujours quelque sommet accessible au pied de l'homme, et c'est de celui-là surtout que la vue embrasse le plus favorablement les lignes du paysage qui s'étend sous les pieds; il semble que la nature, coquette comme une femme, indifférente qu'elle est aux suffrages des animaux, a besoin pour son orgueil des hommages de l'homme, et que, pareille à ces reines qui sentent en elles la faiblesse de leur sexe, elle ne puisse rester sur le trône sans y faire asseoir un roi.

C'est sur ce plateau de Meyrengen, plus que partout ailleurs, que doivent naître dans la pensée ces réflexions étranges. Après deux heures de marche dans un pays assez médiocrement beau, où l'on n'a eu pour distraire ses yeux de l'aspect fatigant d'un double mur de montagnes qu'une chûte d'eau assez élevée, mais si exiguë qu'on l'appelle la Cascade de la Corde (Seilibach), voilà que tout à coup, sans préparation aucune, et comme si un vaste rideau se levait, on découvre l'un des paysages les plus variés et les plus merveilleux

qui ait jamais récompensé le voyageur de sa fatigue ; je devrais dire qui la lui eût jamais fait oublier.

Après être restés une demi-heure absorbês dans la contemplation de ce spectacle que la plume ne saurait reproduire sur le papier, ni le pinceau sur la toile, nous nous acheminâmes vers la cascade de Reichenbach dont nous ne pouvions voir encore la chûte, mais dont la place était indiquée par une poussière d'eau pareille à la vapeur qui sort de la bouche d'un volcan.

Il nous fallut gravir, pour y arriver, une pente gazonneuse si rapide qu'on a pratiqué des escaliers pour arriver à son sommet. C'est du plateau qu'il forme que l'on plonge dans l'abîme où l'eau précipite sa chûte ; cette eau, brisée à 80 pieds au dessous de celui qui la contemple, remonte en poussière humide assez épaisse pour qu'on cherche, dans une maison bâtie dans ce seul but, un abri contre cette pluie venue de la terre au lieu du ciel.

Là, comme dans beaucoup d'autres endroits

de la Suisse, on vend une foule de babioles de bois sculptées avec le couteau, qui feraient honte, pour la grâce des formes et le fini de l'exécution, à beaucoup d'objets d'une matière plus précieuse sortant de nos manufactures. Ce sont des sucriers autour desquels courent des branches de lierre ou de chêne, surmontés d'un chamois à l'aide du quel on lève le couvercle; des fourchettes et des cuillères sculptées comme celles du moyen âge; enfin, des coupes qui rappellent celles que les bergers de Virgile se disputaient par leurs chants; ces objets montent quelquefois à des prix assez élevés : je vis vendre cent francs une paire de ces vases.

Nous descendîmes de la petite maison où se tient l'entrepôt général vers un deuxième plateau situé à cent pieds à peu près au dessous d'elle; c'est de ce second plateau qu'on découvre la chûte inférieure du Reichenbach, plus tourmentée encore que la première, par la disposition des rochers sur lesquels elle rebondit. Je n'ai pas vu le Penée dont parle

Ovide; je ne sais si le tableau qu'il en fait est ressemblant;

> . . . . . . Spumosis volvitur undis
> Dejectuque gravi tenues agitantia fumos
> Nubila conducit, summasque aspergine silvas
> Implicit, et sonitu plus quam vicina fatigat.

mais ce que je sais, c'est que cette description s'applique si bien au Reichenbach, que je la vole au premier livre de ses métamorphoses pour me dispenser d'en faire une qui serait probablement moins exacte.

De ce dernier plateau à Meyrengen il y a à peine pour dix minutes de chemin, et de Meyrengen à Brienz pour deux heures. Arrivés à ce dernier village, nous louâmes une barque et nous nous dirigeâmes vers le Geissbach qui a le privilége de partager avec le Reichenbach la royauté des cascades de l'Oberland. Quant à moi, je n'émettrai pas d'opinion sur cette importante question: on se lasse de tout, même des cascades, et depuis cinq ou six jours, j'en avais tant vu, que je commençais à

prendre en grippe tous les noms qui finissaient en *bach*.

Cependant, comme on aurait évidemment crié à l'hérésie si j'étais passé devant le Geissbach sans m'y arrêter, je mis bravement pied à terre, et je commençai de gravir la montagne du haut de laquelle il se précipite par les onze chûtes successives dont nous entendions le bruissement depuis Brienz, c'est à-dire à la distance d'une lieue.

A la moitié de la montée, à peu près, nous trouvâmes le régent Kœrli et ses deux filles qui nous attendaient pour nous offrir l'hospitalité dans un joli chalet dont la principale chambre était ornée d'un piano devant lequel il s'assit; ses filles se mirent aussitôt à chanter plusieurs airs suisses et deux ou trois tyroliennes. Quoique cette hospitalité et cette musique ne fussent pas tout-à-fait désintéressées, elles étaient offertes avec tant de bonhommie qu'il n'y avait pas moyen de se croire quitte avec ce brave homme en le payant; nous le remerciâmes donc de toutes les ma-

nières. Aussi enchanté de nous, que nous paraissions l'être de lui, il nous fit don, en nous quittant, de son portrait et de celui de ses enfans. Il est lithographié accompagnant sur son piano ses deux filles qui chantent debout derrière lui.

Une singularité qui paie à elle seule la peine que l'on a prise pour gravir le sentier assez difficile qui conduit aux chûtes supérieures du Geissbach est une grotte pratiquée dans le rocher derrière l'une de ces chûtes; elle en couvre entièrement l'orifice, de sorte qu'après être parvenu dans cette grotte sans recevoir une goutte d'eau, grâce à la courbe que décrit cette cascade par la rapidité de son élan, on voit tout le paysage, c'est-à-dire le lac, le village de Brienz et le Roth-Horn auquel ils s'adossent. On jouit de cette vue à travers une gaze d'eau qui, mouvante elle-même, donne une apparence de vie aux objets sur lesquels elle est tendue; ceux-ci, à leur tour, se meuvent derrière elle, silhouettes

sans couleur, comme de gigantesques ombres chinoises.

Après avoir consacré une heure environ au régent Kœrli et à sa cascade, nous nous rembarquâmes. Une *trinkgeld* double, que nous promîmes à nos bateliers si nous arrivions avant cinq heures à Interlaken, donna des ailes à notre barque. Nous passâmes, comme des oiseaux de mer attardés, près d'une jolie petite île appartenant à un général italien long-temps au service de la France, et qui, exilé, je crois, de son pays, s'est retiré là. Un peu plus loin nos guides nous indiquèrent le Tanzplaz, rocher coupé à pic dont le sommet offre un magnifique plateau couvert de gazon; c'est à cette place que les paysans des villages environnans se réunissaient autrefois pour se livrer à la danse. Un jour, un jeune homme et une jeune fille que leurs parens refusaient d'unir l'un à l'autre s'y donnèrent rendez-vous, une grande valse se forma à laquelle ils prirent part comme les autres; seulement on remarqua qu'à chaque tour ils se rapprochaient du

précipice ; enfin, à une dernière passe, ils se serrèrent plus étroitement dans les bras l'un de l'autre, on vit leurs lèvres se toucher ; puis, comme si l'ardeur de la danse les eût entraînés, ils s'approchèrent de l'abîme et s'y précipitèrent : on les retrouva le lendemain dans le lac, morts, et se tenant embrassés. Depuis ce temps, la place de danse a été transportée à un autre endroit de la vallée. A cinq heures moins un quart, nous abordions à dix minutes de chemin d'Interlaken.

Notre course sur le lac nous avait rafraîchis au lieu de nous fatiguer; nous pûmes donc, après dîner, aller faire un tour à Hohbuhl, jolie promenade située derrière Interlaken.

Hohbuhl est un jardin anglais qui s'étend depuis la base jusqu'à la cîme d'un petit tertre de terrain de trois ou quatre cents pieds de hauteur ; des échappées de vue, ménagées entre les arbres, laissent voir, au fur et à mesure qu'on monte, des parties isolées du panorama dont, une fois arrivé au sommet, on embrasse tout l'ensemble. A part la vue mer-

veilleuse dont on y jouit, il n'offre, comme chose remarquable, qu'un banc sur lequel Henri de France, Caroline de Berry et François de Chateaubriand ont gravé leurs noms en passant à Interlaken.

En rentrant à l'auberge, je retrouvai Willer qui me demanda par où je comptais sortir le lendemain de l'Oberland pour me rendre dans les petits cantons. J'avais le choix entre trois passages de montagnes : le Brunig, le Grimsel et le Ghemmi; je me décidai pour le Ghemmi que je connaissais de réputation. Le surlendemain j'eus l'avantage de le connaître de vue, ce qui veut dire que si jamais je retourne à Interlaken, j'en sortirai cette fois par le Grimsel ou le Brunig.

NOTES.

NOTE I.

Quelques personnes ont pu croire, après avoir lu mon chapitre sur les Ours de Berne, que je m'étais livré en véritable voyageur, non à un simple récits de faits, mais à un caprice d'imagination. Comme je ne voudrais pas qu'une idée aussi éloignée de la vérité restât dans l'esprit du spectateur, je reproduis ici textuellement une lettre qui me servira de certificat de véracité :

Mon cher Alexandre,

Je viens de lire, dans la Revue des deux mondes, ton article intitulé : les Ours de Berne; il est trop exact dans toutes ses parties pour que je ne t'adresse pas quelques détails relatifs à ces intéressans animaux, et que moi seul pouvais te donner, car c'est ici plus que jamais que le *quorum pars magna fui* est applicable.

Non seulement les Français, en entrant à Berne, en firent sortir le trésor, mais encore deux des quatre ours auxquels le trésor appartenait; l'un de ces ours était le fameux Martin qui fit depuis les délices de Paris, et dont la célébrité est arrivée jusqu'à toi. Quant au trésor, il était entièrement composé de monnaie française et se divisait en pièces de 6, 24 et 48 livres tournoi aux deux écussons de Louis XIV. C'est avec ce trésor que se fit l'expédition d'Egypte et qu'on nous paya, au moment de la faire, nos trois mois d'avance. Ce fut ce maréchal Suchet, alors chef de brigade à la suite du 18e, qui fut chargé de présenter au directoire les clefs de la ville accom-

pagnées de son trésor et de ses ours. Il fut fait à cette occasion général de brigade.

Je puis t'affirmer la vérité de ces singuliers détails, puisque c'est moi qui ai présidé au départ de Leurs Excellences et qui leur ai fait prendre leur place à la queue du premier convoi dont une partie avait été leur propriété : j'étais alors capitaine commandant un escadron de dragons du 3e régiment.

Bonjour, mon cher Dumas; je serais enchanté que ces détails pussent t'être de quelque utilité, car tu sais combien je t'aime.

Tout à toi,

BARON DERMONCOURT.

P. S. J'ai de plus été à même de me convaincre que le départ des ours fit sur la ville de Berne plus d'impression que celui du trésor ; c'était un deuil général, et vingt fois j'ai entendu des dames me dire : — Que vous nous ayez pris notre trésor, très-bien ; mais nous enlever nos bons ours, c'est affreux. Du reste, ce furent surtout nos jeunes officiers qui souffrirent de l'impression défavorable que cet événement laissa dans l'esprit des dames de Berne ; il y en eut peu, ce qui était chose rare, qui, en quittant la ville, eurent des motifs de la regretter.

NOTE II.

Interlaken.

Nous avons dit que c'est de ce village qu'on part pour s'enfoncer dans les montagnes, c'est donc à ce village qu'il est nécessaire de faire ses préparatifs, préparatifs, au reste, dont on ne comprend bien l'importance qu'après avoir fait soi-même ce voyage à pied, et lorsqu'on s'est aperçu en chemin combien peuvent nuire au plaisir et à la sûreté de la route le plus petit oubli

ou la plus légère imprudence. Nous allons donc indiquer, autant qu'il sera en notre pouvoir, qu'elles précautions doivent être prises par les amateurs.

On trouve à acheter, à l'auberge même d'Interlaken, le sac, les souliers, le bâton et la gourde de voyage; il est donc inutile de se munir ailleurs de ces objets qui ne seraient bons qu'à embarrasser jusque-là, puisque leur nécessité ne se fait sentir qu'au moment de se mettre en route à pied. Le sac ordinaire est assez grand pour contenir la garde-robe de voyage la mieux montée : c'est-à-dire une redingotte ou un habit, un pantalon, deux paires de guêtrs, deux gilets, quatre chemises, quatre cravattes et six paires de chaussettes. On trouvera de plus dans une de ses poches place pour un petit nécessaire, et dans l'autre, pour une longue vue.

Le pantalon doit-être de drap, par ce qu'au fur et à mesure que l'on gravit, le froid augmente, et, qu'arrivé au sommet de la montagne, on sera enchanté de substituer au pantalon léger de la vallée une étoffe plus solide; les guêtres doivent être de cuir, afin qu'elles garantissent les jambes du contact des rochers qui bordent la route et des troncs d'arbres qui la parsèment; mais, les chemises de couleur seront préférables aux chemises blanches; les foulards aux cravates empesées et les chaussettes de laine aux chaussettes de fil.

Les souliers sont chose fort importante, et sur laquelle j'invite les voyageurs à ne point passer légèrement; une chaussure trop étroite blesse bien plus vite dans les montagnes que dans la plaine; une chaussure trop large empêche le pied d'être sûr, dans les chemins difficiles, et surtout en descendant. Qu'un Parisien ne s'effraie

pas surtout de l'épaisseur des semelles et de la grosseur des clous. L'épaisseur de ces semelles l'empêchera de sentir les cailloux sur lesquels il marchera, et qui, s'il gardait ses bottes fines, lui broiraient les pieds au bout d'une heure. La grosseur des clous lui sera utile dans les chemins escarpés et glissans où il se trouvera, grâce à elle, le pied aussi ferme que s'il marchait avec des crampons ; d'ailleurs nos souliers de chasse les plus solides ne résisteraient pas à 8 jours de marche dans la montagne.

Le bâton doit être à son tour l'objet d'une attention particulière : c'est à la fois une arme et un soutien; il est garni par un bout d'une pointe de fer à l'aide de laquelle on trouve en lui un point d'appui solide, soit pour monter soit pour descendre, et quelquefois orné à l'autre bout d'une corne de chamois ; mais cet ornement est à la fois incommode et dangereux : incommode, en ce qu'il s'accroche à tout moment aux arbres ou aux vêtemens; dangereux, en ce que l'on croit, en montant, pouvoir se fier à la solidité de son crochet qui, ne pouvant que rarement supporter le poids du corps, se brise et vous expose à tomber à la renverse. On devra le choisir de 6 pieds de haut au moins, afin que si l'on rencontre sur la route un torrent de 10 ou 12 pieds de large, on puisse le franchir par le saut qu'on appelle en gymnastique, le saut de la lance.

Quant à la gourde, les précautions à prendre à son égard se réduisent à deux : bien souffler dedans pour s'assurer que le verre n'en est point cassé, accident qui entraînerait les suites les plus funestes; puis ce point vérifié, la faire remplir immédiatement d'excellent kirchen-

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

